

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

PER
B-139

LA BONNE
LITTÉRATURE
 PARAISSANT
 LE PREMIER
 DE CHAQUE MOIS **FRANÇAISE**

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

LE

POISON MYSTÉRIEUX

(AU COMPLET)

Par **PIERRE MAEL**

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE, par G. D. — MONSIEUR FABRE, (illustré), par Edmond Troyan. — CŒUR BLESSÉ, par Pierre Bédard. — QUE PUIS-JE DONC VOUS DIRE, (musique), par Max Vogrich. — REINES FIN DE SIÈCLE, par George Manote. — LA PORTE DU PRESBYTÈRE, (poésie), Anonyme. — LE POISON MYSTÉRIEUX, (Roman), par Pierre Mael. — HISTOIRE D'UN TIGRE, par L'abbé de Savigny. — UN CHIEN FLAMAND, Anonyme. — LA MODE, (illustré), par Emma. — SAINVILLE & LEVASSEUR, (dialogue comique), Anonyme. — PENSÉES, ANECDOTES, ETC., ETC.

Abonnement avec prime - - - - - \$1.00 par an

LEPROHON &
LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

LE BAUME RHUMAL



**Y GOUTER UNE FOIS C'EST
L'ADOPTER POUR TOUJOURS**

LE BAUME RHUMAL, est le meilleur remède connu pour la guérison de la Toux, les Rhumes obstinés, la Bronchite, la Consommation et toutes les affections de la Gorge et des Poumons.

En vente dans toutes les Pharmacies et Epiceries. — 25c la bouteille de 16 doses.

L. R. BARIDON, PHARMACIEN
1703 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Propriétaire pour la France, les Etats-Unis et le Canada.

AGENTS.....

POUR LES ETATS-UNIS

MM. MORTIMER & Cie

24, Central Wharf, Coston, Mass.

PILULES JAPONAISES **CELEBRE PURIFICATEUR**DU SANG....

Rend la Force aux Faibles et aux Convalescents ; tonifie les nerfs ; rend au Teint sa fraîcheur, à la Peau sa souplesse et aux Formes leurs gracieux contours.

Le plus grand des Producteurs du Sang et aussi le Tonificateur par excellence des Nerfs.

GUERIT INFALLIBLEMENT

Toutes les maladies provenant de la pauvreté ou de manque de globules rouges du sang, telles que : Anémie, Chlorose ou Pâles Couleurs, Battement de cœur, Courte Haleine au moindre exercice, Douleurs dans le dos, Mal de Tête, Etourdissement, Perte d'Appétit, Prostration des Facultés Mentales, Faiblesse des Muscles, Perte de Mémoire, Caducité Prématuurée, Faiblesse chez les Femmes sous toutes ses formes, I ucorrhée, Paralysie, Sciatique, Mal de Reins, Névralgie, Rhumatisme, et enfin, toutes les maladies dues au sang impur.

Aussi pour les Humeurs du Sang produisant les Scrofules, Enflure des Glandes, Plaies, Maladies des Jointures, des Hanches et des Os.

Voici comment ce tonique Japonais agit : C'est en fournissant au sang les éléments qui lui manquent (Globules rouges) en l'aidant à absorber l'oxygène qui est l'essence de toute vie organique. Le sang étant ainsi reconstitué, c'est-à-dire possédant les éléments qui lui manquent, devient riche et vermeil, il peut ainsi nourrir les divers organes et leur rendre la force pour l'accomplissement de leurs diverses fonctions et lorsque tous les organes sont en harmonie, il ne peut exister de maladie dans le système.

DIRECTIONS GÉNÉRALES.

Prendre une pilule après chaque repas et augmenter un peu après quelques jours, en prendre deux et même trois pilules à la fois suivant le besoin.

Pendant ce temps, il faut prendre une nourriture soutenante, éviter les marinades, le pain chaud ou frais, le thé ou le café ; prendre beaucoup d'exercice en plein air ; lavez et frictionnez souvent le corps. N'oubliez pas de tenir les intestins libres.

PRIX 50c.
LA BOITE

Dépositaire
Général

J. E. W. Lecours

Pharmacien
No. 370 RUE CRAIG, MONTREAL.

PER
B-138
C 13

Bibliothèque

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE



VIII SOMMAIRE :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....Par G. D.
 MONSIEUR FABRE (illustré).....Edmond Trogan
 CŒUR BLESSÉ.....Pierre Bédard
 QUE PUIS-JE DONC VOUS DIRE (musique).....Max Vogrich
 REINES FIN DE SIÈCLEGeorge Manote
 LA PORTE DU PRESBYTÈRE (poésie).....Anonyme
 LE POISON MYSTÉRIEUX (Roman)Pierre Maël
 HISTOIRE D'UN TIGRE.....L'abbé de Savigny
 UN CHIEN FLAMAND.....Anonyme
 LA MODE (illustré).....Emma
 SAINVILLE & LEVASSEUR (dialogue comique).....Anonyme
 PENSÉES, ANECDOTES.....

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

La Porte du Presbytere.

Petite porte close,
Où se balance au vent
Une liane rose
Qui s'accroche à l'auvent !

Porte de bois rustique
Au cintre surbaissé,
Dont le manteau gothique
N'a plus qu'un son cassé :

Je t'aime et te salue,
Voisine du saint lieu,
Pour qui toute âme élue
Communique avec Dieu !

Le sage qui demeure
Dans cette humble maison,
S'y compose chaque heure
De paix et d'oraison.

Pour mieux songer au terme
Des terrestres efforts,
Solitaire, il te ferme
Sur les bruits du dehors.

Que la fortune passe,
Cherchant où s'adresser,
Modeste porte basse,
Tu la laisse passer.

Mais, si quelque misère
Vient, lasse de souffrir,
Tu ne résistes guère
Au besoin de t'ouvrir.

A celui qui te pousse,
Sur les pieux degrés,
Une voix grave et douce
Dit aussitot: "Entrez!"

Béni soit, porte aimée,
Ce bienfaisant accueil.
Ta bonne renommée
Se répand loin du seuil.

Petite et secourable,
Il n'existe à mes yeux
De porte préférable
Que la porte des cieux.



CHARLES-EDOUARD FABRE.

ESQUISSES ET SILHOUETTES

MONSEIGNEUR FABRE

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

La mort de Monseigneur Fabre qui vient de jeter le deuil dans tous les esprits, et spécialement à Montréal, où il était universellement aimé, donne un nouvel intérêt à l'esquisse suivante, de la plume d'un homme à même de juger les hommes et les choses.

“ Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de sénevé ; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, qu'il faut sans doute que le Ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son oeuvre. Oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toutes parts.”

C'est ainsi que s'exprimait le P. Vimont, le 18 mai 1642, pendant la première messe qui fut célébrée dans l'île de Montréal. Il s'adressait à une petite troupe d'une cinquantaine de personnes, dont le chef était le Champenois Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve.

Pourquoi étaient-ils là et qu'y venaient-ils faire ? C'est très simple et aussi français que possible : ils étaient les pionniers de la Société de Notre-Dame de Montréal, fondée vers 1636, à la suite d'une conférence entre M. Olier, le fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, et M. de la Dauversière, gentilhomme angevin. Ces deux hommes avaient jugé que la colonisation de la Nouvelle France marchait trop lentement, puisque c'est à peine si l'on pouvait compter deux cents Européens dans tout le Canada, quoique ce fût déjà en 1535 (Jacques Cartier, en remontant le Saint-Laurent, eût baptisé Mont-Royal (Montréal) la colline dominant le village indien d'Hochelaga, et que Québec eût été fondée par Champlain depuis 1608.

La petite troupe que commandait Maisonneuve avait été réunie avec soin pour changer cet état de choses et tenter de développer un nouveau centre de colonisation. L'unique but de la Société, — cela était spécifié et fut vérifié par l'expérience, — était de procurer la gloire de Dieu et la salut des âmes, sans aucune compensation pour les sacrifices qu'on allait s'imposer.

Et pour commencer on s'était assuré que l'île de Montréal, où l'on désirait s'installer, était laissée entièrement déserte par les sauvages ; et on avait obtenu cession pleine et régulière des droits qui auraient pu être revendiqués par des particuliers.

Ce sont là des procédés dont nous sommes déshabitués, et qui feraient sans doute sourire les sceptiques. On a inventé, de nos jours, une façon nouvelle de coloniser. Qui oserait dire qu'elle vaut mieux que celle des Olier et des Maisonneuve ?

J'ai tenu à rappeler ces faits en commençant ces lignes, parce qu'il me sem-

ble qu'ils donnent son caractère à la race canadienne-française qui peuple aujourd'hui le Canada. Elle lutte, à armes courtoises, avec la race anglaise, dans ce pays, fils du nôtre, et qui ne porte plus nos couleurs. Si quelque chose peut maintenir à la race canadienne-française sa puissance et la cohésion qui fait sa force, c'est précisément de demeurer fidèle aux grandes idées qui animaient ses ancêtres.

Aussi est-ce vers ce but que tendent les efforts de ses pasteurs et notamment de l'archevêque de Montréal. Il faut s'en souvenir pour apprécier à leur valeur véritable les actes féconds de l'épiscopat de Mgr Fabre. Il a hérité, en droite ligne, des ardeurs supérieures des fondateurs de son pays, et, comme eux, deux préoccupations me semblent surtout se partager sa vie : l'intégrité de la foi et de la vie chrétiennes parmi ses ouailles, et l'extension de la colonisation. Tous ses actes me paraissent subordonnés à ces deux points de vue.

Né le 27 février 1827, à Montréal même, où son père remplit les fonctions de maire, il fit ses études au collège de Saint-Hyacinthe. Il y eut pour supérieurs Mgr Prince et Mgr Larocque, qui devinrent plus tard, tous les deux, évêques de Saint-Hyacinthe, après avoir été l'un et l'autre coadjuteur de l'évêque de Montréal. Parmi ses condisciples, il compta Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, et Mgr Mac-Intyre, mort évêque de l'île du Prince-Edouard.

En 1844, il étudiait la philosophie à Issy, chez les Sulpiciens, où il se liait d'amitié avec ceux qui devaient être le cardinal Lavigerie et le cardinal Thomas, et avec Nos Seigneurs de la Tour d'Auvergne, Soubiranne, Hugonin et Larue. En 1846, il rentre à Montréal, demeure quatre ans à l'évêché et reçoit la consécration sacerdotale le 23 février 1850 ; le 3 août suivant, il est nommé vicaire, et, le 30 octobre 1852, il devient curé de la Pointe-Claire.

Deux ans après, le 22 novembre 1854, il est rappelé à l'évêché de Montréal ; il est installé chanoine titulaire de la cathédrale le 25 décembre 1855. Dans le consistoire du 21 mars 1873, il est promu évêque titulaire de Gratianopolis et coadjuteur de Montréal ; le 1er mai suivant, il est sacré par Mgr Taschereau, aujourd'hui cardinal archevêque de Québec.

Le 11 mai 1876, il devient évêque de Montréal, quand Mgr Bourget donne sa démission. Le 8 juin 1886, le siège épiscopal de Montréal ayant été élevé au rang d'archevêché, Mgr Fabre est le premier archevêque de sa ville natale.

Le 29 septembre 1895, il y préside le premier concile de Montréal, auquel prennent part ses trois suffragants de Saint-Hyacinthe, de Valleyfield et de Sherbrooke, avec le coadjuteur de Saint-Hyacinthe et le T. R. P. abbé de la Trappe du monastère d'Oka.

En énumérant ainsi les diverses étapes de l'éminent prélat, j'aurais dû répéter à chaque ligne ce qu'autour de lui on répétait à chaque promotion : que jamais honneurs n'allèrent à plus digne, ni charges à plus consciencieux. Mais il suffira sans doute de constater l'universelle estime qui monta vers lui de tous les rangs de son pays, pour faire apprécier l'homme en même temps que l'évêque.

Cinq voyages en Europe lui permirent de voir, à Rome, les papes Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII. C'est leur doctrine même qu'il n'a point cessé d'exposer en toute circonstance, notamment aux trois derniers conciles provinciaux de Québec, dont il fut membre ; et Léon XIII est tellement sûr de son obéissance empressée, qu'il en rendit un jour un public témoignage dans une audience donnée à des Canadiens-Français.

Durant sa vie épiscopale, il a sacré sept évêques, ordonné plus de mille prêtres, et confirmé plus de deux cent mille enfants. Toujours attentif au progrès intellectuel et moral de ses diocésains, il favorisa de tout son pouvoir l'établissement à Montréal d'une succursale de l'Université Laval, la florissante et bienfaisante institution de Québec. Il permit ainsi la réalisation d'une grande

œuvre qui était dans les vœux de toute la population, et dont les bienfaits ne feront que croître dans l'avenir.

C'est ainsi que Mgr Fabre a su se concilier l'affection et le dévouement de ses concitoyens. Sa douceur et sa bonté sont proverbiales ; elles n'empêchent pas l'archevêque de poursuivre, avec une persévérance et une tenacité rares, les entreprises qu'il a une fois décidées dans l'impartialité et la prévoyance de son esprit. Les difficultés ne le découragent jamais ; il les tourne ou il les détruit, mais il finit toujours par arriver à ses fins. La sûreté de son jugement lui ayant fait dès l'abord viser le point juste, rien ne l'empêchera d'y viser constamment. Doué d'une mémoire prodigieuse, on peut mesurer quelle expérience des hommes et des choses il a pu accumuler. Il la dépense au profit des âmes, auxquelles finalement il songe sans cesse. Sa fidélité aux moindres exercices de piété est connue ; elle ne fait pas de lui un homme rébarbatif. On s'accorde, au contraire, à vanter la distinction de ses manières, qu'il a le secret de rendre très affables, sans qu'elles cessent jamais d'être du meilleur ton.

Quelqu'un, qui avait l'heureuse chance de l'approcher naguère, me disait : " J'ai rarement vu de physionomie plus sympathique que celle de Mgr Fabre. Il attire par une beauté exquise ; c'est bien le pasteur idéal."

Et pourtant ce pasteur a eu, en ces dernières années, des tristesses et des luttes dont il est sorti vainqueur et qu'il faut mentionner. Au cours de 1892, le 29 septembre, une lettre pastorale collective attire l'attention des catholiques sur le danger que présente pour eux une publication (nouvelle, si je ne me trompe,) intitulée *Canada-Revue*. Le 11 novembre, ce premier avertissement étant demeuré sans effet sur l'organe visé, Mgr Fabre en interdit la lecture à ses fidèles.

Du coup, la *Canada-Revue* perd la majeure partie de ses lecteurs et intente une action en dommages, au cours de laquelle comparait l'archevêque. J'ai sous les yeux le texte officiel publié par la *Presse*, de Montréal, du 15 octobre 1893. Le magistrat instructeur interroge avec une insistance que je m'abstiens de qualifier. Mgr Fabre répond avec un calme et une netteté qui sont le rayonnement même de la plus pure doctrine de l'Église, dans une question où il s'agit de sauvegarder ses droits. L'archevêque ne s'anime que lorsque le magistrat veut lui faire avouer la situation prépondérante qu'il occupe dans l'épiscopat canadien. Il proteste. Il est gêné par cet exposé de son influence ; il accorde bien que son diocèse est le plus important par le commerce et le nombre des catholiques (quatre cent mille, presque tous pratiquants). " Mais, ajoute-t-il, je ne voudrais pas me donner plus d'importance que je n'en ai." Et, malgré lui, tout dans cet interrogatoire manifeste hautement à quel degré l'estime générale a placé l'archevêque.

Les débats de l'affaire furent compliquée. Elle alla en revision, mais l'archevêque l'emporta facilement. Et l'on paraît aujourd'hui avoir renoncé à recourir à une juridiction supérieure. Je ne saurais mieux indiquer les conclusions qui se dégagent de cette poursuite qu'en donnant le résumé de la partie de la sentence qui parle des conditions d'existence de l'Église catholique au Canada. Après les avoir lues, on regrettera sans doute que nous n'entendions pas en France de semblables déclarations, en des cas analogues.

" Les droits de l'Église, dit M. le juge Doherty, sont reconnus par nos lois, qui reconnaissent aux catholiques le droit de pratiquer leur religion. Si l'Église catholique a le droit d'exister, elle a aussi le droit de faire des règlements pour la conduite de ses membres. Or, il est prouvé que l'un des principes fondamentaux de cette religion consacre le droit des évêques d'interdire à leurs ouailles la lecture des livres, publications, journaux, écrits, qu'ils trouvent contraires à la doctrine catholique. C'est le droit que le défendeur a exercé dans sa discrétion ; car c'est une maxime de droit qu'on ne peut oublier : " Celui qui use

de son droit également ne fait de tort à personne." Les demandeurs ne peuvent donc, dans le cas actuel, réclamer des dommages. La loi, qui avait constitué civilement la Compagnie de publication de la *Canada-Revue*, lui donnait bien le droit de vendre ce journal ; mais elle n'obligeait personne à l'acheter."

Voilà comment Mgr Fabre veille à l'intégrité de la foi et de la vie chrétienne. Quant à son zèle pour la colonisation, il s'exerce d'une façon prochaine, peut-on dire, et d'une façon éloignée.

D'une façon prochaine : en saisissant toutes les occasions de faire appel, dans ce but, au dévouement de son clergé et des hommes politiques. Il s'est mis lui-même, ainsi que le rappelle M. Testard de Montigny, à la tête des sociétés de colonisation, et s'est fait un plaisir d'accepter, avec Son Honneur le lieutenant-gouverneur Chapleau, le patronage de la Société générale de colonisation et de rapatriement de la province de Québec. A la séance d'inauguration, Mgr Fabre fit entendre des paroles de sympathie qui ont largement fructifié pour le plus grand épanouissement de l'oeuvre.

D'une façon éloignée, ou, si l'on veut, moins immédiate : en insistant sans cesse et à tout propos sur l'utilité des nombreuses familles.

"Ayez de nombreuses familles," tel est le mot d'ordre de Mgr Fabre. Et l'on voit tout de suite comment il sert ainsi les intérêts de la race canadienne-française, dans sa lutte,—toute pacifique,—contre l'élément anglais. Plus il y aura d'enfants, et plus ces enfants deviendront colons dans les régimes libres ; plus l'influence terrienne, déjà considérable, s'agrandira pour le plus grand profit des causes sacrées qu'ils seront appelés à sauvegarder.

Les conseils de l'archevêque sont généralement suivis. Les familles de dix à quatorze enfants sont très nombreuses. Je trouve une dédicace à la première page d'un livre extrêmement vivant et intéressant sur la *Colonisation*, et j'y lis :

"A mes douze enfants je dédie ce modeste opuscule, pour les engager à apprécier l'agriculture, le plus noble des arts et le plus propre à assurer l'avenir de notre race.

Telle est l'oeuvre de l'archevêque de Montréal ! Œuvre de pacification et d'expansion. C'est avec joie que nous la saluons, en France, — et avec quelle envie ! . . .

Heureux pays, où le premier magistrat d'une province, représentant officiel d'un souverain protestant, est fier d'honorer publiquement "un homme qui fut toute sa vie en même temps le type du catholique croyant et le type du chevalier sans peur et sans reproche,"—comme le fit M. Chapleau, l'an passé, à l'inauguration du monument Maisonneuve !

Heureux pays, où un archevêque sait et peut vouloir !

EDOUARD TROGAN.

CHRONIQUE ETRANGERE

Le traité russo-chinois dont le *North China Daily News* a publié le texte est l'objet des commentaires de toute la presse anglaise. A la vérité, il est difficile d'en affirmer l'authenticité : d'après des informations puisées à bonne source, nous avons lieu de croire que le texte publié serait celui que le comte Cassini, ministre de Russie à Pékin, aurait proposé à l'agrément du gouvernement chinois et non celui qui aurait été adopté définitivement, et où des modifications fort importantes avaient été introduites ; néanmoins, il paraît dès maintenant certain que les bruits relatifs à un traité entre la Russie et la Chine qui avaient couru ce printemps étaient exacts, et que ce traité, ainsi que nous l'écrivait notre correspondant de Sanghaï est singulièrement avantageux pour la Russie, puisqu'il porte autorisation de construire à travers la Mandchourie le dernier tronçon du Transsibérien jusqu'au port du Vladivostock.

En admettant même l'inexactitude des clauses du traité relatives à la concession à la Russie pour quinze ans, en cas de complications dans l'Extrême-Orient, du port du Ciaou-Tchéou à l'entrée de la mer Jaune et en face de la Corée, et si l'on ne tient pas davantage pour authentiques les clauses qui accordent à la Chine la garantie de la Russie pour Port-Arthur et la presqu'île de Liao-Toung, il faut reconnaître pourtant que le traité, même dépouillé de ces "accessoires," n'en demeure pas moins capital pour la Russie, et l'on ne saurait s'étonner que l'Angleterre en conçoive quelque émotion. Sans doute, à l'occasion de la construction d'un chemin de fer russe à travers la Mandchourie et de la concession des richesses minières de cette province, avec l'autorisation même de faire protéger par les troupes russes les travailleurs qui y seront occupés il serait quelque peu exagéré, pour le moment, de parler, comme on l'a fait, d'une mainmise sur toute la Chine du Nord ; mais, réduit même à ces proportions, c'est un coup très rude porté au commerce et surtout au prestige britannique dans l'Extrême-Orient. Le Transsibérien, qui sera achevé en 1905, se trouvera considérablement raccourci, s'il ne lui faut plus faire, le long de l'Amour et de la frontière, un énorme détour vers le Nord, et la construction d'un chemin de fer russe et l'exploitation des mines signifient l'ouverture à la colonisation russe si puissante et irrésistible de la plus grande part de la Mandchourie. De plus un succès, diplomatique comme celui-ci, confirme à la Russie le premier rang dans l'Extrême-Orient qu'elle occupait déjà depuis les négociations qui ont suivi la guerre sino-japonaise et fait décroître d'autant l'autorité déjà bien atteinte de l'Angleterre.

Mais est-ce une raison, parce que la Russie, à la suite des grands services que, conjointement avec la France et l'Allemagne, elle a rendus à la Chine vaincue, obtient des avantages dans le nord de la Chine, pour que la Grande-Bretagne soit en droit d'en réclamer pour elle dans le sud de l'empire ? Elle n'a rien fait, que nous sachions, pour tirer la Chine de son malheur et, au contraire, à partir des premiers succès des Japonais, elle n'a pas eu assez de flatterie pour l'empire du Soleil-Levant : de quel droit ses journaux viennent-ils réclamer pour l'Angleterre, dans le Yunnan, les mêmes avantages que la Russie obtient dans la Mandchourie ? La *Saint James Gazette*, entr'autres, considère que, du côté de la Birmanie, la situation doit être la même que du côté de la Mandchourie et que, si la Russie obtient de construire les chemins de fer et d'exploiter les mines dans le voisinage de la Sibérie, l'Angleterre doit pouvoir en faire construire au nord de la Birmanie. Elle y songe dès longtemps, et l'on se souvient de la campagne entreprise jadis à cet effet par M. Colquhoun et de l'ouverture par elle obtenue du Si-Kiang ; il lui est d'ailleurs loisible de négocier en ce sens à Pékin, quitte

aux autres intéressés, à ceux qui comme nous prétendent assurer le commerce des provinces voisines du Tonkin, à redoubler leurs efforts; mais on ne voit pas quel droit peut donner à l'Angleterre les concessions que la Chine aurait faites à la Russie en suite des bons offices qui l'ont récemment tirée d'un si mauvais pas.

EGYPTE

L'AFFAIRE DE LA CAISSE DE LA DETTE

Les journaux égyptiens nous apportent le texte complet qui suit de l'arrêt de la Cour d'Appel d'Alexandrie, que le télégraphe nous a déjà fait connaître en substance :

LA COUR,

Après avoir délibéré;

Le ministère public entendu;

Joint les appels relevés contre le jugement du tribunal civil du Caire du 8 juin dernier;

Et, statuant par un seul arrêté, confirme le jugement attaqué dans celles de ses dispositions par lesquelles le tribunal a retenu sa compétence et déclaré l'action de MM. Louis et Yonine recevable tant à l'égard du gouvernement qu'à l'égard de MM. Money, Morana, baron de Richthofen et comte Zaluski, commissaires de la Dette;

Faisant droit, au contraire aux appels du gouvernement et de MM. Money et consorts, commissaires de la Dette, et réformant quant à ce, le jugement attaqué;

Déclare les demandes et les interventions de MM. Herbault et consorts, Zervudachi et consorts, Bouteron, Gibson et Chekib Pacha irrecevables et les rejette;

Dit qu'il n'y a pas lieu de charger MM. Louis et Yonine de l'exécution de la sentence et d'ordonner le mode suivant lequel elle serait exécutée.

Dit que MM. Money, Morana, baron de Reichthofen et comte Zaluski, commissaires de la Dette, n'avaient ni pouvoir ni qualité pour autoriser le gouvernement à prélever sur le fonds de réserve une somme de 500,000 liv. ég. pour pourvoir aux dépenses de l'expédition de Dongola;

Condamne en conséquence le gouvernement égyptien à restituer au fonds de réserve de la Caisse de la dette publique la dite somme de 500,000 liv. ég., avec les intérêts de droit depuis le jour des retraits;

Le condamne conjointement avec MM. Money, Morana baron de Richthofen et comte Zaluski es-qualités aux dépens d'appel.

Prononcé le 2 décembre 1896.

Notre correspondant nous écrit de Londres :

Il arrive toujours un moment, dans toutes les discussions auxquelles prennent part les Anglais, où ceux-ci se buttent à une idée dont ils ne veulent pas démordre.

Dès le premier jour, où une dépêche incomplète a fait connaître la décision de la Cour d'Appel d'Alexandrie, les journaux anglais et les Anglais avec eux se sont écriés : " Nous donnerons l'argent et nous serons ainsi, en Égypte, dans une situation privilégiée bien plus forte qu'auparavant.

Depuis ce moment, cette idée s'est enracinée dans leur esprit et, à tous les raisonnements, à toutes les observations, par cette opinion qui est leur " tarte à la crème. "

L'expédition de Khartoum, à laquelle le gouvernement anglais n'a pas renoncé, sera conduite comme si de rien n'était, avec des fonds anglais et, comme le dit lord Camperdown dans une lettre qu'il a adressée au *Times*, l'Angleterre se remboursera sur les revenus des provinces reconquises, ce qui pourra durer longtemps. Mais à cela les Anglais répondent qu'ils ne sont pas pressés.

Il est même fort probable que, quand le gouvernement anglais demandera au Parlement de voter des fonds pour le prêt des 500,000 livres d'abord, et pour la reconquête de Khartoum ensuite, il fera valoir aux yeux des représentants du pays et aux contribuables que l'argent, ainsi dépensé, n'est qu'une avance garantie par les revenus du pays que des fonctionnaires anglais administreront. Pendant la durée de ce régime provisoire en principe, des Anglais s'établiront au Soudan et y créeront des relations commerciales qui amèneront une immigration anglaise considérable.

Au bout de quelques années les intérêts anglais auront cru, là-bas, dans une proportion si grande qu'il sera impossible à un gouvernement anglais, quel qu'il soit, d'abandonner le pays et de laisser ses nationaux à la merci d'une administration locale. La conclusion s'impose.

Il va sans dire que le jugement de la Cour d'Appel n'est pas la cause de cette situation : elle est la conséquence naturelle de l'expédition décidée en mars et devait découler naturellement des événements.

Ce que le procès a fait, c'est de démontrer le fait et de faire comprendre le sens exact des paroles de M. Chamberlain ainsi que la véritable politique de l'Angleterre en Egypte.

Voilà les faits. Ils ne sont pas fort agréables à envisager au point de vue français ; mais il n'en est pas moins nécessaire de les exposer franchement. Il faut bien le reconnaître aujourd'hui, l'Angleterre, entrée en Egypte, avec l'intention de n'y pas rester, a modifié ses vues et entend maintenant ne plus en sortir.

Une fois de plus, le sultan Abd-ul-Hamid, de Turquie, s'est joué de l'Europe avec une impertinence admirable. L'amnistie qu'il vient d'accorder à ses sujets compromis dans les troubles aura pour conséquence immédiate beaucoup moins de rendre aux Arméniens quelque sécurité que d'assurer une impunité absolue aux massacreurs musulmans. On a beau penser à tous ces pauvres gens qui sortent de prison ou reviennent d'exil, on ne peut s'empêcher de s'indigner à la pensée que les meurtriers de Bitlis, de Kharpout et de Constantinople échappent à toute espèce de châtement. Eh quoi ! pas un de ces misérables ne priera pour les autres. En vain, assure-t-on que l'ambassadeur français a obtenu que l'assassin du père Salvator, missionnaire italien et protégé français ne bénéficierait pas de la clémence impériale. Vous verrez que le colonel Moshar-bey s'en tirera à peu de frais. Nous serons fort heureux si dans quelques années nous ne le retrouvons pas muchir ou vali, commandant de corps d'armée ou gouverneur de province.

* *
*

Pourtant cette amnistie qui distingue si mal entre les bourreaux et les victimes, peut avoir d'heureux résultats, en tant qu'elle met fin à une situation intolérable. Il ne sert de rien de récriminer sur le passé. L'essentiel est d'obtenir des garanties pour l'avenir. Hélas ! sur ce point-là, il n'y a pas le plus léger progrès à constater. Il est juste de reconnaître que la difficulté est grande et que la mauvaise volonté du Commandeur des Croyants n'est pas le seul obstacle à surmonter.

La question arménienne ne peut être réglée comme ont été réglées la question grecque, la question serbe, la question bulgare. Les Grecs, les Serbes, les Bulgares s'étaient maintenus en groupes compacts sur des territoires faciles à délimiter. Il suffisait de les débarrasser des soldats turcs pour leur restituer leur pleine indépendance. Il n'en est pas de même des Arméniens. Il existe sans doute sur la carte entre le Caucase et l'Asie-Mineure une Arménie, mais les trois quarts des Arméniens ne sont pas, ne sont plus dans cette Arménie. A la façon des Juifs, sur lesquels ils ont plus d'un trait de ressemblance, ils se sont éparpillés dans toutes les directions. Si l'on veut les protéger, ce n'est ni plus ni moins que tout l'empire ottoman qu'il s'agit de réformer.

Pour mener à bien, par les voies pacifiques, une œuvre de cette importance, la première condition de succès c'était que l'entente fût parfaite entre les puissances. Or, depuis que la crise orientale est ouverte, pas un instant les rivalités des Occidentaux n'ont fait trêve.

Suivons pas à pas les manœuvres de la diplomatie anglaise. Cela n'est pas malaisé dans cet heureux pays où la diplomatie extérieure n'est pas soumise aux fluctuations de la politique intérieure, et où, à part des exceptions négligeables, les organes de tous les partis obéissent imperturbablement au mot d'ordre du Foreign Office. A l'heure actuelle, quelle est la grande préoccupation de lord Salisbury ?

Naguère, quand il espérait qu'il présiderait au démembrement de l'empire ottoman et qu'il s'adjugerait la part du lion, il a pu prendre souci des Arméniens et des réformes. Aujourd'hui, il est bien question de tout cela ! Le premier ministre de la reine croit avoir trouvé dans les affaires d'Orient une occasion favorable pour rompre cette amitié franco-russe qui est si préjudiciable aux ambitions britanniques et il s'acharne à cette besogne avec un zèle qu'aucun insuccès ne rebute.

C'est ainsi que nous avons appris un beau matin que le gouvernement du czar mettait un veto absolu sur un projet de réorganisation des finances ottomanes élaboré au quai d'Orsay.

Il est convenu que nous sommes demeurés le peuple le plus impressionnable de la terre, la nouvelle était bien faite pour produire chez nous toute l'impression désirée. Il y avait là à la fois de quoi irriter les patriotes et de quoi inquiéter les rentiers, ceux du moins qui sont porteurs de titres ottomans. Par malheur, tant d'ingéniosité devait s'être dépensée en pure perte. Les patriotes ne prirent pas la mouche et les rentiers ne prirent pas peur.

Lord Salisbury n'a pas renoncé à une campagne qui débutait si mal. Et même c'est à peine s'il a changé de tactique. Il s'attaque toujours à ce qu'il croit notre point faible, l'amour-propre. Tous les jours on nous télégraphie de Constantinople, de Londres, de Pétersbourg, de Vienne, que la question orientale peut être considérée comme réglée, que la Russie et l'Angleterre se sont mises d'accord. On ajoute que l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie ont donné leur adhésion. Quant à la France, on estime qu'il n'est pas nécessaire de la consulter, que la Russie la traîne à sa remorque ; tout cela avec l'espérance de nous persuader que les Russes nous traitent moins en alliés qu'en vassaux et de susciter ici des inquiétudes, des méfiances, des colères.

* *
*

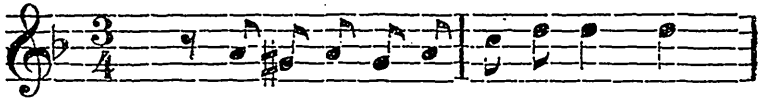
Pendant ce temps-là Ab-ul-Hamid a beau jeu pour opposer aux représentations de la diplomatie européenne son "non possumus." A la vérité, cela peut durer longtemps, mais cela ne durera pas toujours. Il y a lieu de s'étonner que le sultan que l'on dit intelligent et au courant des choses d'Europe, ne se rende pas compte que l'heure du châtimeut sonnera fatalement sinon pour lui, du moins pour sa dynastie et pour son peuple. Est-il possible que ses favoris l'aient si étroitement séquestré, qu'il ignore ce que les Turcs ont perdu de sympathie depuis qu'il s'abandonne aux conseils d'Izzet-bey et de la camarilla du palais ? Il y a dix ans les occidentaux les plus hostiles à la domination ottomane réclamaient seulement que l'on chassât les Turcs d'Europe. Aujourd'hui on commence un peu partout à se demander s'il suffira de leur faire repasser le Bosphore et s'il ne deviendra pas nécessaire de ruiner de fond en comble l'édifice élevé par les Bajazet, les Mahomet et les Soliman. Aussi bien peut-être qu'abd-ul-Hamid sait tout cela mais que, convaincu de son impuissance à éviter l'inévitable, il se contente de penser avec Louis XV : "Après nous, le déluge."

QUE PUIS-JE DONC VOUS DIRE ?

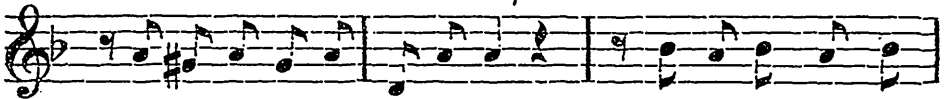
.. Melodie ..

MAX VOGRICEL.

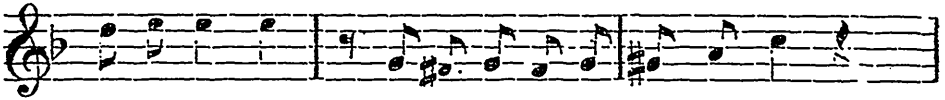
1er Couplet.



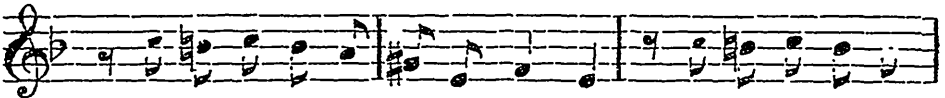
Hé-las! que puis-je donc vous di - re



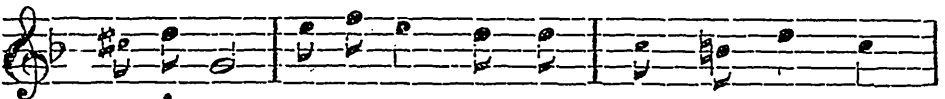
Qu'on ne vous ait re - dit cent fois? Qu'un charme est dans vo -



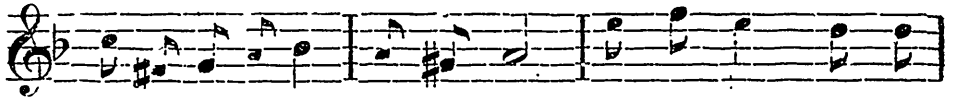
tre sou - ri - re, Et qu'un charme est dans vo - tre voix.



Hé - las! que puis - je vous ap - pren - dre Qu'on ne vous ait cent



fois ap - pris? Qu'à vos yeux tout cœur doit se pren - dre



Et se sent heu-reux d'é-tre pris, Qu'à vos yeux tout cœur



doit se pren-dre, Et se sent heu-reux d'é-tre pris.

II

Hélas ! que puis-je vous promettre,
 Qu'on ne vous ait promis toujours ?
 Chacun voudrait, de son cœur maître,
 Croire à d'éternels amours !
 Et pourtant ce n'est pas un leurre,
 Qui fait près de vous mon émoi,
 Et qu'à votre nom seul je pleure,
 Du doux mal que je sens en moi,
 Et qu'à votre nom seul je pleure,
 Du doux mal que je sens en moi.

III

Et pourtant ce n'est pas un rêve
 Dont mon cœur est ainsi blessé,
 Et qui fait pour moi l'heure brève,
 Où votre sourire a passé.
 Disons c'est une peine d'âme
 Dont je guérirai quelque jour,
 Et qu'il faut pardonner, Madame,
 Puisque ce n'est pas de l'amour,
 Disons c'est une peine d'âme,
 Dont je mourrai peut-être un jour.

CŒUR BLESSE

Elle était arrivée un jeudi soir à l'hôpital N***, où, depuis quelques jours j'étais de service.

Je la vis le lendemain, et dans l'ineffaçable impression que j'en reçus alors, je revois encore cette figure pâle, anémiée, ces yeux pensifs, bleus comme un ciel d'Italie, cette chevelure blonde, encadrant comme d'un halo d'or cette tête expressive de jeune fille.

Fleur née sous un lumineux rayonnement de soleil, elle venait mourir dans une nuit noire où pleurent des plaintes, s'unissent des sanglots, abondent des regrets.

Chaque matin, je venais la voir, et elle, la figure triste et résignée, me recevait toujours avec le sourire mélancolique qui illusionne d'une lueur de vie les traits brisés de ceux qui souffrent.

Et la roseur vive de ses joues brûlantes, le grand cercle bleuâtre entourant des yeux où toute la vie de ce corps frêle s'était réfugiée ardente et désespérée, cette maigreur exagérée qui laissait voir sous un jour brutal son ossature, cette voix éteinte, caverneuse, qui passait entre ses lèvres blanches comme un gémissement, comme une plainte ; tout, chez elle, m'annonçait, sans auscultation, une victime de la phthisie.

Souvent je la voyais, les yeux hagards, tout le corps secoué par une toux convulsive, spasmodique, les mains portées à sa gorge comme cherchant à en éloigner l'étau de la mort, une expectoration épaisse, striée de sang, profanant ses lèvres blanches, et devant ce douloureux spectacle, mon âme s'attristait !

La beauté, la jeunesse, tout se brise, tout finit, lorsque la mort sonne à l'horloge de la vie, l'heure finale qui ouvre les portes de l'éternité !

Et elle, la pauvre jeune fille, à l'âge où elle aurait aimé tant à vivre, au moment où son cœur se plaisait déjà aux espérances d'amour, devait quitter les parents, les amis, toutes ces choses qui égayaient ses tendres années : les fleurs, les oiseaux, le ciel bleu, les bosquets ombreux, les sentiers fleuris, les ondes chantantes, et au printemps de la vie s'en aller ainsi vers le mystérieux au-delà !

L'existence est donc peu de chose, puisqu'on peut mourir à l'âge où l'on ne pense qu'à vivre, à ces vingt ans où les jours d'affection, les heures d'amour se succèdent sans cesse sous le ciel serein du bonheur !

Dans ce regard attachant qui illuminait cette figure souffreteuse, émaciée, je lisais la grande douleur de mourir si tôt, et ces yeux semblaient me dire : "Vous qui soignez les maux du corps, guérissez-moi, gardez-moi à la vie, je ne veux pas mourir, je veux aimer encore !"

Et que pouvais-je faire ? La science moderne, malgré toutes ces découvertes géniales qui ont révolutionné le monde, n'avait pu encore rien trouver d'efficace pour combattre ce mal terrible qui enlève tant d'êtres aimés à la famille, tant de belles intelligences à la patrie !

Dans cette impuissance irrémédiable, je souffrais de voir cette jeune fille agoniser dans l'éblouissement de sa beauté, dans le sourire de ses vingt ans, et partir si tôt pour cette région inconnue où le temps n'a point d'heures, ni de saisons, ni d'années !

Je la revoyais souvent, et chaque jour je constatais que ses forces s'en allaient, que son visage devenait plus pâle, d'une blancheur de cire, et d'après les symptômes que présentait la malade, je prévoyais une fin prochaine.

C'était une après-midi de septembre ; le ciel marbré de gris et de bleu resplendissait sous la lumière ardente du soleil, et dans la salle spacieuse où se mêlaient des cris de douleur et des plaintes déchirantes, des rayons d'or péné-

traient par les fenêtres entr'ouvertes, allant éclairer des coins sombres, donnant à tout ce lieu de souffrances un certain air de joie qui mettait des sourires, tristes et fugitifs, aux lèvres de ces malheureuses.

Au dehors, tout semblait se réjouir sous cette lumière chaude de soleil qui dorait les toits des maisons et les arbres feuillus.

Et là, sur ce lit où elle avait tant souffert, la jeune fille agonisait ! Ses mains étaient jointes sur sa poitrine, ses yeux, à demi voilés, devenaient fixes, presque vitreux, sa bouche où se crispait parfois un rictus funèbre, murmurait des prières, et une sueur froide mouillait abondamment ses tempes.

Le visage était blanc comme l'oreiller sur lequel sa tête reposait, et tout ce corps, épuisé, anéanti, gisait inerte.

Elle était belle dans tout ce blanc que tranchait seule sa chevelure dorée, répandue tumultueusement sur l'oreiller, et tous, la sœur, les médecins et moi, qui l'entourions à cette heure suprême, nous étions plongés dans une muette admiration.

Il était six heures du soir ; le soleil jetait encore quelques lueurs par les fenêtres de la grande salle, et un rayon perdu alla frapper la figure blanche de la mourante, lui envoyant comme des reflets de ce ciel où elle devait aller, et faisant briller ses cheveux abondants comme ces nimbes d'or qui entourent la tête des saintes !

Un moment, elle ouvrit tout grands ses yeux bleus, nous regarda vaguement tour à tour, et comme si elle eut voulu éloigner d'elle quelqu'un, ses bras s'agitèrent et sa tête roula de droite à gauche.

Ce fut court ; elle baisa une dernière fois le crucifix que la sœur lui présentait, et dans un souffle où passa tout ce qui lui restait de vie, elle rendit à Dieu son âme de vierge.

La bonne sœur qui veillait aux derniers préparatifs, trouva sous l'oreiller une lettre ouverte qu'elle me remit aussitôt.

J'y jetai les yeux, et je lus avec émotion les lignes suivantes :

Ma chère maman,

Je t'écris aujourd'hui peut-être pour la dernière fois ; le médecin qui me soigne ne veut encore rien me dire, mais je sens que la vie s'en va, et que bientôt peut-être je serai obligée de partir. J'ai fait le sacrifice de ma vie, et le seul regret que j'aurai en mourant sera celui de ne pas t'avoir à mes côtés pour t'embrasser et te dire au revoir !

Et lui, que j'aime encore, que j'aimerai toujours, s'il vient se jeter à tes genoux, te demandant pardon des pleurs qu'il nous a fait verser, des grandes douleurs qu'il nous a infligées, je t'en supplie, pardonne-lui, comme je lui pardonne.

Devant la mort, on doit oublier bien des choses et ne se souvenir que des joies passées ! Il a brisé mon cœur, et depuis le jour où il m'a abandonnée, moi qui le croyais sincère, j'ai souffert, j'ai pleuré, mais à présent que tout est fini, que je ne le verrai plus, j'oublie tout, et je suis heureuse de lui pardonner, lui que j'ai tant aimé !

Et toi, pauvre mère, toi qui fus si bonne pour moi, qui toujours m'entourait de tendresses infinies, me couvrait de baisers ardents, prends courage et pense à cette autre mère de douleur pleurant au pied de la Croix.

Et la lettre finissait là ; la maladie ayant augmenté d'intensité, ne lui avait point permis d'ajouter d'autres lignes à cette page triste dont la lecture avait fait monter des larmes à mes yeux.

Je gardai soigneusement la lettre, espérant un jour pouvoir la remettre à sa mère éplorée, et, comme personne ne se présentait pour réclamer son corps, je veillai moi-même aux funérailles, voulant au moins sauver ce corps de vierge de ce terrible outrage : la dissection.

PIERRE BEDARD

Les Reines Fin du Siècle.

Les femmes : Il n'y a que ça.
 Tant que la terre durera.
 Tant que la terre tournera.

Que de choses enveloppées dans ces brins-brins, ces fichus, ces dentelles, ces je ne sais quoi, dont les femmes aiment tant à se parer. Que de mystères, d'affections, de douleurs, de joies, d'amertumes, de haines de colères, se trouvent cachés, par une toilette éblouissante relevée de diamants resplendissants. Oh! femmes, si l'on pouvait scruter votre cœur, le mettre à nu, combien d'excuses seraient données pour le cacher aux yeux des curieux. Et encore avec tous vos défauts, si vous en possédez, l'on ne peut rien faire sans vous. Anéantissez-vous et le monde s'écroule et la terre s'arrête... Vous êtes indispensables, Mesdames, et vous avez le droit d'en être orgueilleuses.

Comme mères, sœurs, bonnes amies et épouses, vous êtes les astres lumineux de ce siècle.

Oh! les mères, qui ne se souvient de leurs tendresses, de leurs prévenances, de leurs sollicitudes, de leurs chagrins, de leurs nuits d'insomnie passées près du berceau de leur tout. Que de soins, pour les moindres souhaits, souvent devinés du propriétaire de ce berceau. Oh! oui, c'est avec juste raison que l'on peut s'écrier il n'y a qu'une mère!

Les sœurs, noms charmant, c'est un anneau de la chaîne de famille, frères et sœurs, que de secrets confiés de part et d'autre, que de réprimandes reçues à tort que de joies partagées et de pleurs essuyés. Que de fois ne sont-elles pas appelées à offrir des consolations et à cicatrizer les plaies du cœur, ou à servir d'intermédiaire et de rapprochement entre deux natures adverses.

Les bonnes amies. Chut! Chut! qu'en dira-t-on? Elles sont toutes les mêmes. Barbares d'hommes, dites-vous. Oh! non, pas du tout. L'on écrit par expérience. Si la mémoire pouvait être trompeuse et menteuse, l'on pourrait peut-être douter, mais, mille pardons, l'on se souvient. Entendez-vous le frou-frou de cette soie, si merveilleusement portée, ce sont elles, elles arrivent d'un pas léger, pleines de jeunesse et resplendissantes de beauté, le sourire aux lèvres et les yeux étincelants. Tout cela est pour vous ou pour un autre. L'on ne sait pas. Enigme qui ne se déroule que devant monsieur le curé, et qui, maintes fois ne se déroule pas du tout. L'on fait tout pour elles, des bonbons, des cadeaux, des promenades, les théâtres, les bals et enfin tous leurs désirs sont des ordres, l'on est inséparables, les timbres-poste s'en ressentent, l'on va même jusqu'à commander son habit de noces, mais c-r-a-c... l'on apprend que c'était pour le plaisir, et puis l'on est congédié par un vous êtes bien bon monsieur, l'on vous enverra ce qui vous appartient. Les épouses. Oh! tout doit être en règle. Il faut marcher la ligne droite. Des affaires à la maison, et vice versa. Pas de tromperies, pas de subterfuges, l'on vous connaît, messieurs. Mais, en fin de compte, toujours souriantes (il y a des exceptions) prêtes à faire l'impossible pour plaire à leurs maris, faisant les honneurs de nos chez nous avec grâce et dignité, sachant se plier à toutes les exigences de la vie matrimoniale et surpassant Job en patience et dévouement, elles sont nos compagnes, partageant les joies et les douleurs, les bonnes fortunes et les revers. Elles savent comment nous prendre. Oh! oui, (sans exception) elles tiennent leurs chez-soi dans l'ordre le plus parfait et tout y est étincelant de propreté.

C'est pourquoi elles sont les reines de ce siècle avancé.
 Eve nous fit maudire, mais Marie nous sauva.

GEO. MANOTTE,

LE
POISON MYSTÉRIEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE MYSTÈRE

I—LE VOYAGEUR

Le train qui arrive à deux heures cinquante du soir venait de s'arrêter devant la petite gare de Plouaret. Quatre personnes en descendirent : une paysanne en coiffe du pays, un gendarme, un ecclésiastique et un homme de trente à trente-cinq ans, de taille moyenne, maigre et d'assez frêle apparence. Sans s'occuper des voyageurs ni du train, avec lesquels il n'avait plus rien de commun, il jeta un coup d'œil autour de lui, s'assura que la gare, et, par conséquent, la sortie, était de l'autre côté, et, sa valise à la main gauche, un jonc dans la droite, tourna la longue queue du convoi en station.

Quand il eut traversé les rails, remis son ticket au préposé de la porte, il parut hésiter un instant sur le parti à prendre. En face de la gare, de l'autre côté de la route, se dressait une vaste auberge, décorée du nom d'hôtel. Le voyageur y entra et fut accueilli par une femme de taille avantageuse, aux traits régulièrement beaux, à laquelle il demanda à déjeuner.

La femme eut un certain trouble. Manifestement, une telle question l'embarrassait.

—Monsieur,—répondit-elle, avec une timidité bienveillante que toutes les femmes de Bretagne ont dans l'attitude et le ton,—il est trois heures. C'est un peu tard pour déjeuner. Mais je puis vous donner des œufs, une côtelette de mouton, de la salade.

—Ce que vous me donnerez me suffira, madame,—répondit le voyageur avec un sourire empreint de bonté, qui, tout de suite, conquit l'hôtesse.—L'essentiel est que je mange, car je meurs de faim... littéralement.

Sur un signe de l'aubergiste, il entra dans la salle à manger partagée par une longue table d'hôte.

En attendant le déjeuner promis, il se mit à regarder par les fenêtres ouvrant sur la campagne. Une vallée d'une verte profondeur s'étendait sous son regard, tapissée de velours, riante à l'œil avec ses arbres tassés dans les bas-fonds, ses sommets en partie dépouillés ou vêtus de genêts épineux et de fougères.

res. Tout au fond, le clocher massif et dentelé de Plouaret se dressait sur un ciel d'une merveilleuse pureté.

—Mon pays !—prononça l'inconnu avec une religieuse émotion.—La terre de mes pères, la patrie vraie !

Il revint vers la table et tira de sa poche une enveloppe et de cette enveloppe une simple feuille de papier jaunie par le temps, sur laquelle on ne lisait que deux mots d'une écriture tremblante et brisée.

—*Souviens-toi !*

—Je me souviens, dit-il à voix basse, tandis que l'expression attendrie de son visage faisait brusquement place à un nuage sombre pâlisant son front et mettant de fauves lueurs dans ses prunelles.

L'hôtesse rentrait, portant le premier plat, s'excusant sur la pauvreté du menu. Le voyageur la rassura en quelques mots. Il n'était pas gourmet et ne mangeait que pour soutenir ses forces. Puis il s'enquit du pays, des routes pour atteindre la côte. Les réponses furent satisfaisantes par leur précision. S'il prenait le train, ce serait la meilleure manière de se rendre à Lannion, à moins qu'il ne préférât le trajet en voiture. Mais s'il désirait aller à Trébeurden, à Saint-Michel-en-Grève, à Saint-Efflam, la voiture était le seul moyen de locomotion. Encore devrait-il retenir une voiture de louage, aucun service public ne reliant les diverses localités désignées.

Le voyageur remercia son hôtesse, paya le médiocre déjeuner et, d'abord un peu indécis, finit par se résoudre à retenir une voiture.

L'instant d'après, il avait fait ses conditions, et, plaçant sa valise dans le caisson d'un fort cabriolet, il s'installait commodément sur les coussins, après avoir fait rabattre la capote, inutile sous un pareil ciel.

Le véhicule s'ébranla au trot vigoureusement relevé d'une forte bête du pays, au pied sûr et habitué à ces côtes ardues.

Chemin faisant, l'inconnu interrogeait son guide, qui lui répondait à la manière d'un cicéron, mettant les noms sur les clochers aperçus au hasard de la route. Ici, c'était le château de Kerazern ou celui de Kergrist, plus loin le gros bourg de Ploumilliau, tout au bout, sur une colline, celui de Ploubezre. Et, soudain, l'horizon s'élargit, les collines s'écartent ; une vallée nouvelle se creuse, arrosé par l'étroit et sinueux Léguer, et au pied de ces coteaux qui dévalent, une petite ville se montre, massée, recroquevillée, enfouie dans les ramures, dont les éclaircies découvrent d'admirables prairies, des champs jeunes, jetés comme des topazes sur un lit d'émeraudes. C'est Lannion, dominée par la crête de Brélévenez.

On était arrivé. Le voiturier conduisit son client à l'hôtel de France, à l'entrée de la petite ville. En mettant pied à terre, le voyageur vit l'hôtesse lui tendre un registre sur lequel il inscrivit son nom : *Colman Lebreton*. Il ne demanda qu'une chambre pour la nuit, car il se faisait tard, et retint son voiturier pour le lendemain, afin de poursuivre sa route par la côte. Il quitta l'hôtel de grand matin, après avoir fixé son itinéraire avec l'automédon. Ce peu de temps lui avait suffi, sans doute, pour apprendre ce qu'il désirait savoir, car, en montant en voiture, on le vit inscrire quelques notes au crayon sur un calepin. Puis, avec l'assurance d'un homme qui connaîtrait la région, il dit au cocher :

—Prends la route de Trébeurden, ou celle de Trédrez,—la plus courte. Je désire voir le pays.

Le voiturier lança sa bête au travers des champs verts, un peu désorienté par le manque de précision de l'ordre donné mais convaincu en son for intérieur que le voyageur allait le tirer lui-même d'embarras. Il ne se trompait pas. Au bout de deux kilomètres environ, celui-ci demanda :

—De quel côté se trouve le château de Rosmeur ?

—Ah ! fit le conducteur de la voiture, c'est à Rosmeur que monsieur veut aller ?

—Non, mon gars, répliqua l'inconnu. Je veux seulement le voir de la route, le plus près possible.

—C'est qu'il y a deux chemins, monsieur : celui de Ploulech et celui de Trédrez. Le plus court d'ici, c'est celui de Ploulech.

—Alors, prends celui-là.

L'inconnu se rejeta dans le fond de la voiture et ne prononça plus une parole, tandis que le véhicule roulait au faite des coteaux ou dans le creux des vallées. Ses yeux erraient distraitemment sur l'admirable paysage, en même temps que sa poitrine aspirait à longs traits l'air frais et pur du matin, chargé des balsamiques senteurs de la mer. Le cheval filait de sa belle allure de trotteur infatigable. Le macadam sonnait sous les fers et les kilomètres se succédaient rapides. Tout à coup, le voiturier étendit son bras vers le nord et, désignant un épais bouquet d'arbres que dominait une masse grise :

—Voilà le château de Rosmeur, monsieur, dit-il.

L'inconnu eut un brusque tressaillement. Ses yeux se fixèrent sur le point désigné. Il devint immobile et tout son être parut s'absorber dans une tension continue et tenace de sa volonté. En même temps, sa poitrine se souleva sous de violents battements, et le voiturier, touché lui-même par cette émotion, crut voir des larmes briller sous les paupières du voyageur.

Le château de Rosmeur était une sorte de ruine datant du quinzième siècle, à en juger par les deux tours rondes qui se dressaient à chacun de ses angles, sur la face dominant la mer. Assis sur une haute et âpre colline, il regardait le nord-ouest, bâti là, sans aucun doute, et posé sur ce point culminant comme une sentinelle vigilante qui surveillerait l'Angleterre.

A mi-côte du rocher qui lui servait de base, des bois formés de chênes séculaires, de châtaigniers et d'ormeaux géants, de peupliers, de pins, de hêtres, de frênes, de trembles, de bouleaux, se pressaient drus et denses, tels qu'une ceinture vivante au flanc d'un colosse pétrifié. Les yeux de l'inconnu restaient fixés sur l'altière ruine et son socle titanique. Au delà, la mer roulait sa robe bleue sur des récifs, en avant des pointes de Séhar et de Durvin. Le sémaphore de Loquéméan tendait sur le ciel bleu les bras grêles de son mât et la colonne noire de ses signaux.

Il n'y avait pas un kilomètre jusqu'à la grève ou l'on voyait s'échanerer la petite place de Keravilio, fréquentée par quelques baigneurs, car on était en août, époque où les villes, — Paris surtout, — éparpillent les familles aisées sur les côtes de Bretagne et de Normandie. Ce ne sont point les riches, cela va sans dire, qui viennent prendre leurs villégiatures dans ces petits trous presque ignorés.

Le voiturier avait arrêté sa bête pour laisser au voyageur le temps de rassasier sa vue du spectacle qui l'absorbait. Peut-être même s'attendait-il à recevoir l'ordre de le conduire à la grève, car il lui insinua avec déférence :

—Il y a un bon hôtel à Keravilio, monsieur, et, si vous le désirez, je puis vous y mener.

L'étranger hocha négativement la tête et répondit :

—Merci, mon ami. Je désire poursuivre ma route par la grève, mais pas de ce côté-là. Descends vers Trédrez.

Le cheval reprit donc son chemin et bientôt il s'élançait sur l'admirable route en corniche qui borde, pendant plus d'une lieue, cette grève, la plus vaste et la plus imposante de la Bretagne du nord.

La mer était haute et venait de ses lames paisibles lécher la masse des galets sur laquelle court la magnifique chaussée. L'heure et la température étaient propices aux ébats des baigneurs. Déjà le voyageur avait eu la vue sollicitée

par des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants se jouant au milieu des fraîches caresses de la lamè, car de Saint-Michel à Saint-Efflam, situé à l'autre bout de l'immense grève, dans un angle ombreux et abrité du nord-ouest, se développe une plage de sable fin, découvrant de plus d'un kilomètre.

On arrivait à Saint-Efflam. Un hotel, quelques maisons disséminées au-dessous de la petite chapelle consacrée au grand ermite qui aida le roi Arthus à vaincre le dragon composent cette station, à peine comme de rares touristes mieux renseignés ou plus curieux que le grand nombre habituel des hôtés de villas d'eaux. Le voiturier, qui avait ralenti l'allure de son cheval, se tourna vers son voyageur avec une mine un peu embarrassée et lui fit connaître qu'il serait impossible de le mener plus loin. Il n'était que garçon au service d'un patron de Plouaret et force lui était de ne pas sortir de sa zone ordinaire d'excursions.

—Mais,—demanda Lebreton — si je te ramènerais sur tes pas, te refuserais-tu à mon service ?

—Ah ! dame, non, monsieur, si vous voulez me garder, c'est votre affaire. Seulement, il faudra laisser reposer le cheval.

—Qu'à cela ne tienne,—répliqua le voyageur.— Descends-moi à l'hotel. Nous y déjeunerons tous les deux, et tu feras manger et reposer ta bête aussi longtemps qu'il te plaira. Ce soir, tu me ramèneras à Keravilio. Je veux y coucher.

C'était tout ce que le voiturier pouvait espérer de plus avantageux. En conséquence, Jean-Marie Le Tassart, c'était le nom de l'automédon, débarqua joyeusement l'inconnu devant la porte de l'hotel, dont le propriétaire, qui était en même temps le gérant, vint le recevoir avec toutes sortes de politesses empressées.

En attendant l'heure de la table d'hôte,— c'est-à-dire midi,— Colman Lebreton se dirigea, avec plus d'indifférence que de curiosité, vers la terrasse de galets sur laquelle se dressaient quelques cabines, et dont une demi-douzaine de planches inclinées, à moitié plongées dans les flots, facilitaient la descente aux baigneurs. Une trentaine de personnes de tout sexe et de tout âge se trempaient copieusement dans l'eau salée. Des rires, des cris, des exclamations en langues diverses s'y mêlaient en un vacarme assourdissant.

—Don't go down, baby,—appela une voix aiguë de femme, à laquelle une voix de fillette de six à sept ans répondit en espagnol, tandis que la fillette elle-même, pour mieux narguer la défense qui venait de lui en être faite, se jetait en riant dans l'eau battue par vingt bras.

Les sourcils du voyageur eurent un rapide froncement et sa bouche un pli dédaigneux et amer, tandis qu'il murmurait :

—L'Anglais, l'Anglais, toujours et partout, inévitable. Et ici, il est doublé du rastaquouère. Oh ! ces étrangers !

Il ne s'était point aperçu que, près de lui, se tenait l'hôte, un homme de taille moyenne, à la figure intelligente et fine.

—Eh ! oui, monsieur,—répondit celui-ci avec un sourire, oui, l'inévitable Anglais, le rastaquouère encombrant et poseur, en un mot l'étranger parasite et haineux, que l'envie ronge et qui ne se plaît que chez nous. Que voulez-vous ? C'est comme ça ; il n'y a rien à y faire. Bien plus : il faut s'en réjouir, car, je vous le demande, de quoi vivraient les pauvres hoteliers si cette clientèle-là leur faisait défaut ?

Lebreton se retourna, un peu dépitè, assez disposé à remettre à sa place cet importun qui écoutait en plein air les réflexions de ses clients.

Mais le visage qu'il contempla lui parut tout de suite sympathique. Le propriétaire de l'hotel n'était point un individu quelconque. Ses traits amaigris et creusés, mais empreints d'une bienveillance mélancolique, semblaient porter le

ame énergique qui aurait longtemps lutté contre les obstacles et

Le corps ne répondait pas à cette virilité du regard et de la physiologie. On l'eût dit plié, laminé par quelque rude existence, de celles que mènent hors de France, dans les régions brûlées des tropiques, les aventuriers guidés par la soif de l'or ou la passion de la science. Cet homme était-il un déclassé digne de pitié ou un vaincu digne d'estime ? Peut-être l'un et l'autre. Quoi qu'il en fut, il avait gagné les sympathies du voyageur car celui-ci, se retournant tout à fait, répliqua :

—C'est vrai, vous avez raison, et c'est moi qui suis un butor d'exprin. r aussi crûment mon opinion.

—C'est l'opinion d'un patriote, un peu exalté peut-être, mais que je partage au fond et à laquelle il m'arrive de me laisser aller aussi quelquefois. C'est vous dire, monsieur, que vous serez traité, non en hôte, mais en ami.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et ils allaient poursuivre leur conversation lorsqu'un incident vint brusquement les interrompre en attirant sur un autre point l'attention du voyageur.

Deux baigneuses venaient de sortir de l'eau et, sans s'arrêter aux cabines, traversant en même temps la chaussée, se dirigeant vers le jardin de l'hôtel où, sans doute, d'autres retraites plus confortables leur étaient ménagées.

Elles s'avançaient sans hâte, dans la conscience hautaine de leur miraculeuse beauté.

Car, en vérité, si dissemblables qu'elles fussent, ces deux femmes étaient merveilleusement belles, et le plus méticuleux artiste, le dilettante le plus pointilleux, n'aurait su décider laquelle des deux l'emportait sur l'autre.

Blonde et brune, elles offraient entre elles un contraste aussi séduisant que complet et qui les faisait naturellement valoir.

Elles passèrent, et le voyageur demeura immobile à sa place, sans parole et sanssouffle. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, à subir ce prestige de la beauté souveraine. La plage entière s'en était émue, et tous les regards avaient suivi dans leur retraite ces deux déesses en chair vivante qui venaient, pour un instant, de dévoiler leurs attraits aux yeux des mortels.

Ce fut l'hôte qui tira Lebreton de la rêverie où l'avait plongé ce tableau fascinant.

—Vous ne vous plaindrez pas, cette fois, j'imagine,—dit-il avec un sourire malicieux,—que les étrangers ont tout pour eux. Voilà, certes, une fière revanche de la France, et, qui plus est, de la Bretagne, sur les Anglaises, les Américaines, les Autrichiennes, les Espagnoles ou les Russes qui encomrent nos plages.

—Ah !—fit Lebreton,—ces dames sont des Bretonnes.

—Oui, monsieur, et même de nos voisines. Elles habitent Morlaix, où leur famille occupe un rang considérable. Leur père, en effet, est un ancien magistrat qui a pris sa retraite et vit dans ses terres.

—Mais,—interrogea Colman,—ces dames m'ont paru avoir tous les dehors d'aisance, je dirai même de... liberté, qui caractérise des Parisiennes tout à fait dans le "mouvement."

—Tout à fait "fin-de-siècle," voulez-vous dire ? souligna l'hôtelier avec un mau ais sourire.—Beaucoup de gens pensent comme vous, et les prudes laides critiquent à qui mieux mieux le décolleté de leurs toilettes. C'est tant pis pour les critiques. Qu'elles montrent d'abord les mêmes avantages, et il leur sera permis, ensuite, de discuter leurs opinions.

—Prenez garde, fit Lebreton, vous m'avez tout l'air, en ce moment, de plaider les circonstances atténuantes en faveur de ces deux splendides créatures. Pour moi, je vous l'avouerai, j'accorde trop volontiers mon admiration à la beauté pour qu'il me vienne jamais à l'esprit de lui chercher des excuses.

L'hôte cessa de plaisanter, et ce fut d'un accent de profond respect qu'il reprit :

—Non, monsieur, je ne cherche aucune excuse à la beauté, peut-être trop "voyante," des dames Ferreix. N'était-ce leur éducation manifestement parisienne, ainsi que vous l'avez tout de suite remarqué, on n'aurait qu'à les louer sur tous les tons. Elles sont belles, et elles le savent. Est-ce un si gros péché de le laisser voir ? Ce qui est certain, ce que dans ces corps superbes logent des âmes plus belles encore, et que la beauté de ces jeunes femmes ne les empêche pas d'être la providence des malheureux.

—Ah ! dit le voyageur avec une nuance d'émotion dans la voix, elles sont aussi bonnes que belles ! Tant mieux, et gloire à notre terre bretonne qui voit s'épanouir de telles fleurs !

Il se tut. Les deux jeunes femmes, objet de leur entretien, avaient repris leurs toilettes de ville, de simples et élégantes robes de toile et des chapeaux de la plus modeste paille. Elles s'avancèrent vers l'hôtel et parurent hésiter en voyant l'hôte en conversation suivie avec le voyageur.

Lebreton les tira d'embarras en s'écartant discrètement. Alors, la dame blonde s'approcha de l'hôtelier et demanda :

—Monsieur Kerjan, savez-vous si la voiture pourra être prête à deux heures ?

Kerjan salua et gardant son chapeau à la main, répondit avec une sympathie très marquée :

—Mademoiselle, j'ai donné mes ordres en conséquence, et je ne vois rien qui s'oppose à votre désir.

La phrase était fort bien tournée et amena un sourire sur la jolie bouche rose. La jeune fille s'écria :

—Bravo, monsieur Kerjan ! On voit bien que vous êtes poète à vos heures. Vous parlez le français comme un Normalien.

Cela fut dit avec un accent de gaieté charmante et communicative qui mit l'hôte en bonne humeur. Lebreton, qui avait penché la tête et s'était détourné un instant, releva les yeux. Il tressaillit. Celle des deux jeunes filles qui n'avait point parlé, la brune, le considérait avec attention du fond de ses prunelles sombres.

II

LA LÉGENDE DE ROSMEUR

Colman Lebreton se détourna derechef, afin de rompre le charme. Il lui avait semblé que de ces beaux yeux noirs se dégageait un fluide subtil qui l'enveloppait et le pénétrait en même temps. Un son de cloche venu de l'hôtel émut tous les spectateurs de la plage. Kerjan, s'éloignant de la jeune fille blonde, tandis que celle-ci se rapprochait de sa sœur, vint à son hôte de passage.

—Voici le déjeuner qui sonne, monsieur. Vous pouvez prendre, si vous le voulez, votre place à la table d'hôte.

—Merci, monsieur, répondit Colman. Après déjeuner, je vous demanderai quelques renseignements.

—Je vous les donnerai de grand cœur, monsieur, si j'y puis satisfaire.

Les deux hommes se séparèrent sur cette parole et le voyageur entra dans la salle à manger, bientôt suivi par l'affluence des baigneurs, au nombre desquels se trouvaient les belles jeunes filles. Au près d'elles vint s'asseoir une dame à cheveux blancs, dont la beauté encore florissante et la souveraine distinction disaient assez qu'elle devait être leur mère. Tout en mangeant silencieusement, le jeune homme percevait des bribes de conversations engagées près de lui. Il est

assez rare que ces entretiens de tables d'hôte roulent sur des sujets d'une grande élévation. Celui du public cosmopolite qui fréquentait la grève de Saint-Efflam ne faisait point exception à la règle. On parlait du pays des alentours, des stations similaires et des avantages qu'y trouvent les voyageurs. Les uns vantaient la beauté des plages, les autres le confortable ou le bon marché des hôtels. Quelqu'un éleva la voix et dit :

—Pour le bon marché et même le confortable, à ce prix-là, bien entendu, aucune maison ne peut lutter contre celle des frères Carmin, à Keravilio.

—C'est vrai,—répliqua un autre.—Mais les patrons de l'hôtel sont si désagréables qu'on ne se plaît guère à entrer en relations avec eux. Ce sont de véritables brutes. L'année dernière, ils ont à moitié assommé un voyageur qui leur avait fait de très légitimes remontrances. Les voituriers ne se soucient pas d'y descendre et ils sont la terreur des environs.

Une troisième personne, une femme cette fois, appuya les dires des deux interlocuteurs.

—Ce que vous dites, monsieur, est tout à fait exact. Moi qui vous parle, j'ai dû m'enfuir de l'hôtel, il y a deux ans, tant j'ai eu peur que ces deux méchants hommes me fissent un mauvais parti. Et cela parce que je les payais en billets de banque.

Une exclamation interrompit la voix de la narratrice.

—Oh ! vous exagérez ? Ce n'est pas possible.

Mais la dame, piquée peut-être par ce doute de l'auditoire, reprit avec vivacité :

—J'exagère si peu que, si vous voulez interroger à ce sujet le garçon qui nous sert et qui était témoin du fait, il pourra vous le répéter, et même vous dire qu'il m'a conduite à Lannion, où j'ai dû aller pour "faire de la monnaie."

On appela le garçon, un adolescent de quinze à seize ans, à la mine éveillée et docile. Il confirma en tous points le récit de la dame et, comme il insistait sur les détails, il expliqua que ces Carmin n'étaient point du pays, qu'ils venaient d'Alsace, peut-être de plus loin, ainsi que l'indiquait leur accent allemand très prononcé, et n'étaient établis à Keravilio que depuis cinq ou six ans, environ un an après le crime commis à Rosmeur.

—Quel crime ? quel crime ? réclamèrent les baigneurs, alléchés par l'espoir d'un récit palpitant.

—Je ne saurais pas vous raconter cela, messieurs,—répondit l'adolescent—parce que je n'étais pas au pays à cette époque, j'étais chez un oncle à Brest. Mais je sais seulement qu'on trouva dans les bois du château une jeune femme assassinée que personne ne put reconnaître, mais qu'on avait vue la veille de passage à Lannion.

—Et l'assassin, est-ce qu'on ne le prit pas ?

—Non, messieurs, on ne découvrit jamais l'assassin. Ce ne devait pas être un homme du pays.

Les curieux étaient désappointés. Le premier des baigneurs qui avait parlé de Keravilio essaya de les consoler.

—Bah ! Il n'y a pas d'importance à attacher à de tels récits. Chaque point de la côte de Bretagne peut en offrir l'équivalent. Les histoires de ces régions sont toutes plus sanglantes et plus lugubres les unes que les autres. Mais j'ai remarqué qu'elles ont ce lien commun de présenter toujours une femme mystérieuse et mystérieusement assassinée par des criminels qu'on n'a jamais pu retrouver.

Quelques auditeurs crurent devoir rire de cette facétie. L'un d'eux fit même cette réflexion spirituelle :

—Il faut croire que la police est bien mal faite dans ces parages, ou que les gendarmes y sont bien maladroits !

L'auteur de cette judicieuse remarque était un de ces braves badauds parisiens qui, à Paris, s'évertuent à critiquer les faits et gestes des administrations, et, hors de Paris, ne perdent pas une occasion de vanter les avantages du progrès, la sécurité des voies, les commodités de la circulation, de l'éclairage électrique, etc., etc., dont jouit la capitale.

—C'est égal, s'écria un troisième baigneur, je veux voir de près ces hôteliers terribles et ces bois de Rosmeur, et je les verrai pas plus tard que ce soir. Qui m'aime me suive !

—C'est cela, s'exclama-t-on de tous côtés. Il faut y aller en excursion aujourd'hui même, en bloc. Nous verrons bien un peu de quel air nous accueilleront ces ogres.

La motion fut adoptée par acclamation. On a si peu d'occasions de se distraire en ces coins perdus, aujourd'hui mis en vogue par l'engouement du public, que la population, essentiellement superficielle et légère qui se presse aux bains de mer, saisit toutes les occasions aux cheveux. Les baigneurs s'assemblèrent sur le champ, se formèrent en groupes, et trois des messieurs qui avaient ouvert la conversation furent aussitôt délégués pour se procurer les moyens de transport nécessaires.

Cette décision tumultueuse de la foule parut ne point charmer Lebreton, car ses sourcils eurent un rapide froncement. Il remarqua pourtant que les dames Ferreix s'étaient abstenues de prendre part à l'entretien, et il lui sembla que, de leur côté, elles ne goûtaient pas outre mesure la résolution prise par la foule. Le repas fini, elles restèrent à la grande table pour prendre le café, tandis que le reste du public se répandait en dehors, sur la terrasse du bord de la mer. Colman les imita.

Il vit Kerjan s'avancer vers lui avec sa bonne grâce souriante. Mais avant qu'il ne fût près de lui, madame Ferreix l'avait appelé.

—Voilà qui nous contrarie beaucoup, monsieur Kerjan,—dit-elle à haute voix. Nous avons précisément besoin, mes filles et moi, de nous arrêter à Keravilio ce soir, et ce sera fort ennuyeux de trouver les Garmin de mauvaise humeur.

L'hôte se mit à rire. Puis, avec une parfaite insouciance, il ajouta :

—Bah ! madame, il ne faut pas vous inquiéter pour si peu. Je sais bien que mes collègues de Keravilio ne jouissent pas d'une excellente renommée. Je m'étonne même qu'ils aient encore des clients. Mais il faut savoir faire la part de l'exagération et même de la calomnie. D'ailleurs, comme hôteliers, il ont tout intérêt à bien traiter leurs hôtes.

—Après ça, conclut-il, que ne passez-vous la soirée ici ? J'ai des chambres libres là-haut.

—Merci, monsieur Kerjan. Nous aurions plus court encore de rentrer chez nous à Morlaix. Mais, je vous le répète, il faut que nous soyons à Keravilio ce soir. Nous y avons donné rendez-vous à des amis qui arrivent de Lannion.

Et elle expliqua au propriétaire de l'hôtel qu'elle eût été beaucoup plus rassurée, si elle se fût trouvée sous une protection virile. Les femmes, en effet, ont l'imagination prompte et excellent à grossir les moindres circonstances, à empirer les situations. Kerjan baissa la voix et, désignant imperceptiblement Lebreton, en ce moment plongé dans ses réflexions, il dit :

—Qu'à cela ne tienne, mesdames. Voici un monsieur qui se rend lui aussi à Keravilio ce soir. Il m'a l'air d'un homme de votre monde, et je crois qu'il se ferait volontiers votre compagnon,—votre protecteur, au besoin.

Il avait souri un peu ironiquement en prononçant ces derniers mots. Les chimériques terreurs des trois femmes l'amusaient. La mère consulta ses filles du regard. Elles parurent hésiter un instant, mais finirent par acquiescer au désir maternel. Alors Kerjan revint vers le voyageur et, avec discrétion, lui demanda

—Monsieur, ne m'avez-vous pas dit que vous allez à Keravilio, ce soir ?

—Je vous l'ai dit, en effet, — répondit Colman. — Pourquoi me demandez-vous cela ?

L'hôte parla à voix basse. Il raconta les craintes que les propos des baigneurs, pendant le repas, avaient fait naître dans l'esprit des trois femmes, et le désir indirectement exprimé par celles-ci de rencontrer un compagnon de route qui pût leur servir de défenseur. Un vague sourire d'ironie à l'endroit de l'effroi puéril des dames Ferreix glissa sur les lèvres du voyageur, comme il avait glissé naguère sur celles de l'hôte. Mais, le réprimant aussitôt, il se leva et, s'avançant vers celles qui imploraient ainsi son appui :

—Mesdames, dit-il en s'inclinant, — j'apprends par monsieur que ma présence à vos côtés peut vous rassurer contre des éventualités improbables. Je ne puis que vous remercier de votre confiance. Disposez donc de moi à votre fantaisie.

Les trois dames s'étaient levées aussi. Les plus jeunes répondirent d'un regard plein de bienveillance. La plus âgée parla :

—C'est à moi, monsieur, de vous remercier pour votre gracieuse obligeance. Nous en profiterons dès qu'il vous plaira.

—Fixez le moment vous-même, madame, — répliqua Lebreton, qui salua de nouveau et vint rejoindre Kerjan.

—Voilà qui est réglé, — fit celui-ci, avec bonne humeur, — et je suis tout heureux d'avoir pu servir deux clients à la fois en les rapprochant.

Il eut un clignement d'yeux significatif, car il n'avait pas été sans remarquer un certain trouble sur les traits de Lebreton en même temps qu'une fugitive rougeur sur les joues dorées de la jeune fille brune. Mais Colman ne prêta aucune attention aux insinuations de l'hôte. Il suivait ses propres pensées.

—Les renseignements que je désire avoir de vous, monsieur Kerjan, concernent précisément ce château de Rosmeur et la légende qui s'y est attachée. Qu'y a-t-il de vrai dans ce que racontaient tout à l'heure les baigneurs ?

Kerjan ouvrit de grands yeux surpris.

—Ce qu'il y a de vrai ? Mais... tout est vrai, monsieur. J'en puis parler, moi, puisque j'ai accompagné sur les lieux les gendarmes, le maire de Rosmeur et le parquet de Lannion.

—Ah ! — fit Colman dont la voix eut un vague tremblement, — vous avez donc été témoin des faits ?

—Témoin des faits, non, — puisqu'il n'y a pas eu de témoins. Mais j'ai pu, avec quelques autres, assister aux premières constatations légales et médicales. J'étais, à ce moment-là, commis-greffier au tribunal de Lannion.

—Ainsi vous avez vu la jeune femme assassinée, au moment de l'assassinat ?

—Peu d'heures après, oui, monsieur.

Il y eut un silence. Lebreton ne parlait pas, craignant sans doute de trahir l'étrange émotion dont il était envahi. Mais ses sourcils froncés, les contractions des muscles de sa face disaient assez l'effort qu'il accomplissait pour refouler les larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Et, bien qu'il essayât de détourner son visage, ce bouleversement de ses traits n'échappa point aux regards de Kerjan. Celui-ci avait lieu d'en être étonné. D'où provenait un tel trouble chez un étranger de passage en ces régions presque inconnues des touristes, au récit d'événements depuis longtemps laissés à l'oubli, parce que la justice avait classé l'affaire.

Kerjan reprit donc, sans attendre les questions de son interlocuteur, prévoyant sans doute qu'il ne lui en ferait point.

—Oui monsieur, je revois les choses comme si elles étaient là, sous mes yeux ; j'ai les moindres détails présents à la mémoire. La jeune femme était déjà froide, mais la mort remontait à peine à quelques heures plus tôt. On n'avait pas dû la tuer là, mais plutôt apporter le corps et l'abandonner dans les bois.

Elle était fort jolie une vraie tête de madone, avec de longs cheveux châtain clair, presque blonds, très bien faite, la peau blanche et fine comme celle d'un petit enfant.

Colman Lebreton avait pu surmonter son émotion. Il demanda avec plus d'assurance :

— Et quel fut le résultat des constatations légales ?

— Au premier abord, continua Kerjan, magistrats et médecins furent bien embarrassés. Le corps ne portait aucune trace de violence, aucun indice de lutte ou de résistance, pas même la marque de pas, n'avaient été relevés dans le voisinage. L'herbe était aussi droite qu'elle l'est dans une prairie qu'aucun pied n'a foulée. On transporta le cadavre à Lannion et, comme il conservait une grande souplesse, comme la décomposition ne se manifestait pas, les médecins le respectèrent trois jours entiers, admettant, par prudence et contre toute vraisemblance, l'hypothèse d'un cas extraordinaire de catalepsie. Ils commencèrent donc par l'examen extérieur et superficiel, qui ne fournit aucun renseignement de nature à éclairer la justice. Il n'y avait eu ni meurtre sanglant, ni strangulation, ni violences contuses. La seule chose qu'on découvrit, ce fut, sur la nuque de la morte, à la naissance des cheveux, une goutte de sang figé. Quand on l'eut lavée, on ne trouva d'autre marque que celle d'une piqûre d'épingle, laquelle piqûre était expliquée par la présence sous la tête du cadavre, au moment où on l'avait relevé, d'un pied de genêts épineux. Or, comme l'instruction fut conduite avec un zèle scrupuleux, les magistrats revinrent sur le terrain du crime, où trois jours après l'enlèvement du corps, ils purent reconnaître sur l'une des épines la trace d'une goutte de sang. On supposa donc à bon droit que la morte s'était ainsi écorchée la nuque en tombant.

Kerjan avait fait cette narration sur un ton assez singulier, dont Lebreton fut frappé. Bien que le récit fût présenté avec tout le sérieux que comportait une aussi lugubre histoire. Il s'y mêlait comme une nuance de persiflage, nuance à peine saisissable, il est vrai, mais qu'un esprit observateur y pouvait démêler.

Colman la démêla et, interrompant le narrateur, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— En vérité, monsieur Kerjan, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que vous racontez tout cela sans conviction, comme vous feriez un conte de fées ?

— Vous vous tromperiez, monsieur — répondit l'hôtelier, — si vous révoquiez en doute la véridicité des faits que je vous expose. Je n'y ai rien ajouté. Quant au manque de " conviction " que vous avez cru remarquer dans le ton de mon récit, il provient de ce que j'ai beaucoup réfléchi et surtout acquis une expérience qui me manquait totalement alors. Il m'est donc venu à l'esprit des doutes que mes réflexions subséquentes n'ont pu dissiper. Au contraire, ces réflexions ont fortifié en moi une opinion qui est désormais indéracinable.

— Vraiment ! — se récria Lebreton. — Et quelle est cette opinion ?

— Cette opinion est formée de deux jugements inconciliables à l'apparence ; je trouve aujourd'hui c'est-à-dire sept ans après l'évènement, primo, que ce crime était d'une merveilleuse exécution, une véritable œuvre d'art, et, secondo, que les magistrats instructeurs ont déployé une sagacité tout à fait hors de pair.

Le même sarcasme que précédemment vibrait dans ces deux phrases et leur donnait une saveur d'inexprimable gouaillerie.

Lebreton, qui s'était assis pour écouter le récit, sur un banc devant la porte de l'hôtel, se redressa brusquement, afin de mieux considérer son interlocuteur.

Mais il ne vit qu'un visage à demi-souriant, un peu fatigué, avec une expression de désenchantement bonasse, le même qu'il avait déjà vu au moment de son arrivée. Il se confirma dans la pensée que ce Kerjan, présentement hôtelier à Saint-Efflam sept ans plus tôt, commis-greffier à Lannion, devait avoir mené une existence des plus accidentées, vu nombre d'hommes et de pays, et acquis cette philosophie railleuse au contact de la souffrance et de la désillusion.

Cet examen ne le satisfit point. Il devinait l'homme impénétrable. Il essaya de prendre le même ton.

— Savez-vous, monsieur, que vous dites en badinant les choses les plus graves, et que si je traduais comme il convient vos dernières paroles, j'y pourrais voir une incrimination à peine déguisée contre les magistrats de Lannion qui ont instruit cette singulière affaire ?

— Bah ! reprit l'hôtelier, sans se départir de son attitude indifférente, qu'ont-elles donc de si grave, mes pauvres paroles ?

— Voyons ? N'est-ce pas par raillerie que vous avez loué ces magistrats d'avoir fait preuve d' " une sagacité hors de pair " ? Ce sont vos propres termes.

— Mais assurément, monsieur, je l'ai dit et je le répète. L'instruction a été aussi habilement conduite que le crime avait été artistement consommé. Cependant, le criminel est demeuré introuvable ; les preuves mêmes du crime n'ont pu être fournies ; de sorte que l'affaire a été classée. N'est-ce pas pour moi l'occasion d'admirer la profondeur du conseil que Bossuet donne aux penseurs : " Lorsque deux vérités, incompatibles entre elles, se dressent devant notre esprit nous ne devons pas plus les rejeter que nous ne pourrions nier l'existence d'une chaîne dont nous tiendrions deux anneaux sans voir par quel noeud ils se relient. " ?

— C'est fort bien dit, cela, monsieur Kerjan, et cela prouve que vous vous rappelez les bons auteurs.

— Bah ! ricana l'hôtelier, cela prouve tout au plus que je suis un déclassé qui ai pu faire de bonnes lectures, voire de bonnes études autrefois, mais qui, présentement, suis beaucoup trop instruit, trop bavard, si vous préférez, pour mon métier de tenancier à la claqué-dents.

Et, redevenant brusquement sérieux, il dit au voyageur d'une voix changée et avec une figure où respirait une véritable sympathie.

— Toute cette affaire a été fort mystérieuse, monsieur. Le plus étrange là-dedans, c'est encore cette particularité bizarre qu'il existe sur les ruines de Rosmeur une curieuse légende, selon laquelle les ruines du château seraient hantées par une sorte de dame blanche, ou plutôt par l'âme en peine d'une jeune femme qui, il y a plusieurs siècles, fut trouvée morte, assassinée, à l'endroit même où fut découverte, il y a sept ans, la récente victime d'un attentat beaucoup plus réel. Et tel est l'empire des croyances superstitieuses dans l'esprit des paysans que tous, dans la région, sont demeurés persuadés que nous avions été les jouets d'une illusion, que la femme, relevée par nous dans les bois de Rosmeur, n'était point une créature de chair et d'os, mais bien le fantôme des ruines venu sans doute là, soit pour demander des prières, soit pour réclamer vengeance au nom des maîtres du château.

— Il y a donc des maîtres du château, des descendants de la famille qui l'a construit ?

En formulant cette question, la voix de Colman Lebreton avait eu de nouveau ce tremblement qui l'avait agitée naguère au début de l'entretien.

— Il y en a, ou plutôt il y en avait, monsieur, — répliqua Kerjan. — Mais ceci est une tout autre histoire que je vous raconterai une autre fois, si vous me faites l'honneur de venir encore me demander à déjeuner ou à dîner. Pour le moment, je m'aperçois que les dames Ferreix ont repris leurs chapeaux et paraissent vous chercher. — Allez donc à Keravilio, visitez Rosmeur et ses bois, et, si le cœur vous en dit, revenez à Saint-Efflam reprendre cet entretien. Votre serviteur Daniel Kerjan en sera heureux et honoré.

Il salua son hôte de passage et le laissa en face de madame Ferreix qui, ainsi qu'il l'avait annoncé, venait à la rencontre de Lebreton.

— Il est trois heures, monsieur, dit la mère des deux adorables jeunes filles avec un séduisant sourire. — C'est peut-être trop tôt pour vous ?

—Non, madame, répondit Colman avec bonne grâce. Si votre voiture est prête, la mienne l'est également ! Nous pouvons partir.

Dix minutes plus tard, les deux véhicules, l'un suivant l'autre, rayaient de leurs huit roues la chaussée sonore de Saint-Michel-en-Grève.

La mer descendait, laissant à découvert cette plage incomparable au milieu de laquelle se dresse la croix de pierre élevée, dit la légende, par saint Efflam lui-même afin de servir d'amarre aux bateaux et d'avis aux piétons qui traversent la grève. —“La croix nous voit”, —disent ceux-ci, rassurés par la silhouette consolante et rédemptrice. Ne savent-ils pas que lorsque la croix est couverte au loin, il est trop tard pour gagner le rivage. La mer arrive avec une vitesse égale à celle d'un cheval au trot. Malheur à qui s'aventure trop loin de la chaussée ! La mort court plus vite que lui.

Lebreton s'abandonnait à la rêverie que suscitait en lui l'aspect de ce paysage presque unique au monde, qui semblait raviver des souvenirs depuis longtemps assoupis.

Cependant le cabriolet avait dépassé Saint-Michel et courait sur la route, suivie le matin même en sens inverse. Derrière lui venait à la même allure, le break qui portait les dames Ferreix. Et les deux jeunes filles, moins absorbées que leur compagnon de voyage par la contemplation du paysage, tenaient leurs beaux yeux fixés sur lui, surprises peut-être de n'obtenir aucun regard en retour.

Ce fut le conducteur de la première voiture qui arracha Lebreton à sa rêverie.

—Monsieur, — dit tout à coup Le Tassart en se retournant sur son siège, — nous arrivons. C'est bien à l'hôtel Garmin que vous allez ?

—Oui, mon ami, —répondit Lebreton, étonné de la question. —Y en a-t-il donc un autre ?

—Non, fit le voiturier avec le laconisme habituel des Bretons. —C'est un bon hôtel.

III

TABLE D'HÔTE

Sur un signe de Lebreton, les deux véhicules s'arrêtèrent et Colman courut aider les trois dames à mettre pied à terre.

—Nous voici arrivés, madame, — dit-il en s'adressant à la mère. — Maintenant il n'y a plus à reculer. La caverne des ogres est ouverte.

Il riait en parlant ainsi, et ce rire était si franc que les femmes le partagèrent. Mais leurs fronts se rembrunirent lorsque, l'un des garçons de l'hôtel ayant pris leurs valises pour les introduire, elles se trouvèrent dans le vestibule face à face avec l'un des patrons, celui des deux frères qui s'était réservé la surveillance des logis.

L'aspect du personnage, en effet, n'avait rien d'engageant, bien qu'il eût pris pour la circonstance sa mine la plus affable. Un hôtelier ne doit-il pas faire bon visage à ceux qui lui apportent leur argent en échange du vivre et du couvert qu'il leur assure ?

Eustache Garmin était d'une taille un peu au dessous de la moyenne, mais, comme beaucoup d'hommes petits, il avait une carrure énorme et des membres d'hercule. Sa figure, aux traits assez réguliers, avait le front bas et les lèvres épaisses. Des cheveux blond filasse plantés très bas et très drus, enveloppaient sa tête à la manière d'une carapace de hérisson. Il pouvait avoir de quarante à quarante-deux ans. C'était l'aîné et celui que l'on disait être “ le plus aimable ” des deux frères.

— Ces dames sont avec monsieur ? — demanda-t-il obséquieusement.

— Oui, répondit madame Ferreix, — et nous attendons deux messieurs et une jeune fille qui doivent venir de Lannion.

— Bien, fit Eustache. Et, calculant qu'il fallait trois chambres aux nouveaux arrivants, il appela une servante à laquelle il jeta brutalement trois numéros, ajoutant, par manière d'explication, que ces trois chambrés donnaient sur le jardin, les pièces qui regardaient la mer étant occupés par deux familles anglaises.

— Peu importe ! dit indifféremment madame Ferreix. Nous ne sommes ici que pour ce soir.

Parole imprudente assurément, car elle amena un changement subit sur la face déjà peu avenante de l'hôtelier. Un pli se creusa entre ses sourcils et, rappelant la femme de chambre qui se disposait à emporter les valises, il dit à haute voix :

— Rosalie, pas la peine de mettre ces gens-là au premier. Monte au troisième. Ce n'est que pour la nuit.

Colman Lebreton ne devait pas être d'humeur endurente, car l'ordre ainsi donné lui déplut. Avec une politesse exagérée, il s'avança vers l'hôtelier et, arrêtant d'un geste, pour la seconde fois, la servante ahurie, il dit d'une voix claire :

— Pardon. Monsieur avait très bien dit tout à l'heure. C'est au premier que nous voulons être. Nous paierons en conséquence.

Mais le butor s'en'êta dans sa grossièreté.

— La maison n'a qu'un prix, qu'on soit logé au premier ou au troisième. C'est moi qui donne les chambres qu'il me plaît. Je ne sacrifie pas mes meilleures chambres aux gens de passage . . . et je suis maître chez moi.

Colman se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il allait sans doute répliquer quelque dure parole au grossier personnage, lorsqu'un coup d'oeil jeté sur les dames les lui montra très é nues de l'incident. La mère surtout paraissait plus morte que vive.

— Laissez, monsieur — s'écria celle-ci, s'adressant à Lebreton. — Nous n'insistons pas, et puisqu'on y met si peu de complaisance, nous nous contenterons des chambres du troisième. Il ne s'agit que d'une nuit, après tout.

— Comme il vous plaira, mesdames, — répondit le voyageur, déférant au désir de ses compagnes. — Je vous avoue néanmoins que je n'aurai pas été fâché de rappeler ce malotru à la politesse. Il existe un règlement universel pour tous les garnis et monsieur est tenu de s'y conformer comme tous ses collègues.

— Malotru ! — ricana l'hôte en haussant les épaules — règlements de garnis ! Je me moque un peu des règlements et du reste. Je suis chez moi, je le répète, j'y fais ce que je veux, et quant aux leçons de politesse, c'est moi qui les donne.

En parlant ainsi, il jetait sur le voyageur un regard si insolemment provocateur, que celui-ci eut dans les yeux un rapide éclair de colère. Le jonc qu'il tenait à la main eut un frémissement significatif. Mais, parfaitement maître de lui, il se contenta de faire passer sa canne dans la main droite à la main gauche et, avisant la pauvre Rosalie qui pliait littéralement sous le poids de deux valises, après avoir reposé la troisième sur le plancher, il dit tranquillement à Garmin :

— Ce ne sera pas vous offenser, je pense, que de vous dire que cette fille ne peut pas monter toute seule nos colis au troisième étage. Votre garçon pourrait l'aider. Il ne serait pas de trop.

Eustache Garmin se retourna à demi. La mansuétude de ses nouveaux hotes l'avait mis en goût d'impolitesse.

— Le garçon a autre chose à faire, grogna-t-il, et cette vache bretonne est

payée pour faire son métier. Si vous trouvez que le paquet est trop lourd pour elle, portez-le vous-même.

Le voyageur ne répliqua rien, cette fois, il s'avança vers la servante et, avec une aisance souveraine, s'empara des trois colis.

— Montrez-nous le chemin, dit-il paisiblement.

Garmin s'était arrêté. Il ne bravait plus. Le seul fait d'enlever aussi lestement les bagages dénotait en cet homme frêle d'apparence une vigueur peu commune. Néanmoins, il lança une dernière raillerie :

— Parbleu ! Il épargne de la besogne à Jacques, et Rosalie ne se plaindra pas du coup de main.

Quand on fut sur le palier du troisième, et tandis que la pauvre fille, très émue elle-même, ouvrait les portes des chambres désignées, les trois compagnes de Lebreton se rapprochèrent de lui, bouleversées.

— Oh ! monsieur — gémit madame Ferreix — on n'avait rien exagéré. Qu'allons-nous devenir, toutes seules, dans une pareille maison ?

Colman sourit et, invitant d'un geste les dames à choisir celles des chambres qu'elles se réservaient, il entra à leur suite dans la plus grande, meublée de deux lits réservés sans doute aux deux sœurs.

— Ne vous alarmez point outre mesure, mesdames, — dit-il. — Cet homme peut avoir un fort mauvais caractère, sans être pour cela un hôte dangereux. À défaut de son intérêt qui lui commande la politesse, il y a les gendarmes qui lui imposeraient le respect. D'ailleurs, n'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous attendiez des amis ici-même, ce soir ?

— Oui, monsieur, mais ces amis peuvent nous manquer de parole et n'arriver que demain, et j'avoue, qu'après cet esclandre, je ne me sens pas rassurée du tout à la pensée de passer toute une nuit sous un toit aussi peu hospitalier.

— Les nuits sont courtes en cette saison, madame, répliqua gaiement le jeune homme, — d'ailleurs, nous n'avons plus le choix. Ce hôtel est le seul de la région ; nos voitures sont parties et, à moins que de faire une dizaine de kilomètres à pied, nous ne trouverions pas de gîte dans le voisinage. Tout au plus pourrions-nous rencontrer une mauvaise auberge à Trébeurden, si nous ne rebroussions chemin jusqu'à Saint-Michel-en-Grève... Encore nous faudrait-il renoncer à nos bagages pour cette nuit.

— Allons ! Il faut se résigner, — soupira madame Ferreix. — Mais je suis au désespoir d'avoir accepté un pareil rendez-vous.

— Bah ! fit encore Colman, — vous verrez que nous passerons une excellente nuit. Vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour chevalier servant et je suis tenu de remplir les devoirs de ma charge, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'en relever.

— Monsieur a raison, maman, — intervint la belle brune dont les prunelles eurent un éclair d'impatience, ces coquins-là ne nous mangeront pas vivants, j'imagine. En tout cas, s'il y a bataille, je te promets que je saurai tenir ma place.

Lebreton osa regarder la jeune fille. Une franche admiration se laissa lire dans ses regards qui la firent rougir.

— Bravo, mademoiselle, dit-il en riant, voilà qui est hardiment conclu. Vous êtes digne d'être Bretonne.

— Et je le suis, monsieur, riposta crânement la belle fille dont la taille souple et riche se cambrâ fièrement.

— Tu en parles à ton aise, Dina, fit la blonde, que pourrais-tu faire, en cas d'agression, contre ces deux hercules ?

Elle dit cela, beaucoup plus sur le ton du sang-froid qui raisonne que sur celui de la timidité. Il était manifeste que son courage égalait celui de sa sœur bien qu'il n'en eût pas la témérité. Colman osa répondre respectueusement :

— Si j'en erois les apparences, mademoiselle, vous ne feriez pas preuve de moins de vaillance que votre soeur.

La jeune fille blonde rougit à son tour, mais cette rougeur fut accompagnée d'un sourire montrant à Lebreton qu'elle avait été sensible à son compliment. Avant même qu'il pût se justifier au sujet de la remontrance qu'elle venait de lui adresser, l'impétueuse Dina avait repris la parole et donnait le réplique au voyageur.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur. La plus brave de nous deux, c'est encore ma soeur Aliette.

— Aliette, — Dina, ces deux noms se gravèrent dans l'esprit de Lebreton. C'était les diminutifs de deux vocables assez usités dans la bourgeoisie de Bretagne, après l'avoir été dans la haute noblesse, aux siècles antérieurs : Alix et Claudine. Et même aujourd'hui, peut-être parce qu'ils s'énoncent avec plus de grâce, qu'ils résonnent avec plus de charme, les diminutifs s'emploient plus fréquemment. On les voit même figurer tels quels sur les registres de l'état-civil.

Tout à coup, un bruit de voix et de rires mêlé au roulement de plusieurs voitures, monta du rez-de-chaussée.

— Voilà qui va vous rassurer tout à fait, mesdames, — dit Colman. Ce sont nos compagnons de Saint-Efflam qui tiennent leur engagement et qui nous arrivent en bande joyeuse. Nous pouvons descendre. L'heure de la table d'hôte ne doit pas être bien éloignée.

Et, laissant ses compagnes vaquer aux soins de toilette indispensables, Lebreton rentra dans la chambre qui lui était dévolue et quitta ses vêtements poussiéreux pour revêtir un costume un peu plus cérémonieux. Il descendit vêtu d'un complet de drap bleu foncé qui mettait en relief la musculature de son torse un peu grêle. Le frère voyageur de naguère avait fait place à un homme bien pris et suffisamment décollé pour rappeler au respect quiconque essaierait de s'en départir. La canne de jonc n'avait pas quitté ses doigts.

En passant devant une glace, il s'y mira un instant de la tête aux pieds, et murmura entre ses dents :

— Eustache ne m'a pas reconnu. Léon me reconnaîtra-t-il ? — Bah !

Et il haussa les épaules avec une belle insouciance. Il franchit les trois étages avec une légèreté d'enfant et vint se mêler aux nouveaux clients de l'hôtel. Très affairés, les deux frères Garmin paraissaient ne plus se souvenir de l'incident de naguère et distribuaient leur monde du mieux qu'ils pouvaient aux trois étages de la maison, craignant de manquer de place.

C'était, en effet, une véritable caravane qui venait de s'abattre sur l'hôtel. Vingt personnes échappées de Saint-Efflam et attirées par la curiosité, les causeurs du déjeuner précédent, étaient accourues, hommes, femmes et enfants. Un coup d'œil suffit à Lebreton pour s'assurer que dans ce nombre il n'était pas un seul individu du sexe fort capable de s'opposer aux violences des frères Garmin, s'il prenait fantaisie à ceux-ci de s'y livrer.

En arrière des quatre voitures qui avaient apporté ces touristes de pacotille, deux autres véhicules stationnaient, encore chargés de malles et de valises. Du plus rapproché était descendu un personnage de haute taille, couvert d'un ample cache-poussière de nankin jaune. Dans l'autre était encore assis un vieillard à l'aspect humain et distingué, portant à la boutonnière la rosette d'officier de Légion d'honneur, et une charmante jeune fille de seize à dix-huit ans, au visage pâle, aux yeux bleus, tristes et doux. Un second voyageur, leur compagnon, avait mis pied à terre et cherchait, par ses objurgations et ses signes à attirer à lui les deux garçons de l'hôtel surchargés de besogne par le débordement inattendu de ce flot de visiteurs.

— Ah ! ça ! cria celui-ci impatienté, — il n'y aura donc personne pour nous aider à déparquer nos bagages ?

—On y va, monsieur, on'y va,— criaient Jacques et Adolphe, les garçons, qui en étaient déjà à leur dixième déchargement.

Mais, avant eux, Rosalie, rouge et essoufflée, s'était élancée, avec une sorte d'obséquiosité, au devant des arrivants. Elle y mit même un empressement qui prouvait une déférence marquée.

—Voilà, monsieur Lucien ! — disait-elle. — Si j'avais su que c'était vous, je serais venue plus vite.

—Et saluant le monsieur décoré et sa jeune compagne, elle ajouta du même ton plein d'humilité.

—Bien le bonjour, monsieur de Myriès, — bien le bonjour, mademoiselle Germaine et la compagne.

Elle enleva prestement les bagages, moins lourds assurément que ceux des dames Ferreix et de Lebreton. Puis elle aida le vieux monsieur et la jeune fille à mettre pied à terre. Pendant ce temps, l'homme au cache-poussière, lassé sans doute d'attendre, avait saisi une énorme valise sous les pieds de son cocher et, perçant la foule, avait gagné le vestibule de l'hôtel.

Lebreton le considérait avec fixité. La poussée du public l'empêcha de bien voir la figure du nouveau venu, une figure de blond encadrée d'une barbe à tous crins, soigneusement peignée, tels qu'en ont seuls les Allemands et les Anglais. Ce fut avec un fort accent anglais que le personnage demanda à Eustache Garmin.

—Une chambre pour moi, s'il vo plaît

L'aimable hôtelier aurait été bien disposé à accueillir l'insulaire comme il avait accueilli Lebreton. Mais un coup d'œil jeté sur l'énorme carrure de cet hôte sans gêne lui donna sans doute à réfléchir, car il dit poliment à Rosalie, en lui désignant le voyageur.

—La chambre 14 pour monsieur.

La servante voulut s'emparer de la valise. Elle parvint à peine à la déplacer. Ce que voyant, l'Anglais dit avec une bienveillance bourrue :

—Laissez. C'est trop lourd pour vô.

Et il fit ce qu'avait fait Lebreton, emportant lui-même le colis derrière les pas de la femme de chambre. Cependant, Eustache et Leon Garmin, car le cadet était accouru, lui aussi, rivalisaient de zèle et de politesse auprès des trois autres voyageurs :

—C'est bien de l'honneur pour nous, M. de Myriès, bien de l'honneur que vous nous faites de venir dans notre maison avec votre famille. Et mademoiselle Germaine se porte bien maintenant, et monsieur Lucien est content de ses affaires ?

—Germaine va mieux — répondit M. de Myriès d'un ton sec—et Lucien est aussi content que possible.

—Allons, tant mieux ! Allons, tant mieux, monsieur de Myriès, — firent les deux hommes avec le même accent de basse flagornerie.

—A propos — demanda le vieux monsieur — est-ce qu'il ne vous est pas arrivé trois dames, c'est-à-dire une dame et deux demoiselles ?

—Il est venu tout à l'heure la dame que vous dites, avec ses demoiselle un monsieur pas poli.

—Je ne connais pas le monsieur et je m'en moque — intervint Lucien du ton le plus dégagé — mais les dames sont de nos amies. Ainsi, tâchez de les soigner et qu'elles n'aient à se plaindre de rien.

Les deux frères se regardèrent en dessous avec des mines déconfites. Il était impossible que les voyageuses si mal reçues tout à l'heure ne racontassent point leur mésaventure à leurs amis. Or, les frères Garmin paraissaient tenir énormément à l'estime de ceux-ci.

Celui qu'ils avaient nommé M. Lucien s'avança vers la salle à manger, et

Lebreton, qui l'y avait précédé, put le dévisager à son aise. Lucien de Myriès offrait dans toute sa laideur le type du boulevardier antipathique, gouilleur sans esprit, bravache sans courage, affectant les dehors de l'homme du monde et montrant l'éducation d'un palefrenier. Grand et bien fait, peut-être grâce à la complicité de son tailleur, il avait le verbe hautain et cassant, les cheveux coupés en brosse, une moustache longue, d'un blond fade et des favoris courts à la Russe un monocle vissé dans son œil gauche, donnait à ses traits ce pli caractéristique d'un dédain imprécis que les sots prennent pour de la distinction. En ce moment, un bruit de voix gaies éclata à l'entrée de la salle. C'étaient les dames Ferreix qui venaient de retrouver ceux qu'elles attendaient. Alette et Dina s'étaient emparées de Germaine et babillaient à l'aise avec la petite pâlotte dont les joues s'étaient animées, tandis que leur mère entretenait copieusement M. de Myriès du mauvais accueil qu'elle avait reçu.

Celui-ci en manifestait une vive irritation, et appelant Lucien, qui s'empressa d'accourir, il lui refit le récit de la narratrice.

— Va-t'en, je t'en prie, laver la tête comme il faut à ces deux coquins. Ils devraient savoir à qui ils ont affaire.

Le gommeux sortit, tandis que les voyageurs prenaient leurs places autour de la longue table occupant le milieu de la salle à manger. Avec intention sans doute, Colman Lebreton se plaça à l'extrémité opposée à celle où les dames Ferreix et la famille de Myriès allèrent s'asseoir.

Tout le monde était assis, et le potage circulait déjà quand l'Anglais à barbe fauve fit son entrée. Elle fut sensationnelle. C'était un homme de cinq pieds huit pouces environ et, malgré ses formes athlétiques, toute sa personne avait un cachet d'élégance suprême. Détail étrange et bien fait pour attirer l'attention : si la barbe était blonde, les cheveux étaient d'un châtain si foncé qu'ils en paraissaient noirs. De grands yeux d'un noir de velours éclairaient un visage d'une sévérité presque ascétique, aux traits émaciés, mais empreints d'une grande expression de bonté. Cet homme devait être la force dans ce qu'elle a de plus redoutable unie à la plus extrême douceur.

Il promena sur l'assistance un calme regard, chercha une place inoccupée, et vint s'asseoir en face et à quelques chaises de Lebreton. Celui-ci n'eut pas plutôt dévisagé son colossal vis-à-vis qu'un tressaillement, aussitôt réprimé, l'agita. L'Anglais ne sourcilla pas.

La conversation avait commencé à se généraliser. Les demoiselles Ferreix après avoir échangé les premières politesses avec la famille de Myriès, s'étaient tues. Elles avaient paru surprises et même contrariées de ne point voir près d'elles leur compagnon de route, et la mère en avait même fait la remarque à sa fille aînée.

— Il s'est placé à l'autre bout de la table par discrétion, sans doute, répondit la belle Alette.

Les autres touristes n'échangeaient entre eux que des propos à voix basse. Ils étaient venus dans l'espoir d'un incident violent et ils se trouvaient fort déçus en présence du calme et de la bonne tenue du lieu. La cuisine de l'hôtel Garmin n'était ni meilleure ni pire que celle des établissements analogues ; les garçons étaient courtois, les servantes affables. Encore un peu, et les voyageurs de Saint-Efflam se fussent déclarés volés. L'esclandre espérée figurait dans le programme de l'excursion.

— Décidément, — hasarda un gros monsieur à figure de commis d'administration, on nous a trompés. Ces Garmin sont la politesse même.

— Peuh ! fit un autre qui, précisément, avait affirmé le contraire. — Je vous disais bien, moi, que tout ça, c'était des blagues.

— D'ailleurs, — insinua une dame à mine de belette, — il est à remarquer que les voyageurs qui se plaignent sont toujours ceux dont on a à se plaindre.

Ce sont eux qui font courir ces mauvais bruits pour se venger.

— Parbleu ! C'est comme dans le commerce. Les mauvais clients crient plus fort que les autres et, naturellement, on n'entend qu'eux.

En quelques secondes l'humeur des gens avait tourné le vent au ciel. Déçus de n'avoir point le spectacle attendu, l'aimable assistance essayait de se disculper du reproche d'avoir été crédule à la calomnie. Et ce fut un concert d'éloges à l'adresse des frères Garmin, de leur personnel et de leur hospitalité.

Pendant, au milieu d'une accalmie, les mâchoires étant fort occupées à mastiquer un poulet qu'on n'osait s'accorder à déclarer dur, de peur de se trouver en contradiction avec les compliments qu'on venait de distribuer à profusion, l'organe de Madame Ferreix laissa tomber cette phrase :

— Vous direz ce que vous voudrez, cher monsieur, cet homme s'est montré extrêmement grossier.

À quoi la voix dure et cassante de Lucien de Myriès répondit :

— Je reconnais, chère madame, que vous avez quelque droit de vous plaindre. Mais il faut tenir compte à cet homme de son éducation tout à fait inférieure. D'ailleurs, il prétend avoir aussi ses griefs et accuse l'individu qui vous accompagnait qui s'est montré insolent le premier.

Madame Ferreix et ses filles s'arrêtèrent en même temps et leurs yeux exprimèrent leur profonde indignation. Dina ne sut pas la contenir.

— Oh ! fit-elle, ça, c'est vraiment trop fort !

Elles n'étaient pas seulement révoltées de l'allégation, elles venaient d'être horriblement froissées par la manière dont le gommeux avait parlé.

Celui-ci, du reste, ne devait pas le porter en paradis, ainsi que le veut la pittoresque expression populaire. Lebreton avait brusquement quitté sa place et, traversant toute la salle, il venait de se dresser derrière l'aimable jeune homme.

— Je vous demande pardon, mesdames, — dit-il en saluant, — d'intervenir dans votre conversation, mais il est indispensable que l'individu dise à monsieur, devant tout le monde, et pour sa satisfaction personnelle, que l'hôte a menti comme un arracheur de dents pour se moquer de lui.

— Monsieur ! fit Lucien en repoussant sa chaise et en se levant en face de son contradicteur.

— Monsieur ! répliqua en riant Lebreton, qui lui tourna le dos pour regagner sa place. Et il n'y eut rien d'impertinent comme ce rire frappant l'homme au monocle à l'égal d'un soufflet en plein visage.

Un vif sentiment de curiosité s'était manifesté dans les rangs des autres dîneurs. À défaut d'un esclandre avec l'hôte, une querelle avec les voyageurs faisait l'affaire des imbéciles assoiffés de scandale. Il n'était pas jusqu'au colossal Anglais qui n'eût relevé la tête et suivi d'un œil d'intérêt toute la scène qui venait de se passer entre Lucien et Colman Lebreton. Mais il avait tout aussitôt repris avec nonchalance ses occupations de beau mangeur qu'il était, sans prononcer un seul mot, tandis que le reste de la table chuchotait et ricanait en se montrant la mine confuse du jeune Myriès et les regards furieux qui jaillissaient du monocle dans la direction de Lebreton.

Bien certainement, il y aurait des explications fort vives à l'issue du repas, — peut-être un échange de cartes, un envoi de témoins, — en un mot, un vrai régal de potins pour les amateurs de tapage.

Le jour baissait rapidement, l'on s'était mis à table vers six heures et demie. Par les fenêtres donnant sur la mer, l'on pouvait embrasser l'admirable panorama de la grève, depuis le creux où s'abrite Saint Michel jusqu'à la pointe de Loquierec, encadrée dans l'or du couchant.

Le dîner touchait à sa fin et ceux des voyageurs qui comptaient repartir le

soir même commençaient à payer l'addition. Beaucoup avaient porté des billets de banque afin de tenter l'expérience qui, un an plus tôt avait failli coûter si cher à la voyageuse dont le récit, à la table d'hôte de Saint-Efflam les avait mis en goût. Mais, chacun comptant sur son voisin pour attacher le grelot, nul n'osait se risquer à fournir la première épreuve.

IV

DEUX BRUTES

Soudain, tous se firent attentifs, et les plus poltrons sentirent le cœur leur revenir.

Lebreton avait pris son portefeuille et en avait tiré, lui aussi, un billet de cent francs qu'il tenait tout ouvert devant lui.

—L'addition ? demanda-t-il simplement au garçon, lorsque celui-ci se trouva devant sa place.

Le garçon, c'était Jacques. Il regarda le voyageur avec étonnement et, prenant la banknote avec une sorte de répulsion, il demanda :

—Monsieur paie le repas ?

—Oui, mon ami.

—Mais, je croyais que monsieur avait retenu une chambre pour la nuit ?

—Sans doute. Mais j'ai réfléchi et il est tout à fait possible que je ne couche pas. Au surplus, prenez le prix de ma chambre.

Le garçon ramassa le billet avec une préoccupation visible. Son souci se changea en une véritable terreur à la vue des autres papiers bleus allongés devant ses doigts. Tout le monde payait d'audace, tout le monde voulait de la monnaie, et devant ce luxe d'exigences, le pauvre Jacques, prévoyant une fureur de ses patrons, commençait à trembler. Il fit néanmoins le tour de la table. Quand il regagna la porte, il avait un millier de francs dans la main. Mille francs de papier sur lesquels il fallait rendre aux voyageurs. —ils étaient dix,—quatre-vingt-dix-sept francs par tête.

C'était une gageure, plus qu'une gageure, — une véritable provocation. Il y a des gens qui s'amuse à passer la main entre les barreaux de la cage d'un tigre et qui s'étonnent d'être mordus. Le tigre, ou plutôt les tigres n'étaient pas loin. Le public n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Depuis l'explication si vive qui s'était produite entre Lebreton et Lucien de Myriès, une gêne régnait à l'autre extrémité de la table. Les dames Ferreix se sentaient en une de ces situations que le langage de la conversation dénomma à bon droit " fausse ", — placées qu'elles étaient entre l'affirmation impertinente du jeune Myriès, leur ami, et la verte rectification apportée par le voyageur qui leur avait prêté son appui. Elles en souffraient manifestement, contraintes par les convenances de ne se prononcer ni pour l'un ni pour l'autre.

Un incident extérieur vint les arracher de cette gêne. Le garçon venait de rentrer, porteur d'une sacoche. Contrairement à toutes les prévisions, les frères Garmin avaient eu la monnaie de mille francs. Jacques s'approcha de la table et fit à chaque voyageur remise des quatre-vingt-dix-sept francs qui lui revenaient, tant en or qu'en pièces blanches et en menu billon. Puis, arrivé devant Lebreton, il lui remit son billet.

—Monsieur, — dit-il, — les patrons vous font dire qu'ils n'ont plus de monnaie, mais que, quand ils en auraient, ce ne serait pas pour vous.

Les sourcils de Colman se froncèrent. Pour la première fois, il laissa voir son mécontentement.

—Vous en avez eu pour tous ces messieurs, — fit-il, en désignant les autres voyageurs.

—Possible, monsieur. répondit naïvement le garçon.

—Je vous ferai remarquer que je vous ai payé le premier, et que, par conséquent, c'est à moi que vous deviez rembourser tout d'abord.

Le garçon eut un geste évasif et narquois qui eût exaspéré l'homme le plus calme. Les voisins de Lebreton, sentant monter l'orage et, d'ailleurs, parfaitement tranquilles en ce qui les concernait, eurent des ricanements étouffés à l'adresse de Colman.

A l'autre bout de la table, madame Ferreix et les trois jeunes filles se penchèrent pour voir. M. de Myriès fils recouvra sa belle prestance et cala son monocle sous le sourcil gauche plus victorieusement que jamais.

Tout le monde était content. Le scandale attendu et dont on avait désespéré, allait éclater, et c'était Lebreton qui en paierait les frais. Tout le monde en avait pour son argent. On savait les frères Garmin expéditifs. Cependant Colman s'était levé. Il avait empêché tranquillement son billet, en disant à Jacques :

—Ce sera comme vous voudrez, mon ami. Je n'ai pas d'autre monnaie. Faites descendre ma malle et servez-moi le café.

Toute la salle palpait d'émotion. Qu'allait-il se passer ? Un drame, selon toute apparence. Jacques lui-même avait frémi. L'Anglais avait, un instant, levé le nez de dessus son assiette, et si quelqu'un l'eût observé en ce moment, il eût remarqué une contraction de sa face barbue. Mais personne ne s'occupait de l'Anglais à pareil moment. On avait trop à faire de regarder Lebreton. Lorsque celui-ci avait formé son ordre au garçon, la porte de la salle à manger s'était brusquement ouverte et les deux frères Garmin avaient paru. Eustache et Léon avaient dû se concerter, car ils avancèrent du même pas, côte à côte, avec de fort méchantes intentions peintes sur leurs mufles de chiens hargneux. Ce fut Eustache qui attaqua.

—Monsieur, dit-il, si vous quittez l'hôtel, payez votre note.

—J'ai payé le premier de tous vos clients, répondit paisiblement Colman. C'est votre faute si la monnaie ne m'a pas été rendue. Voici mon billet. A vous de vous payer là-dessus.

—On vous a dit que nous nous n'en avions pas.

Bah ! vous en avez eu pour tout le monde. En cherchant bien dans vos tiroirs, vous en trouveriez.

—Je ne chercherai pas. Si vous voulez partir, libre à vous, mais je garderai votre valise.

Colman s'était levé. Il avait quitté sa place.

—Allons, vous voulez rire, monsieur Garmin. Dites tout de suite que vous ne voulez pas déranger vos garçons. Mais qu'à cela ne tienne, je vais chercher mon colis moi-même.

Et le jeune homme fit un pas dans la direction de la porte. Eustache, les sourcils froncés, se mit en travers.

—Monsieur, —fit-il, —je n'aime pas qu'on se moque de moi.

—Moi non plus, mon ami, —répliqua Colman, sans se départir de son flegme.

Et, se tournant du côté des consommateurs, il dit, d'une voix changée :

—Je prends tout le monde à témoin que je suis victime d'une insigne mauvaise foi et que je n'ai pas refusé de payer.

—Nous en sommes témoins, fit la voix grave de l'Anglais.

—Et nous aussi, cria Dina Ferreix de sa place.

Colman salua ses deux auxiliaires inattendus. Il s'inclina galamment devant la jeune fille. Le reste de l'assistance avait gardé le silence. Ce que voyant, les Garmin se crurent encouragés dans leur mauvais vouloir. Léon, venant à la rescousse, appuya les dires de son frère. De son plus rude organe il ajouta :

—C'est pas tout ça. Monsieur ne peut pas payer sa dépense; qu'il s'en aille s'il veut; mais nous gardons sa valise. Il reviendra la chercher quand il voudra. Nous la lui rendrons contre espèces bien sonnantes. Nous lui faisons crédit jusque-là.

Lebreton jugea sans doute que sa patience avait assez longtemps duré. Il eut un haussement d'épaules significatif et, s'adressant à Eustache :

—Allons, assez causé comme ça. Je vais chercher ma valise, faite en place.

—Vous ne passerez pas.

—Monsieur Eustache Garmin, —reprit Lebreton, dont la voix eut un tremblement de colère, — je vais sortir d'ici, monter dans la chambre que j'avais retenue, prendre ma valise et quitter votre hôtel. J'ai l'ennui de vous prévenir que quiconque, homme ou bête, essaierait de s'y opposer par la violence, me contraindrait de recourir au droit de légitime défense. Et il marcha délibérément vers la porte. D'un bond, Léon se jeta devant les battants et s'y adossa, tandis qu'Eustache, les poings fermés, marchait sur Lebreton.

—Nous sommes les maîtres chez nous, — s'était écrié celui-ci, et Léon avait répété : "Nous sommes les maîtres chez nous."

Dans le silence oppressé de la salle, on entendit les voix indignées des demoiselles Ferreix criant :

—C'est odieux ! C'est un véritable guet-apens.

L'Anglais s'était levé et se tenait debout devant sa chaise. Cependant Colman ne s'était pas lassé intimider par l'attitude agressive des deux hôtes.

—Place ! ordonna-t-il d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Au lieu d'obéir, l'aîné des Garmin, baissant le front comme un taureau en colère, se rua sur lui. Le jonc siffla. On perçut un bruit mat, un peu gras, suivi d'un hurlement de douleur. La main gauche d'Eustache venait de retomber le long de sa cuisse, cerclée d'un bourrelet bleuâtre et sanguinolent. Le méseérable avait reculé.

Mais il revenait à la charge, et cette fois, dans la main droite brillait la lame longue et acérée d'un couteau à dépécer pris comme au vol sur la table. En même temps, Léon, quittant la porte, arc-boutait sa jambe gauche comme pour prendre l'élan.

—Pas de ça, Lisette ! — interpella Colman.

Le stick siffla de nouveau, mais au lieu de frapper de haut en bas, il atteignit le poignet d'Eustache d'un coup de manchette, et le couteau s'échappa des doigts de l'assaillant comme un bouchon jaillit d'une bouteille, pour se piquer tremblant dans le plancher. Avec un gaillard de cette force à la canne, Eustache n'avait pas une chance sur cent en sa faveur. Il avait hurlé derechef. D'un coup de pied, Colman envoya le couteau sous les tables. Mais ce simple mouvement, qui avait un instant détourné son attention, suffit pour permettre à ses deux ennemis de l'attaquer conjointement.

Les deux coquins se ruèrent en même temps sur lui. A vrai dire, Eustache fut accueilli par un maître coup de poing entre les yeux, mais Léon, le front baissé, les bras tendus, avait réussi à cramponner le jeune homme, visiblement moins robuste que lui. Les reins de Colman plièrent. Il tomba, et les deux frères réunis s'acharnèrent sur leur adversaire terrassé.

Mais alors une intervention aussi formidable qu'imprévue se produisit. Une main de fer saisit Léon Garmin à la nuque, l'enleva comme une chatte ses petits, et le jeta de l'autre côté de la salle où le cadet des Garmin alla s'écraser comme un paquet de cire sur l'angle d'une table. Et l'Anglais, qui venait d'accomplir cette prouesse, avait d'un coup de talon, débarrassé Colman de l'étreinte d'Eustache, affalé sur le plancher comme une limace.

—Merci, monsieur,—fit Lebreton en tendant la main au généreux insulaire.

—Je crois que c'est fini,—dit tranquillement celui-ci, pendant que les deux mauvais droles, si rudement étrillés, se relevaient couverts de contusions et d'ecchymoses, tâtant leurs membres pour s'assurer qu'ils n'avaient rien de cassé.

—Allez chercher votre valise, dit l'Anglais à Colman. Ils ne bougeront pas, je vous en réponds.

C'était lui, maintenant, qui gardait la porte, en face des deux frères honteux de leur défaite, et que la terreur d'une pareille leçon tenait dans des dispositions plutôt humbles, en dépit de la rage qui faisait grincer leurs dents. Le public, lui considérait le colosse avec une admiration béate. En un instant, l'Anglais avait changé les dispositions des esprits. Au fond de la salle, les dames Ferreix et la pale Germaine souriaient nerveusement, avec des larmes d'enthousiasme au bord des paupières.

—Messieurs Garmin, reprit le blond hercule, je paierai pour monsieur, qui me remboursera. Mais je m'en vais aussi et je vous avertis que les gendarmes seront ici dans une heure. Les témoins ne manqueront pas.

Ce mot "gendarmes" eut le don d'effrayer les deux frères, en même temps qu'il alarmait les voyageurs, ennuyés par la perspective d'un témoignage à fournir. Une dame éleva la voix pour protester.

—Oh ! monsieur, soyez généreux. Je suis sûre que MM. Garmin regrettent ce qu'ils ont fait. N'allez pas plus loin.

Eustache et Léon tournèrent un regard grimaçant vers cette protectrice qui plaidait les circonstances atténuantes.

—Allons, monsieur,—bégaya Eustache,—nous avouons que nous avons eu tort. Nous sommes peut être trop vifs, mais nous ne sommes pas méchants. Et puis, nous avons des raisons. Si ce monsieur veut que nous lui fassions des excuses publiques, nous lui en ferons. Il n'est pas nécessaire pour ça d'aller chercher les gendarmes.

L'Anglais demeurait imperturbable. Ce que voyant, M. de Myriès intervint à son tour.

—Un bon mouvement, messieurs. Pardonnez à ces braves gens et ne poussez pas plus loin votre vengeance.

L'Anglais se tourna vers Lebreton, immobile et froid :

—C'est à vous de décider, monsieur,—dit-il en un français auquel l'accent britannique n'ôtait rien de sa correction.

—Je consens à oublier l'incident,—répliqua Colman,—à la condition que les frères Garmin me remettent une lettre d'excuses attestée véritable par toutes les personnes ici présentes. Sinon, j'appuierai la démarche de monsieur auprès du parquet.

Et il désignait l'insulaire toujours debout devant la porte. Il faut croire que les deux frères trouvèrent la solution acceptable, car ils s'empressèrent d'y donner suite, approuvés, d'ailleurs, par M. de Myriès. Au bout de dix minutes, Eustache et Léon, qui étaient sortis avec la permission de l'Anglais, rentrèrent porteurs d'une lettre d'excuses suffisamment plate et obséquieuse, sur laquelle tous les spectateurs de la scène apposèrent leurs signatures, à l'exception pourtant de M. Lucien de Myriès.

—Mon cher père,—dit le gommeux avec une certaine morgue,—il ne me convient pas de mettre mon nom au bas de ce factum.

—A notre tour, monsieur ?—demanda l'Anglais à Lebreton.

Celui-ci écrivit à la suite des signatures cette formule hautaine et significative.

—*Lu et approuvé* : Colman Lebreton.

L'Anglais réédita la formule et signa, d'une forte et droite écriture : Bertie Johnson. Il ne restait plus aux deux hommes qu'à quitter l'hôtel. Souples et

dociles maintenant, les garçons n'avaient pas attendu de nouveaux ordres et les valises des voyageurs étaient en bas. Ils les prirent, saluèrent en rond l'assistance, déjà livrée aux commentaires de l'événement, et sortirent ensemble sur le chemin. Toutes les têtes se mirent aux fenêtres pour les voir s'éloigner d'un pas égal et tranquille sur la route de Saint-Michel-en-Grève.

— Je vais coucher à Trédrez, — avait dit Lebreton à son généreux allié. — Et vous, monsieur ?

— Moi aussi, — avait répondu l'Anglais.

Mais quand ils eurent dépassé les dernières maisons du hameau mis en émoi par les bruits de l'hôtel, les deux hommes se rapprochèrent brusquement l'un de l'autre et Colman dit à demi-voix à son compagnon :

— Mon cher Bertrand, je te dois un beau cierge. Sans toi, ils m'auraient assassiné. Je l'ai échappé belle.

— Bah ! Assassiné, je ne crois pas, car ils en auraient été fort embarrassés. Mais ils auraient pu te donner un mauvais coup. L'essentiel est que personne ne t'ait reconnu et que mon intervention ne leur donne aucune alarme. Tu parles, l'anglais aussi bien que moi. Nous ferons donc sagement, jusqu'à nouvel ordre d'employer cette langue.

— Retournes-tu à Lannion ? demanda encore Lebreton.

— Peut-être. Je tiens à jouer mon rôle d'Anglais aussi parfaitement que possible. Je coucherai donc à Trédrez ce soir, ou bien je feindrai de trouver l'hôtel trop sale, et je louerai une voiture pour me mener à Lannion aux premières heures de la nuit. Et toi ?

— Moi, je coucherai à Trédrez. Il faut que je retourne demain à Saint-Efflam. Il y a là un homme qui me paraît en savoir très long sur l'affaire qui nous occupe, mais qui ne parlera pas tout de suite. Il faut savoir le faire parler.

Les deux compagnons pressèrent le pas, les ombres commençant à s'épaissir sur la route. Une heure plus tard ils s'arrêtaient devant une forte modeste auberge de Trédrez et avaient la chance d'y trouver deux chambres.

— Nous pourrions causer sans témoin, dit en anglais celui que Lebreton avait nommé Bertrand.

V

BABIL DE FEMMES

Les dames Ferreix et leurs trois compagnons avaient quitté Keravilio dès le lendemain. La mère, autant que les filles, avait hâte de s'éloigner de ce lieu maudit, où elles venaient d'être témoins d'événements qui n'étaient pas de nature à leur donner une haute idée de l'hospitalité des frères Girmin. La voiture qui vint les chercher de Morlaix était la leur. C'était un large break à dix places, voiture généralement très appréciée à la campagne, où l'on aime le plein air, surtout pendant la belle saison. Deux beaux chevaux rouans le traînaient avec une vigueur superbe, et le cocher Brezec, qui les conduisait, était un vieil homme depuis longtemps au service de la famille. Il avait vu naître et grandir Aliette et Dina.

— Vraiment ! — s'exclama celle-ci, au moment où la voiture s'ébranla, — j'avoue que je ne suis pas fâchée de quitter ce triste endroit. Ces frères Garmin sont de bien vilains gens.

— Je suis sûre qu'ils mourront sur l'échafaud, prononça sentencieusement madame Ferreix.

— Oh ! l'échafaud, madame ! rectifia M. de Myriès avec un sourire de benvole mansuétude.

— Ils ne l'auront pas volé ! s'écria l'impétueuse Dina, — et, pour ma part, je serais ravie d'assister à leur exécution.

— Oh ! Dina ! — reprocha doucement la pâle Germaine, dont le tête s'appuyait sur l'épaule de sa vaillante amie.

Claudine secoua sa belle tête brune avec une sorte de sauvagerie feinte. Elle avait une propension à exagérer ses sentiments.

— Et puis, — intervint alors M. Lucien de Myriès, — il faut bien dire que cet individu les avait exaspérés.

C'était mettre l'étincelle aux poudres. Dina se retourna, l'œil en feu, et dévisagea le viveur.

— Vous n'avez donc pas d'autre mot à votre service, cher monsieur. Si c'est de ce monsieur Lebreton que vous parlez, j'ai le regret de vous rappeler qu'il a lui-même relevé votre expression.

— Dina ! . . interrompirent à la fois madame Ferreix et sa fille Alix, confuses de la hautaine franchise de la jeune fille.

Mais Lucien avait le sourire commode et l'humeur facile. Il répliqua d'un air dégagé :

— Oh ! mesdames, je suis au courant des habitudes de mademoiselle Dina, et je me pique de désarmer son antipathie à mon égard en lui montrant le cas qu'on doit faire de ses protégés.

— Pardon, mon cher enfant, dit gravement madame Ferreix, Dina peut avoir ses défauts, mais il sera permis à sa mère de faire reconnaître ses qualités. En cette circonstance, ce n'est pas elle qui a tort. Elle défend un fort galant homme qui, hier, s'est comporté à notre égard en gentilhomme né. C'est vous dire que le mot " individu ", que vous employez avec une intention blessante, est aussi désobligeant pour nous-mêmes que pour ce monsieur Lebreton qui, d'ailleurs, nous est inconnu.

— Et, fit encore Claudine, avec un rire aigu, monsieur Lucien devrait le réserver pour les seules oreilles de l'intéressé. Au succès qu'a obtenu la première édition de ce trait d'esprit, on peut juger de ce que serait le succès de la seconde.

— Cette fois, Dina, c'est toi qui as tort. En voilà assez sur ce sujet, conclut madame Ferreix, fort ennuyé de l'incident.

Il n'était pas fait pour donner beaucoup d'entrain et d'urbanité à la conversation. Claudine s'absorba dans un entretien particulier avec la petite Germaine laissant sa sœur et sa mère fournir le dialogue avec les Myriès. Les relations des deux familles n'étaient point, à beaucoup près, aussi intimes qu'elles le paraissaient au premier abord. Elles se fondaient sur un lien commun, la parenté, à un degré assez éloigné, des dames Ferreix avec Germaine de Pengoaz.

Celle-ci, en effet, était la fille cadette du vicomte Georges de Pengoaz, cousin au second degré de madame Ferreix. Celui-ci avait épousé en premières noces Yvonne Hervyn, de vieille souche noble, propre sœur d'Aline Ferreix, mère des deux jeunes filles Aliette et Dina.

Puis, après la mort de sa femme, Georges de Pengoaz avait épousé de nouveau Paule de Myriès, elle-même sœur du baron Hippolyte de Myriès, oncle et aujourd'hui tuteur de la gentille Germaine. Or, du premier lit était née une fille, Blanche de Pengoaz, morte sept ans plutôt d'une maladie de poitrine, aux environs de Nice.

La mort de cette jeune fille avait même enrichi considérablement la famille Ferreix en reversant sur la tête de madame Ferreix la plus grande part d'une fortune que madame de Pengoaz, sa sœur, tenait elle-même d'un oncle mort sans enfants.

Les deux sœurs, Blanche et Germaine s'étaient fort peu connues. Le vicomte Georges était mort lorsque sa fille cadette n'avait pas encore deux ans, et madame de Pengoaz, née de Myriès, véritable marâtre pour l'enfant du

premier lit, alors âgée de dix ans, s'était empressée de l'éloigner d'elle pour la placer dans une maison religieuse des environs de Paris. Elle-même n'avait survécu que de cinq ans à son mari, et M. de Myriès, son frère devenu tuteur des deux orphelines, n'avait permis que très rarement des rapprochements entre elles. Blanche avait donc été élevée à l'ombre du cloître, tandis que Germaine grandissait sous le toit très austère du procureur de la république Hippolyte de Myriès, personnage grave et dur, qu'on ne voyait jamais sourire et dans l'ombre duquel se mouvait, avec les apparences d'une victime, une femme laide et sans intelligence, la mère de Lucien, mais en qui la tristesse n'excluait pas la bonté.

Madame de Myriès avait entouré de soins et de tendresse l'enfance de Germaine l'ans l'affection de laquelle elle cherchait une consolation aux souffrances que la destinée avait mises dans son lot. Mais, comme si le sort se fût acharné à poursuivre les deux malheureuses enfants, la mort était revenue à la charge, et la pauvre femme effacée et dénuée des bonheurs du foyer conjugal, avait succombé l'année même de la mort de Blanche de Pengoaz. M. de Myriès et son fils Lucien lui avaient fait de pompeuses funérailles, preuve éclatante du profond amour qu'ils lui avaient prodigué pendant sa vie.

Quant à Blanche, à peine connue de sa famille et dont Alette et Dina ne se souvenaient que comme d'une grande et belle jeune fille, blanche comme le nom qu'elle portait, elle s'était éteinte à Nice, dans une villa consacrée par une entreprise, philanthropique en même temps que commerciale, au traitement des tuberculoses en général et de la phthisie en particulier.

À cette époque, M. de Myriès était procureur de la république près le parquet de Versailles et habitait une fort belle maison aux environs de la ville sur le territoire de Viroflay. C'était, d'ailleurs, un magistrat riche, ayant chevaux et voitures, par suite d'un mariage opulent et qui remplissait ses fonctions avec une désinvolture pleine de morgue. Hai des justiciables, peu sympathique à ses collègues, il n'avait conservé d'amicales relations qu'avec son camarade de collège, M. Aristide Ferreix, un Savoisien que son mariage avec mademoiselle Aline Hervyn avait fixé en Bretagne. Mais autant le Landais Myriès était froid, hautin, méchant même dans ses réquisitoires, autant le montagnard Ferreix se montrait gai, débounaire, disposé à l'indulgence envers les prévenus, que son collègue et ami tenait *a priori* pour coupables. Peut-être même l'amitié de ces deux hommes était-elle née du contraste même de leurs caractères, de la diversité de leurs natures ?

Après la mort de sa pupille, Blanche de Pengoaz, M. de Myriès s'était démis de ses fonctions pour vivre en propriétaire sur ses diverses propriétés dont l'une, très importante, située au voisinage de la cote de Paimpol, le retenait pendant presque toute la durée de la belle saison. Il passait ses hivers sur les bords de la Méditerranée, sauf un mois à Paris, sous le prétexte apparent de surveiller les agissements de son fils Lucien dont l'existence n'était rien moins que régulière.

Germaine de Pengoaz, généralement escortée d'une institutrice, suivait son tuteur en ses divers séjours. En cette circonstance, l'ancien magistrat et son fils avaient accepté une invitation de M. Ferreix à passer quelques jours près d'eux à Morlaix. Et comme on était dans la belle saison, les dames Ferreix habitaient pendant près de deux mois une élégante villa située à mi-chemin de Plestin à Saint-Efflam. Au reste, la distance de Paimpol à la grève de Saint-Michel n'est point telle que le déplacement de l'un à l'autre point puisse être tenu pour autre chose qu'une visite de voisinage.

À Morlaix, les voyageurs descendirent dans un grand et bel hôtel situé sur le coté au supérieur, par delà l'hôpital et dominant, au milieu d'un fort beau parc, la vallée et le merveilleux viaduc du chemin de fer. Tout aussitôt, madame

Ferreix s'empressa de remplir ses devoirs de maîtresse de maison en installant les messieurs de Myriès dans l'aile la mieux située de l'hôtel.

—Quant à Germaine, dit-elle gaiement, je la remets à la garde de mes filles. La chère petite ne s'en plaindra pas.

Et, de fait, elle ne s'en plaignit pas. Lorsque Dina l'introduisit dans la jolie chambre toute blanche qui prenait jour sur le coteau voilé d'arbres, elle se mit à battre des mains et à sauter de joie. Finalement, elle se jeta au cou de sa belle compagne avec un cri :

—Oh ! Dina, ma chérie, comme je vais être heureuse ici, avec vous !

Ce cri était si bien parti de son cœur que Claudine en fut toute surprise et regarda l'enfant avec une réelle curiosité.

—Tu n'es donc pas heureuse chez toi ? demanda-t-elle avec un sourire qui appelait la confiance.

Mademoiselle de Pengoaz hésita un instant, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit. Mais elle lut tant d'affection dans les beaux yeux noirs qui la considéraient que toute sa méfiance se dissipa d'un seul coup. Pendue aux épaules de sa cousine, elle murmura doucement :

—Eh bien, je serai sincère, ma Dina. Non, je ne suis pas heureuse chez nous. Je voudrais bien que mon tuteur me mit en pension, comme Blanche.

Et ses paupières se gonflèrent de larmes qui, malgré ses efforts pour les contenir, se mirent à couler en perles sur ses joues trop pâles.

Dina avait le cœur serré en l'écoutant. Ses sourcils noirs se fronçaient malgré elle. M. Lucien de Myriès ne s'était pas trompé en parlant de l'antipathie trop visible de la belle fille à son égard. Manifestement, Claudine n'aimait pas les Myriès.

—Pauvre Blanche !—reprit l'enfant dont les regards se noyèrent dans une indicible mélancolie, — pauvre Blanche ! Je ne l'ai vue que trois fois en ma vie. Elle méritait son nom, elle était plus pâle que moi. Mais elle était bien plus jolie que moi. Quand elle est partie pour Nice, elle m'embrassa comme si elle ne devait plus me revoir. Elle me dit : "Chère petite sœur, on nous a toujours séparées. Dieu sait pourtant que je t'aime bien et que je t'ai toujours aimée ! Demande-lui de me conserver pour toi."

Ainsi c'étaient de tristes réminiscences qui hantaient l'esprit de cette jeune fille, de cette enfant plutôt, qui, jusqu'alors, n'avait vu le monde et la vie qu'à travers les sombres crêpes du deuil. Elle allait sans doute continuer ses doléances mêlées de souvenirs, lorsque la porte s'ouvrit et Aliette entra. Aussitôt le habil de la fillette s'arrêta sur ses lèvres. La vue de l'ainée des deux sœurs lui imposait toujours une réserve plus grande. Alix Ferreix était aussi belle que Claudine, plus belle même aux yeux de ceux qui demandent à la beauté féminine d'exprimer le calme de l'âme, et cette espèce de sérénité qui tient peut-être à l'indolence du caractère. Mais elle semblait moins jolie à ceux qu'éblouissait la flamme ardente des noires prunelles de Dina. Il y avait moins de force et plus de douceur sur les traits aux lignes divinement pures, sous les cheveux d'or embrumés d'Aliette Ferreix.

—Eh bien ! Germaine, demanda-t-elle à l'enfant, en l'embrassant de nouveau, es-tu contente d'être revenue ?

Mademoiselle de Pengoaz oublia sa réserve et se jeta dans les bras de la belle ainée blonde.

—J'étais justement en train de dire ma joie à Dina. Et je te répéterai comme à elle que je voudrais bien passer toute ma vie avec vous.

Et comme les deux sœurs se regardaient en souriant, elle ajouta :

—Oh ! vous savez, ce n'est pas pour ce que ça coûterait. La pauvre Blanche m'a laissé une rente bien suffisante puisque j'ai cinq cents rancs par mois. Et je ne pense pas que mon tuteur ait jamais dépensé une pareille somme pour mon

éducation. D'ailleurs, vous devez le savoir, vous autres, puisque c'est vous qui avez hérité de Blanche.

—Pauvre Blanche! — soupira Alette, dont les paupières se mouillèrent comme celles de Germaine.—il me semble la voir encore au dernier voyage qu'elle fit avec nous à Paris. Comme elle était jolie!

—Oh! oui, elle était jolie.—se récria l'enfant. — Elle te ressemblait, Alette, mais elle n'était pas dorée comme toi.

Et, revenant à l'idée qui trottait dans sa petite tête, elle continua avec une touchante insistance :

—Oui, vous devriez me prendre avec vous. J'aime tant votre mère, je serais si heureuse près de vous, je m'ennuie tant là-bas! Mon tuteur n'y mettrait pas d'obstacle, j'imagine. Je suis même persuadée qu'il serait ravi de se débarrasser de moi.

Elle disait cela avec une moue admirable, sous laquelle on pouvait deviner tout un secret qui ne demandait qu'à s'épancher.

—Mais c'est une idée cela! appuya Claudine. Pourquoi la chérie ne viendrait-elle pas avec nous?

Et comme Alix hochait la tête, l'enfant repartit avec plus de conviction encore :

—Je crois que mon tuteur et mon cousin ne demanderaient pas mieux. Vous savez d'ailleurs que, s'ils sont venus ici, c'est à cause d'Alette? Il y a un grand projet là-dessous.

L'aînée des Ferreix devint très rouge, ce qui ne l'empêcha point de rire cependant.

—A cause de moi? demanda-t-elle. Que veux-tu dire, petite folle?

—Oh! Tu dois le savoir. Il paraît que Lucien est amoureux fou de toi, et que son père va te demander en mariage.

Un éclat de gaieté sonore interrompit la jeune fille. Les deux sœurs se laissaient aller à leur hilarité.

—A la bonne heure! reprit Germaine, s'adressant à Alix,—je n'avais peur que d'une chose. c'était que tu consentisses à ce mariage.

—Et ça te ferait de la peine, si j'y consentais?

—Ma foi, oui.—Est-ce que c'est un mari pour toi, monsieur mon cousin? De quoi a-t-il l'air, je te le demande, avec sa vitre dans l'œil et sa tête raide dans son col, et ses allures d'homme blasé? Je suis sûre qu'il n'a pas de cœur.

—Oh!—fit la jolie Alette,—je te trouve dure pour ton cousin. Quel serait donc, à ton avis, le mari qui me conviendrait?

Elle riait encore en posant cette question difficile. Mais Germaine n'en parut pas embarrassée.

—En vérité, ma chérie, je n'y ai jamais pensé. Mais, puisque tu m'interroges, je vais te dire quel genre de mari je choiserais pour toi. Tiens, par exemple, —un monsieur très grand, très fort, très brave, comme cet Anglais de l'hôtel à Keravilio.

—Oh! fi! —un Anglais! —Jamais.

—C'est qu'il n'avait pas du tout l'air d'un Anglais, tu sais, malgré sa barbe et son accent.—Je l'ai beaucoup regardé, je t'assure, et je l'ai trouvé très beau, très beau. Il avait même un air de distinction que mon cher cousin n'aura jamais.

Alette avait rougi derechef. Il était à croire que les qualités reconnues par Germaine en la personne du redoutable insulaire de Keravilio n'avaient pas échappé à son attention. Mais l'orpheline n'avait pas assez la connaissance du cœur humain pour s'apercevoir de ce trouble.

Elle en fut, d'ailleurs, empêchée par une réflexion sans prudence de Dina:

—C'est comme ce monsieur Lebreon,—s'écria la charmante fille.—En voilà un aussi qu'il faut regarder de près pour voir qu'il est très bien!

La conversation pouvait aller loin sur un pareil terrain. Les trois jeunes filles se mirent donc à babiller tout à leur aise sans se gêner. Il va sans dire que l'incident de Keravilio fit tous les frais de l'entretien. Les femmes ont une admiration instinctive de la force et du courage, et il était manifeste, à les entendre, que par leur attitude en face des odieux Garmin, Lebreton et Johnson avaient conquis leurs sympathies.

— Quel dommage que ce soit un Anglais ! — soupira Aliette avec un véritable regret dans la voix et dans l'accent.

— Je dis comme toi, — appuya Claudine. — Autant qu'un homme me plut, il suffirait qu'il fut Anglais pour que je l'écartasse sans pitié. Ce n'est pas comme monsieur Lebreton qui justifie bien, lui, le nom qu'il porte. C'est même singulier qu'il porte ce nom-là.

Et les commentaires d'aller leur train, les réflexions de se compléter, de s'ajuster les unes aux autres, avec un luxe de détails, une complaisance de renseignements qui prouvaient l'impression profonde laissée aux cœurs comme aux yeux des jeunes filles par le passage des deux voyageurs.

La cloche sonnant le dîner vint arracher les trois jeunes filles à leur entretien.

Elles descendirent avec la résolution bien arrêtée de donner sur-le-champ à la demande que Germaine leur avait adressée.

— C'est moi qui attacherai le grelot, si vous voulez ? — dit gaiement Dina.

— C'est cela, — fit l'enfant en battant des mains. — Aliette n'aura plus qu'à appuyer le mouvement, et vous emporterez la position.

Le plan ainsi arrêté, elles firent dans la salle à manger une entrée sensationnelle. M. Ferreix, qui adorait ses filles, n'avait rien à leur refuser, et elles le savaient. Il baisa sur le front Germaine comme si elle eut été son enfant, avec cette phrase amicale :

— Sais-tu que tu ne prends pas beaucoup de couleurs à Paimpol, petite ?

A quoi l'enfant, déjà femme et, par conséquent rusée, répliqua, préparant le terrain à la démonstration de ses cousines :

— C'est le contraire, mon oncle. Je prends des couleurs à Paimpol, mais c'est pour les perdre à Paris.

On se mit à table et, comme c'était prévue Aliette fut placée entre MM. de Myriès père et fils. L'un et l'autre se départirent envers elle de leur raiderie " distinguée," et peu s'en fallut même que Lucien, trop au courant de la galanterie du boulevard, ne se permit à l'adresse de la belle jeune fille de ces compliments équivoques qui frisent le manque de respect. Mais à sa droite le gommeux avait Dina, toujours implacable et " bouche de fer," selon le qualificatif que lui avait donné son père, dont elle était un peu la préférée. Il sut donc mettre des réserves à sa verve par trop gaillarde et oublieuse des délicatesses du savoir-vivre.

L'entretien fut simplement banal. Il valait mieux qu'il en fut ainsi. Du moins rendait-il ce service aux deux demoiselles Ferreix de tenir en respect leurs hôtes trop prompts à verser dans une galanterie que la provocante simplicité de leurs toilettes aurait pu faire excuser aux regards d'un goujat. Et tout de suite Dina, ouvrant le feu, jeta cette phrase à brûle-pourpoint :

— Savez-vous, monsieur de Myriès, ce que vous feriez, si vous vouliez être bien aimable ?

— Dites seulement, mademoiselle, répliqua l'ancien magistrat avec un regard qui semblait brûler la gorge de la jeune fille à travers l'échancrure de son corsage, — dites seulement, ce sera fait.

— Donnez-nous Germaine pour toujours, — fit audacieusement la belle brune, à la grande stupeur de ses parents.

Mais cette stupeur n'était point l'indice d'un mécontentement. A peine la

réflexion se fut-elle faite en leurs esprits qu'ils appuyèrent chaleureusement la démarche tout à fait inopinée de leur fille. Contrairement à toutes les prévisions et à toutes les craintes de Germaine de Pengoaz, la proposition parut sourire aux deux Myriès. Toutefois, afin de n'en point laisser voir une joie qui eut pu paraître difficilement explicable, ils soulevèrent, par pure forme, quelques objections, invoquant le dérangement, le surcroît de charges que la présence de leur jeune parente allait certainement occasionner à leurs amis.

—Oh ! mon cher, dit très rondement M. Ferreix à son ami, si c'est là l'unique raison qui t'arrête, je ne l'accepte pas. Du moment que tu ne vois pas d'autre inconvénient à nous céder Germaine, nous la prenons. Entre nous, sans vouloir dénigrer ton intérieur, je suis convaincu qu'entre mes deux filles, ta nièce sera beaucoup plus en son milieu qu'auprès de deux célibataires aussi endurcis que vous.

Ce fut la conclusion de l'entretien. Du moment que la cession de Germaine convenait à tout le monde, l'entente était faite.

Aussi, en sortant de table, l'orpheline, folle de joie, sauta-t-elle au cou de ses cousines en les couvrant de baisers.

—Me voilà libre, enfin !—s'écria-t-elle en dansant comme un enfant pour manifester son allégresse.—Vous allez voir maintenant comme les couleurs vont me revenir ! Elles ne me quitteront plus. Je laisse ma pâleur pour compte à mon cher tuteur et à monsieur son fils.

Et, ce disant, la charmante fillette multipliait les baisers et communiquait sa gaieté aux deux sœurs.

LI³ RUINES DE ROSMEUR

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements graves qui avaient eu pour théâtre l'hôtel des frères Garmin à Keravilio. Colman Lebreton et Bertie Johnson s'étaient retrouvés à Saint-Efflam, assis tous deux à la table de l'hôtelier Yves Kerjan.

—Monsieur Kerjan,—avait dit Lebreton, en présentant son nouvel ami à l'ancien commis-greffier,—je dois vous faire connaître le motif qui nous amène tous les deux sous votre toit. Monsieur Johnson et moi avons lié connaissance chez messieurs Garmin, vos collègues, le soir même du jour où j'ai eu l'avantage de vous parler pour la première fois, et en des circonstances bien faites pour exciter l'intérêt de deux romanciers tels que nous. Car nous sommes deux romanciers, ne vous en déplaise, et nous nous livrons au même genre de travaux, à cette différence près que monsieur écrit ses romans en anglais, tandis que j'écris les miens en français.

L'hôtelier eut un sourire très fin, et répondit avec une exquise urbanité :

—Monsieur, je suis au courant de l'événement, et j'ai appris en tous ses détails ce qu'on appelle déjà, avec un peu d'emphase, le drame de Keravilio.

Il ajouta, prévenant avec intention les désirs de ses aimables hôtes :

—En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? Car je crois deviner que ce n'est peut-être pas exclusivement à l'hôtelier que vous avez affaire.

Ce fut au tour de Lebreton de sourire. Mais, devenu grave, tout aussitôt il reprit :

—Vous ne vous trompez pas, cher monsieur. C'est à l'homme d'esprit et d'imagination que nous venons demander un service.

—Je me mets à votre entière disposition, messieurs, dans la mesure de mes faibles forces.

—Eh bien ! monsieur Kerjan voici le service que nous prenons la liberté de vous demander.

Et Colman, sans recourir à d'autres préambules, expliqua que son ami au-

tant que lui-même avait formé le projet d'écrire un roman dont le point de départ serait le crime mystérieux de Rosmeur, un de ces drames d'intérêt poignant tels que les savait écrire Emile Gaboriau, ce maître incontesté du roman judiciaire. Ils avaient donc besoin, l'un et l'autre, que les détails les plus précis et les plus circonstanciés leur fussent fournis sur ce crime, et c'étaient ces détails qu'ils venaient demander à Yves Kerjan, le priant, en outre, de les accompagner sur le théâtre même des événements afin que la narration fût accompagnée et corroborée d'une véritable démonstration. Kerjan eut sur les lèvres ce même sourire plein de finesse que Colman Lebreton y avait déjà remarqué.

— Les renseignements que je puis fournir sont, en vérité de peu d'importance. Mais puisqu'ils peuvent vous être de quelque utilité, je m'empresse, messieurs, de faire droit à votre demande. Quand vous plairait-il de faire cette promenade à Rosmeur ?

On prit rendez-vous pour le lendemain, et il fut convenu qu'on se rencontrerait au pied même des ruines, sur la route de Lannion. Deux heures sonnaient lorsque Lebreton et l'Anglais, après avoir au préalable, congédié leur voiture, virent Yves Kerjan s'avancer vers eux par le chemin opposé à celui qu'ils avaient suivi. Ils remarquèrent que l'hôtelier de Saint-Efflam venait à pied, lui aussi, alors qu'il aurait dû se servir de son propre cabriolet. Leur étonnement dut être manifeste, car l'hôtelier crut devoir le faire cesser.

— J'ai loué mes deux voitures à des touristes, dit-il. . . C'est ma seule excuse d'arriver en retard, messieurs.

— En retard ? . . . se récria Colman, mais il est impossible d'être plus exact que vous, mon cher monsieur Kerjan.

On ne perdit pas de temps aux compliments de banale urbanité. Kerjan entraînait déjà les deux hommes sous un petit bois de pins qui abritait d'ombre le premier versant du mamelon. Là, il s'arrêta et leur montrant l'herbe drue et verte qui tapissait l'humus rare des roches.

— Voulez-vous que nous nous asseyons ici, — demanda-t-il, — et que je vous raconte le peu que je sais, ou bien préférez-vous que nous commençons par visiter les ruines ? C'est à votre choix. Mieux vaudrait peut-être que vous vous rendiez compte des lieux.

— C'est aussi mon avis, — opina gravement l'Anglais Bertie Johnson.

Tous trois se levèrent et guidés par Yves Kerjan s'avancèrent vers les ruines sous le couvert des arbres.

Tout n'était pas ruines, cependant, dans cet amas de constructions. Une aile entière du château, restaurée à la fin du siècle dernier et aménagée pour une destination plus conforme aux habitudes modernes, avait été occupée jusque dans ces dernières années par les descendants d'une famille qui avait compté de nombreuses illustrations. Yves Kerjan le rappela à ses deux interlocuteurs.

— Cette partie du château, messieurs, expliqua-t-il, — servit de résidence aux deux derniers Rosmeur de la branche aînée. Leur père, un vieillard plein de noblesse, avait été garde du corps du roi Charles X. Il s'était retiré très jeune encore sur ses terres et y avait élevé ses deux fils, le comte Coloban, qui, devenu lieutenant de vaisseau, donna brusquement sa démission au moment de la mort de son frère, et ce même frère, Paul de Rosmeur, mort de si étrange façon que le bruit de suicide courut dans tout le pays.

— Vous les avez connus, monsieur Kerjan ? — questionna Lebreton dont la voix avait eu une intonation douloureuse.

— J'ai connu le cadet, oui, monsieur, — répondit l'hôtelier.

— Et quel est votre avis sur le suicide supposé de ce jeune homme ?

— Mon avis est celui de tout le monde, monsieur, je crois que Paul de Rosmeur s'est tué, ainsi qu'on l'a dit.

—Et, — questionna encore Colman, — a-t-on attribué quelque motif au suicide de ce jeune homme ?

L'hôtelier parut hésiter. Puis, tout à coup, comme prenant son parti, il répondit sans s'arrêter à peser ses mots ;

—Monsieur, on chercha les motifs, et, cela va sans dire, on en trouva plusieurs ; on en inventa même, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

On supposa, d'abord, que la pauvreté, le sentiment de sa déchéance avaient poussé le malheureux jeune homme à cette résolution désespérée. Quelques-uns l'attribuèrent à son humeur bizarre, renfermée. On assura même qu'il était devenu fou à la suite de l'existence d'ermite qu'il menait au milieu de ces ruines tout à fait lugubres, et cette version eut, je le reconnais, beaucoup de vraisemblance. Enfin, un bruit fort étrange circula, propagé, je ne sais comment, que le pauvre garçon était compromis dans l'histoire du crime accompli ici même pendant son séjour. Le fait est que sa mort suivit de très près la découverte du cadavre d'une jeune inconnue retrouvée dans la partie la plus occidentale du bois que nous venons de traverser.— Ce dernier sentiment fut partagé par un assez grand nombre de gens.

Tout en marchant, les trois hommes avaient atteint les douves aux trois quarts comblées de l'ancien château.

Kerjan conduisit ses deux compagnons par un chemin brisé et rempli de grosses pierres, longeant la partie nord du château, et, parvenu à l'extrémité, s'y arrêta.

—Voici, messieurs, — dit-il, — la place exacte où fût trouvé le corps de la jeune fille assassinée. Ainsi que vous pouvez le constater, cette place est visible du chemin qui clôture les terres du château en les bordant sur ce point. J'attire votre attention sur cette particularité. Et, comme les traits des deux écrivains manifestaient une véritable impatience d'entendre le récit attendu, l'hôtelier de Saint-Efflam s'assit sur un quartier de pierre avec un geste circulaire il montra à ses compagnons les blocs environnants.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, messieurs, — fit-il avec une intonation gaie qui montrait en lui le gamin incorrigible.

Alors, reprenant le récit au point où il l'avait laissé dans sa première entrevue avec Lebreton, il le compléta par des détails et des aperçus rétrospectifs.

Au moment où le crime avait été commis, le château avait pour habitants le jeune Paul de Rosmeur et une famille de paysans, vieux serviteurs de son père, qui avaient quitté le pays après la mort violente du jeune homme. Chose extraordinaire, celui-ci n'avait rien vu, rien entendu, et les deux vieillards étaient demeurés aussi sourds que lui à tout bruit du dehors. La chose avait paru tellement suspecte aux autorités que Paul de Rosmeur et les deux domestiques avaient été arrêtés dès la première minute de la découverte du crime et conduits à Lannion, où ils avaient subi une détention primitive d'un mois.

Aucune preuve n'ayant pu être fournie contre eux, le parquet de Lannion les avait mis en liberté. Mais Paul de Rosmeur était rentré chez lui avec la pâleur sur le front et le désespoir dans le cœur, On ne l'en avait plus vu sortir que pour errer dououreusement aux alentours du petit bois, et des passants de la route l'avaient entendu gémir et pleurer. D'autres fois, en proie à une exaltation farouche, il s'avancait jusqu'à la pointe la plus abrupte du rocher dominant la vallée qui ne s'arrêtait plus qu'à la mer, et là, des heures entières il s'absorbait dans la morne contemplation du mobile infini.

Aussi le bruit fut-il promptement accrédité, que le jeune homme devait perdre la raison, et nul ne fut-il surpris de sa mort subite, tragique même, ainsi que l'affirmèrent des pêcheurs de la côte qui, par une sombre nuit d'octobre, entendirent la lugubre détonation d'une arme à feu dans le funèbre silence des

ruines. Un instant le narrateur s'interrompit, et ses regards, en se tournant vers ses auditeurs, rencontrèrent les yeux de Colman Lebreton fixés sur lui avec une ardente curiosité. Ces yeux étaient éblouis d'une si vive flamme que Kerjan ne put réprimer un tressaillement. Lebreton s'aperçut-il du trouble qu'il venait de causer ! Sans doute, car il changea tout aussitôt d'attitude et de physionomie.

— Votre récit suffirait à faire un roman, monsieur Kerjan — dit-il avec la gaieté où l'on sentait la contrainte. — Je ne sais ce que monsieur Johnson y pourrait ajouter, mais je sais bien que, pour ma part, je n'y changerai pas un mot.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites de me parler ainsi, monsieur, — répond t modestement Kerjan. — Je n'ai pourtant pas grand mérite à vous narrer des faits que je me contente de rappeler tels qu'ils se sont passés. Tout le monde, en ce pays, aurait pu vous fournir les mêmes renseignements.

Et, revenant à son récit il reprit avec une sorte de mélancolie :

— Mais je ne sais, en vérité, pourquoi je vous parle de ce malheureux enfant si injustement soupçonné, et dont la mort ne fut sans doute qu'une de ces coïncidences bizarres qui font rêver le penseur et qu'on n'explique jamais, à moins qu'un indice extérieur ne vienne fournir assez de clarté pour les expliquer trop bien.

— Et vous croyez, — interrogea l'Anglais, — qu'on pourrait trouver quelque indice de ce genre en cette ténébreuse histoire ?

— Je ne dis pas cela, monsieur, — fit vivement l'hôtelier. — Je me borne à énoncer une idée générale, une façon d'aphorisme. Je suis un peu radoteur en mon genre.

Kerjan riait en parlant ainsi. Et c'était toujours le même rire malicieux, ironique, plein de sous-entendus. Lebreton le prit directement à partie, et, d'une voix qui n'essaya même pas de dissimuler son émotion, il demanda :

— Voyons, monsieur Kerjan, le peu que je sais de vous et les refs entretiens que j'ai eus avec vous me permettent, dans une certaine mesure, de vous apprécier à votre valeur : vous êtes à la fois un honnête homme et un homme d'esprit.

L'hôtelier essaya de se récrier, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître du ton dont ces paroles venaient d'être prononcées et de ces paroles elles-mêmes, sous lesquelles il devinait autre chose que la vulgaire intention de faire un banal compliment. Ses protestations furent interrompues par Lebreton.

— Monsieur, — reprit celui-ci, — je n'entends pas me servir d'une flagornerie quelconque. Etant données les qualités que je me plais à reconnaître en vous, je vais vous fournir la meilleure preuve de ma sincérité, et j'espère qu'elle vous suffira pour vous permettre de prendre une décision.

— Je vous dirai donc : Monsieur Kerjan, il y a autre chose que le désir d'écrire un roman dans la curiosité que nous vous manifestons. Pour des raisons que nous vous ferons connaître. . . plus tard, monsieur Johnson et moi nous nous intéressons au plus haut degré aux événements que vous nous racontez. Tout un drame de famille dont nous ne connaissons que peu de chose s'est accompli en ce lieu, à une époque où ni l'un ni l'autre de nous deux ne pouvait utilement intervenir. Un grand crime a été commis dont nous soupçonnons seulement les causes et les. . . auteurs. . .

— Les auteurs ? — s'écria Kerjan, qui se redressa soudain, — Ho ! ho ! messieurs, savez-vous que l'affaire a été classée sans suite, et que les seuls soupçons de la justice se portèrent — un instant — sur ce malheureux jeune homme dont je n'hésite pas, quant à moi, à proclamer l'innocence.

— Je dis "les auteurs" — répéta Lebreton d'une voix grave — car ils furent plusieurs complices dans l'accomplissement de ce crime.

Il y eut un moment de silence pesant, pendant lequel les trois hommes se regardèrent avec des expressions aussi diverses que profondes, opprésés les uns et les autres par des réflexions différentes peut-être, mais singulièrement poignantes.

— Messieurs, — dit enfin Kerjan, — je ne veux pas être en reste de loyauté avec vous. Je vous dirai donc que, dès la première heure, je n'ai pas été dupe d'un seul instant de votre hypothèse d'un roman à écrire en deux langues différentes. J'ai compris tout de suite que de plus graves raisons vous poussaient à rechercher le concours d'un auxiliaire aussi humble que moi. Par malheur, je ne sais que fort peu de chose du passé. En revanche, depuis que ces événements se sont accomplis, j'ai réfléchi longtemps sur leur caractère, sur leur enchaînement logique et, disons le mot sur leur merveilleux agencement. Il m'est venu des doutes nombreux auxquels je n'ai pu opposer une certitude définitive. Pour être absolument sincère, j'ajouterai que ces mêmes événements ne m'offriront pas d'autre intérêt que celui d'une énigme ou d'une charade dont j'eusse cherché le mot. Je n'y songeais plus depuis fort longtemps lorsque la visite de monsieur Lebreton et les incidents de ces derniers jours me les ont remis en mémoire.

N'importe ! — Vous m'honorez d'une confiance à laquelle je suis trop sensible pour ne vouloir pas y répondre. Usez donc des faibles moyens que je puis apporter à l'instruction d'une affaire qui vous intéresse. La sympathie ne se commande pas et la mienne vous est acquise.

Ils l'interrogèrent avec un véritable flair de policiers. Ce n'était point, ainsi qu'ils l'avaient dit, une curiosité vulgaire qui les poussait, et Kerjan apportait à leur répondre le même soin, le même zèle qu'ils mettaient à l'interroger. Les premières questions concernèrent la découverte du crime.

L'hôtelier raconta que cette découverte avait été faite au matin, par un pêcheur de Trédrez qui, par hasard, avait mouillé son ancre dans la petite crique située entre Keravilio et Rosmeur. Cet homme, pris de peur, en avait immédiatement donné avis au brigadier de gendarmerie du canton, en ce moment de passage à Trédrez. Le parquet de Lannion avait opéré sa descente le jour même, et Yves Kerjan, alors greffier du tribunal de première instance, avait accompagné les magistrats.

Le substitut, un jeune homme, avait procédé avec un soin minutieux aux constatations d'usage. Sur un ordre du procureur de la république, venu de Saint-Brieuc, il avait ordonné l'arrestation des habitants du château, arrestation suivie, comme on le savait, d'une ordonnance de non-lieu deux mois après l'ouverture de l'instruction.

— Et, demanda Lebreton, on ne put fixer l'identité de la victime ?

— Non, monsieur, répondit très franchement Kerjan. Elle était étrangère au pays. Une hôtelière de Lannion seule affirma que la jeune morte était descendue du train dans la matinée de la veille, le visage caché sous une épaisse voilette, qu'elle avait demandé à déjeuner à part, dans une chambre où, pour plus de discrétion, l'hôtesse l'avait servie elle-même. Puis, la jeune fille était sortie, emportant avec elle un petit sac de voyage qu'elle tenait à la main et qu'on ne retrouva pas.

— Et que résulta-t-il de cette déposition ?

— Il n'en résulta rien. La bonne femme ne put confirmer ses dires. Elle passait depuis longtemps pour avoir la cervelle troublée. L'absence de toute preuve matérielle et de tout autre témoignage, l'impossibilité de déterminer la nature du crime par le genre de mort auquel la pauvre enfant avait succombé et, peut-être, le désir d'étouffer une affaire dans laquelle un des beaux noms du pays se trouvait impliqué, fit promptement abandonner les poursuites.

La morte des ruines, comme le nommèrent les gens du peuple, fut inhumée presque clandestinement, ce qui surprit nombre de personnes. On les fit taire

en relâchant le jeune Paul de Rosmeur et ses deux vieux domestiques, ce qui ne fit qu'ajouter au mystère de ce sombre drame, et comme la raison du pauvre jeune homme avait sombré dans cette tempête, il fut désormais impossible de faire la lumière au sein de ces ténèbres.

— Il faut pourtant qu'elle se fasse ! prononça Lebreton, les dents serrées.

Il avait passé sur son front une main qu'il ramena couverte de sueur. Kerjan très grave cette fois, répondit :

— Je vous y aiderai de toutes mes forces, monsieur.

— Voyons, intervint l'Anglais, procédons avec méthode. C'est le seul moyen d'enchaîner les détails et d'en extraire la vérité qu'ils renferment. Je crois que sans cela nous ne pouvons que nous attarder sans profit.

Et, montrant l'entrée du petit bois, il dit avec un calme de juge d'instruction :

— Commençons par inspecter les lieux. Et d'abord, monsieur Kerjan vous semblent-ils être dans le même état qu'au moment du crime ?

— Oui, monsieur, il n'y a rien de changé.

— En ce cas, il nous est facile de reconnaître la place. Mesurons d'abord les limites du domaine.

— Voilà où je ne puis vous être d'aucune utilité, messieurs, — fit Kerjan. — Il nous faudrait un plan de la commune.

Lebreton intervint :

— Je crois que nous pourrions nous en passer. J'ai étudié, en effet, la configuration des terres du château, et je puis vous conduire.

L'hôtelier laissa voir une certaine stupéfaction. Il eut dans les yeux cet éclair singulier que Colman y avait déjà surpris plusieurs fois. Mais il n'y avait que de l'étonnement et aucune malveillance dans ce regard.

— Veuillez considérer, fit-il, — que pour sortir de la place où nous sommes et poursuivre votre chemin vers les terres qui dévalent du côté de la mer, il nous faut nécessairement passer sur l'herbe des pelouses et des prés.

— En effet, appuya l'Anglais, — et comme le corps fut trouvé à la place que nous quittons, comme l'herbe n'offrait aucune trace de pas, on ne pouvait l'avoir apporté que par le chemin que nous avons suivi.

— Voilà précisément la réflexion que j'ai faite, il y a sept ans, et que j'ai voulu vous amener à faire. Il est donc hors de doute, pour vous comme pour moi, que le ou les assassins ont apporté le corps en suivant les fragments de ruines, et que, parvenus ici, ils l'ont jeté à la place même où il fut retrouvé. Cela me paraît être l'évidence même.

Sur cette réflexion, les trois hommes se remirent à descendre la pente en tournant autour des ruines. Le bois des pins, interrompu par une vaste pelouse, reprenait sur la droite, remontant vers le nord. En le suivant pendant cent mètres environ, on arrivait à une faille régulière, une cassure nette et verticale surplombant le sol inférieur d'une hauteur de trente mètres environ. — De cet endroit, l'œil embrassait le panorama de la baie de Saint-Michel, et, en se retournant vers la terre, on voyait la masse imposante des ruines se dresser comme un abri protecteur sur le flanc de l'aile conservée en maison d'habitation.

— Vous pouvez vous assurer, fit encore remarquer Kerjan, que de la maison il est à peu près impossible de ne pas voir, et, surtout, de ne pas entendre ce qui se passerait dans l'autre morceau de petit bois.

— Les juges le remarqueraient sans doute, fit ironiquement Lebreton, lorsqu'ils retinrent prisonnier Paul de Rosmeur.

— Oui, monsieur, répondit mélancoliquement l'hôtelier, et, au premier abord, la logique était pour eux.

— Vous dites " au premier abord " ?

— Sans doute, c'est-à-dire au regard d'un observateur superficiel. Mais

un homme sagace aurait remarqué, lui, d'abord que, si les gens du château étaient les assassins, ils avaient été d'une stupéfiante niaiserie en laissant le cadavre sur la place, alors qu'il leur était si facile de le faire disparaître dans quelque trou de la côte : — ensuite que, s'ils n'étaient point les assassins, ceux qui avaient commis le crime avaient dû l'accomplir ailleurs qu'au voisinage du château.

— Fort habilement raisonné, monsieur Kerjan. Il est probable que la justice ne vous demanda pas votre avis ?

— Comme vous le dites, monsieur, riposta l'hôtelier sur le même ton d'ironie. Au surplus, comme on ne releva aucune trace de violence sur le corps et que l'autopsie ne fournit aucune indice au médecin légiste, on conclut que cette mort, pour inexplicable qu'elle fût, n'en était pas moins naturelle.

— Mais, demanda l'Anglais, ne publia-t-on pas le portrait de la victime, son signalement ?

— Oh ! fit Kerjan avec un air un peu railleur, c'est là un honneur qu'on n'accorde guère qu'aux victimes " intéressantes ". Or la pauvre inconnue, malgré le mystère de sa fin tragique, ne pouvait prétendre à passionner l'opinion, qui, ne se passionna point, d'ailleurs. Et puis, tout ceci se passait en Bretagne, terre de rêveurs taciturnes, où l'on n'est que trop porté à chercher des causes surnaturelles aux plus prosaïques événements. Vous pouvez juger si le " drame de Rosmeur " tarda beaucoup à prendre les dehors d'un événement fantastique et surhumain.

— Si nous visitons la maison ? demanda paisiblement l'Anglais.

— Monsieur, dit Kerjan, pour ce faire, il faudrait en avoir les clefs. Or, ces clefs, à moins qu'elles n'aient changé de mains, doivent se trouver entre celles d'Alain Le Braz, le vieux domestique de Paul de Rosmeur, demeuré au service du comte Colomban, lequel, depuis dix ans, n'a pas reparu dans le pays. Et, ma foi, je ne saurais vous dire où le vieil homme a porté ses os, ni même s'il est encore de ce monde.

— Nous reviendrons pour cela un de ces jours, — fit Lebreton d'une voix brève. — L'heure de dîner approche, et c'est moi qui régale, à Trédrez.

VII

ALLIANCE

Il était six heures du soir quand les trois hommes arrivèrent à Trédrez.

— L'auberge n'est pas des meilleures, — dit Lebreton à ses deux compagnons, mais nous n'avons pas le choix. Demain nous serons vos hôtes à Saint-Efflam, monsieur Kerjan. En attendant, c'est ici que nous échangerons nos premières réflexions.

Et il désignait une maison d'apparence plus que modeste, en bordure sur la route, mais assez éloignée des autres demeures collées les unes aux autres dans l'unique rue du village. Sur un écriteau de tôle balancé par le vent sous une tringle rouillée se lisait la vieille inscription :

" Donne à boire et à manger. "

Quand les trois hommes entrèrent, une vieille femme se leva d'une chaise sur laquelle elle était assise où plutôt affaissée, et vint saluer ses visiteurs d'un bienveillant " *Kenavo* ". Puis, sans ajouter d'autre parole, elle les conduisit à travers une cuisine carrelée dans un jardin fort bien tenu où, sous une tonnelle de feuillage, une table à trois couverts était déjà dressée.

— Je vois, monsieur Lebreton, — dit gaiement Kerjan, — que vous aviez pris toutes vos mesures et donné déjà tous vos ordres.

— En effet, monsieur, — répondit Colman, — et puisque vous voulez bien être de nos amis, c'est en ami que j'en use envers vous. Aussi bien l'entretien que nous allons avoir vous prouvera-t-il la confiance que nous mettons en vous.

Kerjan s'inclina en signe de remerciement. Quand ils se furent installés sous la tonnelle, une jeune fille d'une quinzaine d'années se mit à les servir. Profitant du moment où elle s'éloignait pour aller chercher le potage, Lebreton dit à l'ancien greffier de Lannion :

— Cette vieille femme que vous venez de voir est la dernière survivante des trois habitants des ruines qui furent impliqués dans les premières poursuites intentées après la découverte du crime. Ne l'aviez-vous pas reconnue, monsieur Kerjan.

— Ma foi, non, — répondit celui-ci un peu abasourdi. — Et pourtant sept années ne sont pas un délai bien long pour le souvenir.

— C'est pourtant la propre veuve d'Alain Le Braz, mort, il y a un an environ. Depuis quelques jours, à ma demande, elle est venue habiter ici auprès de sa petite-fille, la jeune paysanne qui nous sert. C'est elle qui détient les clefs du château. Il nous suffira d'invoquer le nom du comte de Colomban de Rosmeur pour qu'elle mette ses clefs à notre disposition. Nous pourrions donc, demain matin, retourner sur le théâtre du drame et y interroger les lieux à défaut des hommes. Peut-être nous fourniront-ils quelque utile indication.

L'hôtelier se sentit comme subjugué par l'assurance de ces paroles. La sympathie qu'il éprouvait pour Lebreton devint de l'admiration :

— Monsieur, dit-il, vous êtes passé maître dans toutes les ruses de la diplomatie, ou bien vous possédez un talisman d'une inappréciable valeur, pour parvenir ainsi du premier coup, à retrouver un témoin que j'aurais cru volontiers mort et enterré. Je connais tout le pays comme ma poche, mais je n'aurais jamais soupçonné que la petite Madec fût apparentée d'aussi près aux deux vieux Le Braz.

— Eh bien ! Maintenant, vous le savez, — reprit Colman, — et, comme vous nous avez, à plusieurs reprises, affirmé votre sympathie, je ne pouvais mieux la reconnaître, qu'en vous donnant, à mon tour, une marque absolue de ma confiance en vous.

Et il tendit la main à son interlocuteur, qui la serra avec toute la force d'une sincère affection.

— Demain donc, — poursuivit Lebreton, — nous retournerons à Rosmeur avec les clefs ; j'essaierai même d'emmener la vieille Jeannic avec nous. Elle pourrait nous être d'un précieux concours, si elle consentait à parler de ces douloureux événements.

En attendant, c'est-à-dire en mangeant notre maigre dîner, nous pourrions échanger nos idées et nos réflexions sur ce que nous savons. Et afin qu'il n'y ait aucune hésitation et que nous puissions nous aider mutuellement, il convient que chacun de nous s'éclaire des lumières d'autrui. Or, présentement, c'est vous monsieur Kerjan, qui êtes notre maître. C'est à vous de guider nos recherches.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, monsieur, — se récria l'hôtelier.

— Je ne vous répéterai pas ce que j'ai eu l'honneur de vous dire déjà, à savoir que vous seul êtes à même de nous diriger, ne fut-ce que dans le choix, le rejet ou l'acceptation des hypothèses qui peuvent s'accorder avec nos opinions ou nos soupçons. Faites-nous donc connaître votre propre sentiment en même temps que celui du public sur le mystérieux problème qui nous sollicite.

— Mon sentiment compte pour peu de chose dans un pareil amoncellement de jugements opposés, prononça modestement l'hôtelier. — Cependant, si vous y tenez, je vous le ferai connaître, mais après vous avoir mis au courant des bruits qui coururent mystérieusement dans toute la région.

Et, sur le désir renouvelé de ses deux compagnons, Kerjan raconta tout ce qu'il savait par oui dire. L'opinion avait été très émue sur le moment

même et, comme l'esprit très simpliste des paysans donne aisément tort à ceux que l'autorité soupçonne, le premier jugement de la foule s'était prononcé contre Paul de Rosmeur et ses deux vieux serviteurs. Mais ce premier jugement n'avait pas été de longue durée. Dès avant l'ordonnance de non-lieu, un revirement s'était produit qui avait entraîné l'unanimité des suffrages.

L'impossibilité de trouver, non seulement un motif plausible, mais même une vraisemblance à un aussi odieux attentat, le souvenir de la taciturne existence du jeune châtelain, de sa bonté souriante à l'égard de ses concitoyens, la fidélité et la droiture des deux vieillards attachés à son service, avaient promptement fait justice des hypothèses contradictoires mises en avant pour tenter d'expliquer un fait en lui-même inexplicable. Et l'on était revenu tout de suite à la fantaisie la plus échevelée dans le domaine du merveilleux. Le surnaturel avait recouvert tous ses droits.

Tout ceci n'était que le contingent des rumeurs recueillies par l'ancien greffier. Il y ajouta l'appoint de ses propres suppositions.

—Elles se réduisent, —dit il, à ce que j'appellerai sans prétention le minimum de la certitude. Par exemple, ce minimum me paraît aussi fermement établi que possible, et il se résume en cette double évidence.

Premièrement : les auteurs du crime furent des étrangers au pays ; Deuxièmement : la victime fut intentionnellement conduite en ce lieu dans le but d'égarer l'opinion et de lancer sur une fausse piste les recherches de la justice. Or ce but fut trop bien atteint pour qu'on n'ait pas le droit d'en conclure à une longue et savante préméditation.

—Maintenant, —poursuivit Yves Kerjan, après une pause de quelques instants, — cette double certitude me sert de point de départ pour ouvrir la voie à deux hypothèses extrêmement probables, elles-mêmes fondées sur les faits et permettant d'introduire une induction sérieuse.

Voici ces hypothèses. La jeune morte ne portait aucune trace de violence extérieures. Elle était vêtue avec une élégante simplicité et appartenait manifestement aux classes opulentes de la société. Il ne semblait donc pas que le vol eût été le mobile du crime, malgré la déclaration de la vieille hôtelière concernant le sac de voyage disparu. Pour ma part, je ne vis dans la disparition de ce sac qu'une tentative maladroite pour détourner les soupçons, et cette maladresse me parut choquante dans un meurtre aussi habilement combiné.

Je dois dire que l'annulaire de la main gauche portait la marque que laisse au doigt une bague habituellement portée. De là pouvait sortir la présomption d'un vol commis sur le cadavre. Mais il était impossible d'appuyer une telle présomption, la jeune fille ayant fort bien pu retirer cette bague elle-même. Il faut donc l'abandonner. Mon hypothèse rejette donc absolument toute tentative fondée sur un mobile de cupidité. Et, contraint de me fournir une explication à peu près satisfaisante, je n'en puis trouver qu'une. La jeune fille assassinée devait détenir par devers elle soit quelque profond secret intéressant quelque famille que sa disparition pouvait servir, soit quelque droit incarné en elle, qui tenait en échec des ambitions violemment sollicitées par l'appât d'une grosse fortune.

—Tout ceci est merveilleusement raisonné, monsieur Kerjan, fit Lebreton d'une voix qui tremblait un peu, et mes informations personnelles me permettent de corroborer vos inductions. Si la morte n'avait subi aucune violence c'était probablement parce que le meurtrier avait été contraint par les événements à accomplir le meurtre d'une manière soudaine et mystérieuse.

—Ce que vous dites là est fort juste, monsieur, reprit Kerjan, mais sur quelle apparence fondez-vous cette hypothèse ?

—Je répondrai à votre question, monsieur, quand vous m'aurez dit s'il est possible de trouver quelque témoin susceptible, après sept ans écoulés, de reconnaître la victime sur le portrait d'une autre jeune fille.

—Ce témoin, monsieur, il est facile de le trouver, et vous n'aurez même pas à chercher pour cela : c'est moi.

—*Testis unus, testis nullus*, vous connaissez l'adage, monsieur Kerjan.

—Sans doute, mais, en dehors de moi, on en peut trouver plusieurs autres, ne fût-ce que parmi les magistrats qui instruisirent l'affaire.

Il y eut un moment de silence. Lebreton et l'Anglais avaient échangé un regard d'une poignante éloquence.

—Et... tenez!—s'écria Kerjan,—il en est un qui n'habite pas loin d'ici, à Morlaix, et je crois, monsieur Lebreton, qu'il vous sera facile d'entrer en relations avec lui. Vous avez eu, en effet, l'occasion d'admirer et d'obliger même sa femme et ses filles.

—Ah!—fit Colman avec un certain trouble,—voulez-vous parler des trois dames que j'ai accompagnées à Keravilio?

—D'elles-mêmes, monsieur.—Or, monsieur Ferreix était Procureur de la République à Saint-Brieuc au moment du crime de Rosmeur. Il a pris sa retraite depuis. La magistrature debout n'était guère son fait. D'ailleurs, quoique déjà riche, il a vu s'acroître, par un gros héritage, la fortune de sa femme, qui était une demoiselle de Pengoaz.

Derechef, Lebreton et l'Anglais se regardèrent. Mais l'hôtelier de Saint-Efflam ne vit pas ce regard, qui lui eût donné à réfléchir. Cependant, le dîner touchait à sa fin. On était au dessert et, depuis quelques minutes, la conversation s'était alanguie.

—Monsieur Kerjan,—demanda Lebreton,—vous ne m'avez point dit sur quelles données le juge d'instruction qui interrogea Paul de Rosmeur basa son interrogatoire ni quel genre de questions lui furent posées?

Un pli se creusa profondément sur le front de l'ancien greffier. Il hésita à répondre. Puis il dit quoique avec une visible répugnance :

—Vous touchez là, monsieur, à des souvenirs qui me sont extrêmement pénibles, car ils évoquent la période la plus cruelle de mon existence.

—Je dois deviner,—reprit le jeune homme impitoyable,—celle où vous dûtes donner votre démission?

—Comment savez-vous?—se récria Kerjan qui, cette fois, n'essaya pas de cacher son étonnement.

—Comment je sais? Mais par vous-même. Ne venez-vous pas, par cette simple exclamation, de me montrer que je devinais juste.

—Eh bien, soit! avoua l'hôtelier, avec une farouche énergie;—que vous l'avez su ou que vous l'avez deviné, il n'importe! Ce qui est vrai, c'est que j'ai donné ma démission, contraint et forcé, au moment même où la vérité allait se faire jour, au moment où, mis en présence du cadavre, Paul de Rosmeur, qui n'était point fou avant son arrestation, mais qui l'était bien réellement quand il fut rendu à la liberté, venait, par une exclamation inattendue, de faire comprendre aux juges qu'il reconnaissait la pauvre enfant assassinée.

Les deux compagnons de Kerjan s'étaient tu. Une immense émotion pouvait se lire sur leurs traits. Pâles, haletants, la sueur au front, Colman Lebreton et Bertie Johnson suivaient avec un fiévreux intérêt la marche des révélations de Kerjan. Et comme celui-ci s'était accoudé au bord de la table, le front sur sa main, Lebreton le pressa :

—Quelle était cette exclamation de Paul de Rosmeur? demanda-t-il.

—Oh! Elle n'était pas bien explicite. Le malheureux avait fixé sur la pâle figure un regard d'incalculable désespoir. Il avait joint les mains, et, de sa gorge étranglée, un nom, un nom seulement, avait jailli : "Blanche!"

—Et... ce fut tout?

—Ce fut tout.—Il n'y eut pas de nouvel interrogatoire. Le jeune homme fut examiné par le médecin légiste qui le déclara privé de raison. Quant à moi,

appelé chez le substitut, je fus invité à supprimer dans mon procès-verbal mention de l'incident. L'ordre en était venu de Saint-Brieuc et peut-être de plus loin. Je refusai.

Ce fut une lutte terrible entre le parquet et moi. On essaya de me convaincre d'abord que cette "omission" était une bonne action qui rendrait plus facile l'ordonnance de non-lieu qu'on allait rendre en faveur du jeune homme, "reconnu irresponsable." Je fis remarquer que cette mention ne déchargeait point Paul de Rosmeur de l'accusation matérielle, qu'elle l'innocentait seulement au point de vue de la responsabilité morale, et qu'elle sauvait les vrais coupables. Le substitut se rendait à mes raisons, mais n'osa pas s'inscrire en faux contre l'avis de ses supérieurs hiérarchiques. A la suite d'une violente altercation, je lacérai le registre en arrachant la page paraphée sur laquelle j'avais inscrit le procès-verbal. Dès ce moment le conflit devenait violent. C'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Que pouvais-je faire contre d'aussi puissants adversaires ? Le secret de l'instruction tenait entre le jeune juge qui l'avait conduite et moi. Or le juge d'instruction "ne se souvenait plus de l'incident." Déjà assez médiocrement noté, à cause de mon indépendance, je fus vaincu. On ne voulut pas me révoquer, ce qui eût peut-être été dangereux ; on exigea ma démission. Je la donnai. Les bruits les plus désobligeants circulèrent sur mon compte. D'humeur peu endurente, je souffletai un jour le juge en le traitant de menteur. Il se vengea en me faisant condamner à un mois de prison pour coups et blessures. Avec le produit de ma charge, revendue à perte, je voyageai. Il y a deux ans, je suis revenu au pays où je me suis établi hôtelier. — Voilà mon histoire, messieurs. Maintenant, vous savez quelle part j'ai prise à ce lugubre drame. — Ai-je besoin de vous répéter que, désormais, je suis acquis à votre cause, et que c'est entre nous à la vie, à la mort ?

Spontanément, Lebreton et l'Anglais tendirent leurs mains à cet honnête homme, victime lui aussi du crime mystérieux qui avait causé la mort de deux innocents.

— Cette feuille que vous avez arrachée au registre, monsieur Kerjan, l'avez-vous conservée ? — questionna Bertie Johnson.

— Je me serais bien gardé de la perdre, — répliqua l'hôtelier. — Elle est un document que je tiens à votre disposition.

— Très bien ! — intervint Lebreton, — voilà que nous avançons sur le terrain des investigations. Pouvez-vous nous dire le nom du juge d'instruction souffleté par vous et sauriez-vous quelle a été la suite de sa carrière ?

— Oh ! bien volontiers, monsieur. Il se nomme Léopold Lorrain. C'est un Méridional d'origine, qui a rapidement fait son chemin. D'ailleurs, il n'a pas fait ce chemin dans la magistrature. Neveu d'un homme d'état en vue, il s'est jeté dans la politique et est devenu député d'un département du Centre. Il paraît qu'il a un fort bel avenir devant lui et qu'à la Chambre on fait le plus grand cas de sa personne et de ses talents.

Le dîner était terminé. Lebreton demanda gaiement :

— Quelle distance y a-t-il exactement de ce point de la côte à Saint-Efflam, monsieur Kerjan ?

— Un peu plus de douze kilomètres, monsieur.

— C'est un parcours que l'on fait aisément à pied, en se promenant.

— Vous plairait-il que nous rentrassions à l'hôtel avec vous ?

Je réfléchis qu'une visite aux ruines pour demain n'est pas indispensable. Nous pouvons la différer d'une semaine sans inconvénient, et nous aurions profité peut-être à devenir vos hôtes pour la durée de la saison.

— Vous savez que vous serez les bienvenus chez moi. Il me reste précisément deux chambres. Il y a affluence de baigneurs, et je suis convaincu que le séjour de Saint-Efflam ne vous déplaira point.

—Écoutez donc, monsieur Kerjan.—Nous avons laissé nos bagages à Lannion, à l'hôtel de France. Pouvez-vous les faire prendre demain par une de vos voitures ?

—Rien ne sera plus facile, messieurs.

Lebreton paya à la jeune fille le prix du dîner. Il était sept heures du soir environ et le soleil était encore assez haut sur l'horizon. De clairs rayons doreraient les pampres de vigne vierge et le lierre de la tonnelle. Avant de remettre son portefeuille dans sa poche, Colman en retira un objet enveloppé de papier de soie avec un soin délicat. C'était une photographie d'une exquise perfection représentant, en un médaillon ovale, une adorable tête de jeune fille. Il mit le portrait sous les yeux de l'hôtelier et lui demanda.

—Connaissez-vous cette jeune fille ?

L'ex-greffier se redressa violemment ému :

—Mais... c'est la morte des ruines, la jeune fille assassinée !—s'écria-t-il.

—En êtes-vous bien sûr ?—insista Colman.

—Absolument sûr—affirma de nouveau l'hôtelier, dont les yeux ne quittaient pas l'image.

Lebreton tira une seconde photographie de son portefeuille et la tendit derechef à son compagnon en disant :

—Ne serait-ce pas plutôt celle-ci ?

—Mais... c'est la même,—fit Kerjan avec un accent où il y avait en même temps un doute et une interrogation.

—Non,—fit la voix grave de Colman,—ce n'est point la même.—Regardez attentivement, monsieur Kerjan, car votre réponse va avoir une importance capitale et décisive. Ces portraits sont ceux de deux jeunes filles, de deux sœurs, mortes toutes les deux dans la même année. Lequel des deux vous semble représenter le plus exactement la pauvre enfant morte à Rosmeur ?

L'hôtelier plaça les deux photographies côte à côte sur la table et s'absorba dans une muette contemplation. A la fin, il releva la tête et, la voix assurée cette fois, la certitude dans le regard, il répondit :

—Le portrait de la morte est celui que vous m'avez présenté le premier.

—Vous êtes absolument sûr ?

—Absolument sûr. La morte était blonde, et, autant que l'on en peut juger sur une photographie, la jeune fille que voici était une blonde, tandis que l'autre devait être châtain foncé, presque brune.—Mais il y a mieux : le procès-verbal de constat mentionne la présence au menton de la morte d'un signe velouté qui donnait à sa physionomie la grâce piquante d'une marquise du dix-huitième siècle. Ce signe, que je me rappelle fort bien, je le retrouve sur la photographie. Il n'y a plus aucun doute pour moi. Voici le portrait de la pauvre enfant assassinée.

Il remit les deux images à Lebreton qui ajouta, en matière de sentence

—Vous avez de fort bons yeux et une excellente mémoire, monsieur Kerjan. Je vous en félicite et je m'en réjouis pour nous-mêmes.

Il referma le carnet, qu'il remit dans sa poche et, donnant le signal :

—En route, messieurs ! Nous pouvons encore arriver à Saint-Efflam avant que la nuit soit trop noire.

Les trois hommes prirent la route qui poudroyait sous le couchant, s'arrêtant, de temps à autre, pour contempler l'admirable panorama qui se déroulait sous leurs yeux. Quand ils atteignirent le coude par lequel la route s'amorce, au chemin de grève, au-dessus de Saint-Michel, Lebreton, étendant le bras, désigna une masse rocheuse qui se détachait au nord, au-dessus de la mer calme et pleine !

—Je vous conduirai un de ces jours sur ce point de la côte, pour vous y montrer l'endroit où le pauvre vieux Le Braz fit, il y a trois ans, la chute malheureuse qui détermina sa mort.

VIII

SILHOUETTES DE BAIGNEURS

Il y avait quarante-huit heures que Lebreton et Johnson étaient installés à Saint-Éfflam lorsque par un radieux après-midi, un grand breack à trois chevaux s'arrêta devant l'hôtel, venant de Saint-Michel-en-Grève. Ce breack contenait quatre hommes et quatre femmes.

Juste en ce moment, Kerjan venait de s'asseoir auprès des deux hôtes dont il était devenu le ferme et fidèle allié. A la vue des touristes descendant de leur voiture, un " Ah ! " de surprise lui vint aux lèvres et saisissant le bras de Lebreton :

—Tenez, monsieur,—dit-il,—voici précisément l'un des hommes dont nous parlions avant-hier.

—Quel homme ? — interrogea Colman, qui n'avait point le souvenir présent.

—Mais monsieur Léopold Lorrain, le député, mon juge d'instruction que j'ai si bien souffleté, il y a sept ans.

—Ah !—firent simultanément les deux amis, avec une intonation pourtant différente de celle qu'avait eue Kerjan. Car, en celle-ci, il n'y avait que de la surprise. Dans celle de Johnson et de Lebreton vibrait une sorte de satisfaction.

Cependant les huit excursionnistes s'étaient avancés, le verbe haut, l'allure impertinente, vers la terrasse du café. Kerjan s'était levé. Il avait soufflé, en riant, dans l'oreille de ses compagnons :

—Doucement. Je m'éclipse. Il ne faut pas qu'il m'aperçoive, car il s'en irait. Tout à l'heure, quand ils seront attablés devant leurs consommations, je me montrerai, et vous pourrez apprécier l'effet de la tête de Méduse.

Et, ce disant, l'hôtelier s'éclipsait, laissant aux garçons le soin de servir les nouveaux arrivants. Ceux-ci vinrent s'asseoir à l'une des tables placées en face des deux amis, qui déjà dévisageaient obstinément l'ancien magistrat. C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne et d'une corpulence qui semblait le menacer, sous un délai assez rapproché, d'une obésité précoce. La face avait cette banalité pré-entieuse et gourmée des gens qui, sans mérite personnel, ont pour eux d'être les favoris de la chance. Une certaine astuce toutefois se lisait dans les prunelles bleuâtres et indécises, en même temps qu'une insolence fondée sur la foi au succès qui avait constamment jusqu'ici couronné les entreprises du personnage.

—Que penses-tu de cet homme, Bertrand ?—demanda à voix basse Lebreton à l'Anglais.

—Je pense, mon cher Colman,—répondit celui-ci,—que nous avons devant nous un suffisant imbécile, capable peut-être de devenir malfaisant à l'occasion, mais par impulsion d'autrui. Ce n'est là qu'un comparse dans le drame qui nous occupe, et nous devons chercher plus haut les responsabilités. Kerjan ne nous a-t-il pas dit que celui-ci avait agi par ordre ?

—Ton jugement concorde avec le mien. Oui, Kerjan a raison, cet homme n'a dû être qu'un instrument. Il me tarde de voir quelle mine il va prendre au moment où notre hôte se montrera à lui.

Tandis qu'ils échangeaient ces réflexions, les nouveaux venus, avec une gaieté bruyante, commandaient des consommations variées, qu'ils accompagnaient des réflexions du goût le plus douteux, des critiques les plus platement bêtes sur le pays, les habitants, les mœurs.

—Quelle partie carrée d'imbéciles !—prononça à demi-voix aux oreilles des

deux jeunes gens Kerjan, qui rentrait en ce moment.—Je gage que vous demandiez, sans être d'accord, quel est le plus bête de la bande ? Ne cherchez pas : c'est mossieu le député Lorrain. Je le connais.

Cela fut dit d'un tel ton que les deux amis éclatèrent de rire, ce qui arrêta net les papotages de la bande. L'un des quatre hommes, un des fêtards à têtes crapuleuses, assujettit son monocle sous son sourcil gauche et en essaya l'effet sur les irrévencieux vis-à-vis qui s'étaient permis de rire. Mais alors, très indifférent, Bertie Johnson se leva et l'aspect du colossal Anglais suffit à éteindre toute velléité provocatrice dans les regards du groupe interloqué. Il n'eut pas, d'ailleurs, à prendre longtemps des airs de matamore. Yves Kerjan venait de se démasquer et montrait à ses hôtes sa figure fine et railleuse.

—Bien le bonjour, monsieur Lorrain,—dit-il en s'avancant vers les consommateurs.—C'est beaucoup d'honneur pour moi de vous recevoir sous mon toit. Je n'aurais pas osé l'espérer.

La face insignifiante du député était brusquement devenue cramoisie. Puis, presque immédiatement, ses yeux dépourvus d'intelligence, avaient pris une expression de méchanceté qui fit dire à Lebreton :

—Ma foi, Bertie a raison. Cet idiot peut devenir malfaisant. Tant pis pour lui.

En reconnaissant l'homme que jadis il avait fait condamner à la prison pour voies de fait sur sa personne, Lorrain avait changé de couleur. Le rouge lui était monté au front tant le souvenir de sa lâcheté lui avait été pénible. Mais la mansuetude de Kerjan, son obsequiosité feinte avaient suffi pour abuser la fatuité du personnage. Tout de suite il avait cru voir dans l'attitude humble, presque servile de l'ancien greffier, une marque de déférence, et rassuré contre les indiscretions possibles de l'hôtelier, il se rengorgea et daigna répondre avec une noble condescendance :

—Tiens ! monsieur Kerjan, vous ici, maître d'hôtel à Saint-Efflam ? Vous êtes donc rentré au pays ?

—Comme vous le voyez, monsieur Lorrain,—répliqua Yves en réprimant une folle envie de rire—et charmé de vous compter parmi mes clients.

Avant que Lorrain put répondre à cette phrase dans laquelle on pouvait voir une fine ironie, une intervention du dehors vint faire une diversion en détournant les attentions.

Une seconde voiture vena t de s'arrêter devant la porte de l'hôtel et sept personnes en descendaient rapidement.

—Monsieur Kerjan, — cria du seuil une voix chaudement timbrée qui fit tressaillir Lebreton,—pouvons-nous remiser chez vous ?

Pour le coup, l'hôtelier délaissa le député et sa compagnie et s'avança le chapeau à la main vers l'arrivante, qui n'était autre que Dina Ferreix. Elle venait d'entrer, apportant la splendeur de sa beauté dans l'estimant en plein vent, éblouissant les regards. Derrière se montraient la petite Germaine de Pengoaz et Alette Ferreix. La blonde après la brune apparaissait comme le jour éclatant succédant à la nuit enivrante, et c'était le splendide contraste de leur double beauté, connue de Saint-Brieuc à Brest, qui avait soulevé la soudaine rumeur des admirateurs confondus.

À la vue des deux jeunes filles, Lebreton et l'Anglais s'étaient levés, imités d'ailleurs par tous les hommes assis sur la terrasse. Un peu confuses de la sensation produite par leur arrivée, les deux sœurs saluèrent d'une révérence circulaire. Mais en se tournant du côté de Colman et de son compagnon, elles les reconnurent et Claudine ne put retenir une exclamation de joie :

—Bonjour, monsieur,—fit-elle en s'avancant hardiment à la rencontre de Lebreton.—Que je suis contente de vous revoir !

Et elle lui tendit sa main gantée dans son *shake hands* tout à fait à l'an-

glaise Elle avait fait les premiers pas. Colman, à son tour, quitta la table où il était assis et vint saluer Alix Ferreix. Puis, comme la mère s'approchait, elle aussi, le sourire aux lèvres, il en profita pour présenter aux trois dames son ami Bertie Johnson. Déjà madame Ferreix appelait à elle son mari.

—Aristide, dit-elle, je tiens à rappeler devant tous que monsieur Lebreton ici présent est le très aimable voyageur qui, il y a dix jours, a bien voulu se faire notre défenseur dans cet affreux hôtel des frères Garnin à Keravilio.

M. Ferreix, répondant à l'appel de sa femme, se sépara des messieurs de Myriès avec lesquels il s'entretenait, et vint avec la meilleure grâce du monde remercier les deux jeunes gens de leur intervention protectrice en faveur de sa femme et de ses filles.

—Je vous suis profondément reconnaissant, monsieur, dit-il à Lebreton, de l'empressement que vous avez bien voulu mettre à accompagner madame Ferreix et j'ai su par elle-même que votre présence lui avait été plus qu'utile. Permettez-moi d'espérer que ce petit service rendu par vous nous sera comme un titre à votre amitié.

C'était le tour de Lebreton d'être embarrassé. Il trouvait à l'ancien magistrat un air de franchise et de bonté qui ne s'accordait point avec l'idée qu'il s'en était faite lorsqu' Kerjan lui avait appris que M. Ferreix était procureur de la république au moment de la découverte du crime de Rosmeur. Cette constatation qu'il faisait portait un nouveau trouble dans son esprit déjà si plein d'incertitudes.

—Il n'est pas possible, pensa-t-il, que l'arrêt des poursuites ait été imposé par cet homme.

Tandis qu'il s'entretenait avec le père, les deux filles, stimulées par Germaine de Pengoaz, s'étaient emparées de Bertie Johnson et ne lui taisaient point l'admiration qu'elles ressentaient pour sa force prodigieuse depuis le dramatique incident de Keravilio. Et il faut croire que l'expression de cette admiration enthousiaste ne déplaisait point à l'insulaire, car il rait de bon cœur aux compliments que lui décernaient les charmantes créatures avec un véritable luxe d'hyperboles. Tout à coup, Germaine, emportée par un lyrisme candide, s'écria :

—Mais vois donc, Alette, toi qui n'aimes pas les Anglais, monsieur n'a d'anglais que le nom. Il parle le français aussi purement que nous, sans la moindre accent.—Savez-vous, monsieur, qu'il faut savoir que vous vous appelez Johnson, pour croire que vous êtes Anglais ?

Et Bertie de répondre galamment :

—Voilà, mademoiselle, que vous allez me faire regretter mon origine. Après cela, c'est peut-être vous qui avez raison. Je ne suis peut-être Anglais que par... accident. — Car ce nom de Johnson veut simplement dire " fils de Jean," et l'on peut être fils de Jean dans tous les pays.

Cet boutade eut un vif succès et, dès ce moment, les jeunes filles furent d'accord pour trouver que les deux amis étaient à la fois des hommes d'esprit et de courage. Quand sur le suffrage de trois femmes un homme, et deux *a fortiori*, obtiennent une pareille unanimité dans l'éloge, on peut assurer hardiment qu'ils ont conquis toutes les sympathies. Les compliments du début échangés, on en vient à une conversation plus intime. Des questions, traduisant le mutuel intérêt qu'on se portait, furent discrètement formulées,

—Vous comptez prolonger votre séjour à Saint-Efflam, monsieur ?—demanda discrètement madame Ferreix à Lebreton.

—Nous pensons y rester une dizaine de jours, madame, sauf à y revenir après quelques excursions sur d'autres points de la côte, répondit Colman. — Et vous-même avez-vous l'intention de demeurer longtemps ici ?

—Ici, assurément, mais non à l'hôtel. Nous possédons, en effet, une propriété sur la route de Plouaret, au creux de la vallée du Pontaryar, et, pendant la

saïson, nous venons tous les jours prendre des bains sur la plage de Saint-Efflam.

Malgré lui, Lebreton sentit une joie profonde s'épancher en lui à l'audition de ces paroles qui lui annonçaient la permanence d'un voisinage cher à son cœur. Il n'osa pas s'avouer le sentiment étrange qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie. Tout au contraire, la réflexion que lui suggéra l'analyse de ce bonheur inconnu jusqu'alors ne fit qu'assombrir son front.

—Je suis ici en justicier, pensa-t-il.—Toute pensée, tout rêve, tout espoir qui tendraient à me détourner du but que je me suis fixé ne sauraient être que profanes à mes yeux. La justice est implacable, surtout quand elle veut être réparatrice d'une iniquité. Elle ne doit se laisser mettre sur les yeux le bandeau d'aucun aveuglement, d'aucune complaisance. Elle doit éloigner l'amour, elle doit punir sans haine.

Et tendant sa volonté en une inexorable résolution, il se jura de n'avoir de regards que pour l'oeuvre d'expiation dont il se faisait l'instrument.

—Ils ont frappé un innocent qu'ils ont fait mourir de désespoir ; ils ont protégé les coupables en les dérochant au châtiment. Quels que soient les auteurs de cette forfaiture, malheur à eux. Je les ai jugés et condamnés.

Or, comme il prononçait mentalement cette sentence, Dina Ferreix passa devant lui et, derechef, l'âme qui s'imposait à elle-même sa dure mission tressaillait à la vue de la radieuse créature. Car elle lui apparaissait miraculeusement belle, moulée dans sa robe collante et grise, décelant tous les trésors de son buste harmonieux. Et, comme elle se détournait, ses yeux noirs rencontrèrent le sombre regard de Lebreton. Il y eut dans les prunelles de la jeune fille une expression de tristesse et d'effroi qui n'échappa point à Colman. Il comprit qu'un lien mystérieux attachait sa destinée à celle de cette femme si belle, et il eut comme la rapide divination d'une lutte plus cruelle à soutenir qu'il ne l'avait encore supposé.

Dina s'était rapprochée manifestement avec le désir de renouer plus étroitement l'entretien commencé à Keravilio et d'entrer plus avant dans l'intimité du jeune homme. Le regard de celui-ci l'avait éloignée.

Mais si Colman Lebreton affectait l'indifférence à l'égard de la beauté triomphante des demoiselles Ferreix, il n'en était pas de même du nombreux public de leur entourage et, plus spécialement, du groupe dont le député Lorrain était le plus bel ornement. Telle avait été la sensation produite par l'arrivée de deux charmantes filles qu'elles étaient devenues le point de mire de tous les regards et que les quatre jolies femmes en compagnie du député Lorrain et ses amis en avaient subi du coup un assez humiliant abandon.

L'attention de ces messieurs, trop vivement sollicitée du dehors, les avait entraînés hors de l'estaminet, et, maintenant, les quatre hommes, Léopold Lorrain en tête, se tenaient comme hypnotisés sur le seuil, tant est grand et tyrannique l'empire de la beauté sur le cœur et les sens. Ils discutaient les avantages de chacune des deux soeurs avec cette crudité de langage, cette impertinence de ton qui est devenu de mode en notre époque distinguée et que tant de femmes, même des plus pures, tiennent pour un hommage flatteur dans son indiscretion. Les uns vantaient la brune, les autres la blonde. Chacun mettait son mot dans ce concert d'éloges.

Les demoiselles Ferreix entendaient ces propos qui mettaient un peu de rouge sur leurs joues. Mais Kerjan n'avait-il pas dit à Lebreton qu'elles avaient reçu une éducation toute "Parisienne" ? Elles n'étaient donc pas femmes à s'émouvoir pour si peu.

Mais Lebreton et Johnson les entendaient aussi, et en souffraient. Colman surtout, qui ne pouvait se dissimuler le trouble de son cœur et le sentiment nouveau qui y avait pris naissance, quoiqu'il se fut interdit d'y accorder aucune

complaisance, ne supportait qu'en frémissant cette conversation brutale, qui lui semblait porter atteinte à la pudeur même de ce sentiment.

A diverses reprises, cédant à son impatience, il s'était retourné vers le groupe insolent, et son œil avait eu des lueurs de colère. Mais, chaque fois, il s'était souvenu de sa résolution et son effort avait triomphé de son indignation prête à éclater. Tout à coup, au milieu du groupe des dames, Lucien de Myriès jeta une exclamation de joie.

Ah ! ce cher monsieur Lorrain ! Quel bon vent vous amène ici ?

Et il s'avança, la main tendue, vers le député assez confus de se voir reconnu au milieu d'une société quelque peu compromettante. Lui, il n'avait rien dit bien qu'à distance il eut reconnu également son ancien collègue, M. Aristide Ferreix. Mais la beauté des filles de l'ancien procureur de la république, qu'il n'avait jamais vues avant ce jour, l'avait fasciné comme tous les autres au point de lui faire oublier toute la prudence d'attitude que lui imposaient les circonstances. Maintenant, il ne pouvait pas se refuser aux politesses de la rencontre. Lucien de Myriès, par son intervention, lui avait fermé la retraite.

IX

INCIDENTS DE PLAGE

Lorsque, le soir venu, Lebreton se retrouva seul dans sa chambre d'hôtel, en face de cette plaine de grève, en ce moment découverte par la retraite de la mer, les réflexions qui hantèrent son esprit furent pleines d'une morne tristesse. Entre autres remarques qu'il avait pu faire, ce jour-là, une, surtout, lui était particulièrement cruelle. Bertie Johnson, son compagnon et son ami, son associé dans la terrible recherche de justice qu'ils faisaient en commun, n'était pas venu, comme à l'ordinaire, lui faire part de ses pensées et recevoir les siennes en échange. Il semblait même à Colman que le jeune Anglais avait évité sa présence. Ils s'étaient souhaité mutuellement le bonsoir avec une sorte de gêne, ou plutôt d'embarras, qui n'était point de la froideur, mais qui semblait indiquer une souffrance que leur contact réciproque avait envenimée. Et c'était de là qu'était venue à l'esprit de Lebreton la réflexion qui l'avait assombri.

—Pauvre Bertrand ! soupira le jeune homme, c'est de grand cœur qu'il s'est associé à ma tâche, et rien, jusqu'ici, ne m'a donné lieu de douter de son dévouement. Mais n'ai-je pas trop demandé à ce dévouement ? Dans cette oeuvre de justice, qui ressemble tant à une oeuvre de vengeance, n'ai-je pas trop attendu de sa fermeté ?—L'homme le plus vaillant peut-il résister à l'amour ? Or, elles sont bien belles, ces créatures adorables qu'un étrange hasard, hostile sans doute à nos desseins, nous a fait rencontrer ainsi. Pourquoi lui reprocherai-je de s'être laissé prendre à ce mirage de l'amour, moi dont le coeur s'est mis à battre tout le premier sous l'éclair de ses grands yeux noirs ?

Il s'interrompit. Un pli douloureux s'était creusé entre ses sourcils. Car, il était forcé de se l'avouer, une jalousie atroce se mêlait à l'incertitude du mal dont il était atteint lui-même. Il ne souffrait pas tant à la pensée de savoir Bertie amoureux d'une des demoiselles Ferreix que par le doute où il était de l'objet de cet amour. Laquelle des deux jeunes filles aimait-il ? Était-ce la blonde Alette ou la brune Dina ? Et c'était ce doute qui torturait atrocement l'âme généreuse de Colman Lebreton.

—Ah ! misérable coeur humain !—murmura-t-il, prenant une apre volupté à se lacérer lui-même,—quel philtre magique te donnera jamais l'indifférence glaciale qui assure la suprématie de la volonté ?—Je me suis décrié à moi-même le renoncement, et voilà que, comme le chien du jardinier, je ne puis souffrir qu'un autre profite du bonheur auquel je me refuse moi-même, vers lequel je me suis interdit de tourner mon espérance.

Il passa sa nuit accoudé à la fenêtre, l'oeil perdu dans les noires profondeurs sous lesquelles on entendait bruire le souffle des grandes eaux et battre le pouls de l'océan. Dans ces ténèbres vivantes, pleines de l'horreur sacrée de l'invisible, Colman voyait se mouvoir des ombres, les unes tragiques et sinistres ; lui rappelant la promesse de vengeance à exercer ; les autres, belles et suaves, avec des séductions de sourire, des tendresses du regard. Et les unes et les autres portaient des noms, avaient des visages connus d'être chers ou pleurés : Blanche de Pengoz et Paul de Rosmeur, Alain Le Braz, Alix et Claudine Ferreix. Le jeune homme s'étreignit le front avec une sorte de désespoir farouche.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, gémit-il, cette chose est-elle possible ? Auriez-vous ajouté cette amertume nouvelle à la coupe de fiel que je bois depuis sept ans ? Faut-il que je la laisse cette femme que je suis si près d'adorer, que j'adore déjà ? Faut-il que je la frappe, elle, innocente, mais responsable pourtant du crime d'un autre, du déni de justice infâme qui a ôté la vie, la raison et l'honneur à deux autres innocents ?

Il se redressa, le poing tendu dans un geste de menace.

— Eh ! qu'importe ! — J'ai juré aux morts, et je tiendrai mon serment. — On les a frappés sans pitié, sans merci. Non contents d'avoir accompli le crime qui a tué Blanche, on a voulu tuer Paul, et on l'a tué en le déshonorant. On la tué par le désespoir et la folie, afin qu'il y eût un responsable de l'attentat monstrueux afin que les biens de la morte revinssent aux assassins.

Or, les biens de la morte sont revenus à ses héritiers naturels, et ces héritiers, c'étaient les Ferreix. Il se tut, comme s'il avait eu peur d'en dire davantage. L'angoisse qui l'oppressait faisait haleter sa poitrine et trembler sa voix. Il se tordit les mains dans l'abandon de son impuissance. Un cri de douleur atroce monta en une vague murmure sur ses lèvres :

— Non, mon Dieu, non, cela n'est pas possible ! Elles sont innocentes, n'est-ce pas, et ce n'est pas elles que je dois frapper en frappant leur père ? Non, cet homme n'est pas le coupable et les apparences qui l'accusent sont fausses, elles mentent, n'est-il pas vrai, mon Dieu ?

Les heures s'écoulaient dans cette tourmente de son âme, qui ressemblait à une agonie. On était en ces mois d'été où la lumière revendique ses droits longtemps avant que le soleil ne vienne prendre possession du ciel. Lassé de son insomnie, Colman ne voulut pas rester dans cette inaction sans repos. Il eut l'impatience du grand jour et du mouvement.

Il sortit et descendit sur la route enténébrée. Il préférait l'air pur du large à l'atmosphère de sa chambre, pourtant largement aérée.

Et, au hasard, ou plutôt guidé par l'instinct de son cœur, il se mit à marcher du côté de Roc'harlaz. Il allait, en proie au doute cruel, se répétant le dur problème, sans y trouver une réponse. Et tandis qu'il marchait sous la nuit, emplissant l'écho lugubre du bruit de ses pas sur la chaussée, la mer revenait insidieuse et coutumière, regagnant le terrain perdu, avec le lent et sûr déplacement de ses lames sur ce sable ferme et uni qui, pour tant de voyageurs égarés s'est ouvert un humide linceul.

Il errait ainsi dans la nuit sans but défini, toujours plongé dans les réflexions les plus sombres.

Il avait bien fait mille pas au hasard de la route, se heurtant aux troncs d'arbres, s'accrochant aux épines des ajoncs. Il ne savait point où il allait, mais sa pensée se dégageait peu à peu des influences qui la dominaient. Et il s'expliquait maintenant ce besoin auquel il obéissait de découvrir la demeure dont madame Ferreix avait parlé la veille. Il y avait là, dans cette vallée endormie une villa, un manoir, ou simplement un chalet moderne, sous le toit, duquel dormait, plus belle encore en son repos, cette femme dont l'étrange séduction avait

exercé son sortilège sur la volonté pourtant si résolue de l'homme voué à son grand office de justicier.

Et, cette maison inconnue, il voulait la voir, sentant que, lorsqu'il l'aurait vue, le calme serait rendu à son esprit. Tout à coup, au-dessus de la haute colline qui encaissait à l'Est l'étroite vallée, le jour apparut blanchissant le ciel. Les pins qui la couronnaient se dessinèrent nettement en silhouettes noires sur le front pâli du firmament.

Et ce dernier obstacle franchi, la lumière tomba de la voûte où les étoiles s'éteignaient en nappes blanches dans la gorge verdoyante. Des panneaux entiers s'éclairèrent par plaques, et, sur le versant opposé au sien, dominant la crête, au travers d'un rideau d'arbres séculaires, au milieu des tapis de pelouses veloutées, Lebreton vit se dresser une construction massive et carrée, à deux étages, trouée de vingt larges fenêtres dont les volets étroitement fermés attestaient qu'on dormait profondément sous ce toit.

Une émotion étrange le secoua. Il eut tout de suite la certitude que c'était là qu'elle habitait. Alors, il eut honte de sa faiblesse ; il se jugea ridicule d'avoir cédé à la sollicitation de son désir, et reprit le chemin de l'hôtel.

Et ce fut à travers un paysage embrumé de rosée, frissonnant de la fraîcheur matinale, qu'il parcourut la voie du retour. La mer pleine battait le pied du remblai, et les rayons en paillettes d'or étincelaient sur les crêtes mouvantes. Le Roch'ar Laz s'était brusquement vêtu de pourpre sous les baisers du soleil. On eut dit la rougeur d'une nature vierge surprise par les regards d'un astre indiscret. Deux heures plus tard, l'hôtel s'éveillait à son tour et ses habitants se rendaient en foule sur la plage. Une joie de fête éclatait dans les cris des enfants et les rires des femmes. C'était, grâce à la pleine mer, l'heure du bain matinal.

—Elles vont venir !—pensa Lebreton.

Il ne se trompait pas. Vers huit heures et demie,—alors que le jusant commencé avait ramené l'eau d'un bon tiers en arrière de la plage, la voiture des Ferreix s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Les dames venaient prendre leur bain et profiter des cabines que Kerjan mettait bénévolement à leur disposition.

Comme la veille, elles étaient escortées de Germaine et des deux messieurs de Myriès. Mais, cette fois, à peine eurent-elles mis pied à terre, que le beau Lucien alla chercher le député Lorrain sur le seuil de l'hôtel et vint le présenter avec force compliments aux deux jeunes filles et à leur mère. Celles adressèrent un salut de tête amical à Colman et se dirigèrent accompagnées du groupe vers les cabines. En ce moment, l'Anglais descendait, enveloppé d'un ample caban sous lequel il dissimulait son habit de bain. Il vint droit à Colman et, lui tendant la main, il lui demanda :

—Est-ce que tu ne vas pas faire une pleine eau avec moi. J'ai à te parler.

Le voix de Bertie avait repris son calme des jours précédents et l'on lisait sur ses traits la même candeur souriante. Lebreton remonta dans sa chambre et reparut à son tour enveloppé d'un manteau gris. Les deux hommes se dirigèrent vers la plage.

—Colman,—commença l'Anglais,—les notes que nous possédons sont bien incomplètes et le "Souviens-toi !" de notre pauvre Paul n'est pas une indication suffisante. Savais-tu que Blanche de Pengoaz eut une sœur ?

—Non,—répondit vivement Lebreton.— Pourquoi me poses-tu cette question ?

—Parce que la jeune fille qui accompagne les dames Ferreix se nomme Germaine de Pengoaz. . . .

Lebreton avait tressailli. Un instant, il demeura silencieux. Puis, avec un geste vague, il dit :

—Ce n'est peut-être qu'une cousine, une parente éloignée. Pourquoi serait-elle une sœur ?

Bertie hocha la tête et s'appuyant à l'épaule de son compagnon :

—Parce que, il y a dix ans, la maison de Pengoaz n'avait plus que deux représentants : le vicomte Georges, mon cousin, et moi.

—Ah !—fit encore Colman, surpris,—Mais tu es un Rosmeur, toi ?

—Oui, Pengoaz-Rosmeur, comme tu es, toi, Trédrez-Rosmeur.—Moi mort, la branche aînée est éteinte.

Lebreton marchait la tête penchée, les sourcils rapprochés par une tension d'esprit. Il demanda :

—Je ne savais pas que Georges eut eu deux enfants de son mariage. Je croyais que sa femme Paule Hervyd était morte après la naissance de Blanche.

—Et tu ne te trompes pas. Mais Georges habitait Paris ; nous n'avions guère de ses nouvelles. Il s'est remarié sans doute.

—C'est ce qu'il nous faudra savoir,—conclut Lebreton.—Car, si cette enfant est la sœur de la morte, elle peut nous fournir quelques détails. J'ai trouvé le portrait de Blanche dans les papiers de Paul et c'est à Nice que j'ai retrouvé l'autre portrait. Or, tu dois te rappeler que l'acte de décès de Blanche a été dressé à Nice, où elle se trouvait pour "raisons de santé." Quelle est donc la jeune fille morte à Nice que l'on a fait passer pour Blanche, et dans quel but ? Quel a été l'auteur de cette supercherie qui aboutissait à un crime ? Déjà, l'autre jour, Kerjan a formellement distingué entre les deux photographies. Si la jeune fille qui accompagne les dames Ferreix confirme la déclaration de Kerjan, la lumière sera à moitié faite.

—Il restera encore à découvrir le coupable.

—Le coupable ? prononça Lebreton d'une voix sourde, n'y a-t-il pas un adage qui le dénonce : *Is fecit cui potest* ?

—Et, demanda Johnson avec un tremblement de la gorge, à qui la mort de Blanche a-t-elle profité ?

Un lourd silence se fit, pendant lequel les deux hommes, muets et farouches sous la même oppression, n'osèrent pas se regarder. A la fin Colman murmura en une espèce de sifflement :

—C'est madame Aline Ferreix, sœur de Paule Hervyn, qui a recueilli l'héritage de la morte.

—Mon Dieu ! fit Bertie Johnson dont la tête retomba sur sa poitrine lourdement.

—Ils marchèrent côte à côte sans se parler. Lebreton tendit la main à son ami.

—Tu souffres ? demanda-t-il avec émotion.

—Oui, fit la voix de l'Anglais dans un rauque spasme.

—Laquelle aimes-tu ? questionna encore Colman.

—Laquelle ? Celle qui a des yeux si doux, si pleins de langueurs, Aliette, la blonde.

Une sorte de rugissement gronda dans la poitrine de Lebreton, et, dans ce rugissement, il y avait comme de la joie.

—Eh bien ! nos destinées se valent, nos malheurs sont égaux ! J'aime l'autre, la brune, Dina.

—Non, protesta Bertie avec révolte, non, cela n'est pas possible. Ce n'est point là qu'est la main du crime. Je ne veux pas le croire.

Ils n'eurent pas le loisir de poursuivre ce douloureux entretien. Des cris s'élevaient à leur gauche, succédant à des rires et à des acclamations. Ils se retournèrent. Les demoiselles Ferreix, accompagnées de Germaine et de leurs adorateurs en cour empressée, étaient entrés dans la mer, au milieu des rumeurs enthousiastes de la foule émerveillée. Quelques secondes avaient suffi pour changer cette allégresse en épouvante.

—Vois donc, — fit brusquement Bertie en montrant une masse sombre qui roulait à quelques cent mètres d'eux,—on dirait quelqu'un qui se noie.

Rapidement, les deux jeunes gens laissèrent tomber leurs manteaux sur le sable et, fendant l'eau, nagèrent vigoureusement vers le baigneur en détresse dont on voyait les bras battre l'eau désespérément. Tout à coup, Bertie se dressa sur la lame et cria à Lebreton :

—Prends garde ! il y a un courant.

Mais Colman était un nageur incroyable. En quelques brassées, il avait atteint le noyé ou plutôt la noyée, qu'il saisit par ses longs cheveux dénoués. Une singulière coïncidence voulait que ce fût précisément cette pauvre Germaine dont ils venaient de parler. Sur la plage, les cris de désespoir avaient continué. Mais ils s'arrêtèrent quand on vit Lebreton sortir de l'eau, portant dans ses bras la jeune fille évanouie. C'était en vain que les dames Ferreix avaient prodigué les supplications à leur brillant entourage. Aucun des messieurs de haute noce s'était senti la force ou le courage nécessaires pour tenter le sauvetage. Et, maintenant, ils se tenaient assez honteux et déconfits, tandis que Colman et Bertie rapportaient la pauvre enfant aux deux sœurs, folles de chagrin. Et comme, haletantes, elles multipliaient les questions, s'enquérant de l'état de la fillette évanouie :

—Rassurez-vous, mesdemoiselles, — dit Lebreton en souriant, — ce ne sera rien. Une gorgée ou deux de trop ont suffi pour amener la syncope.

La foule était accourue, s'informant de l'accident. Au premier rang se trouvaient MM. Ferreix et de Myriès.

—C'est égal,—prononça Colman,—je n'aurais jamais pu croire qu'une Pen-goaz eût à se plaindre du voisinage de la mer en Bretagne.

Et, en parlant ainsi, son œil aigu s'était arrêté sur les visages troublés de M. Ferreix, puis de M. de Myriès. Le premier n'exprima que l'émotion d'une affection alarmée ; le second, au contraire, devint livide et parut se décomposer. Une heure plus tard, la plage étant calmée et Germaine ranimée, Lebreton et Bertie Johnson s'y retrouvèrent.

—Pourquoi cet homme a-t-il pâli ? demanda Bertie d'un accent bref à son ami.

Celui-ci n'eut pas le loisir de lui répondre. Germaine, toute blanche, un peu chancelante, s'avancait, soutenue par Alix et Claudine, vers son sauveur :

—Monsieur, lui dit-elle en le regardant de ses yeux humides, après le bon Dieu, je vous dois la vie. Merci pour ce que vous avez fait.

Et, avec une adorable ingénuité, elle montra ses deux compagnes :

—Elles ont voulu aussi vous remercier, messieurs. Et leurs remerciements valent mieux que les miens.

Spontanément les deux sœurs avaient tendu leurs mains. Il se trouva, — le hasard a de ces caprices, — que la main de Dina Ferreix tomba dans celle de Colman Lebreton, la main d'Aliette dans celle de Bertie Johnson. Le soir, les deux amis, le cœur bercé d'une même joie étrange, échangèrent de plus douces réflexions.

—Non, vois-tu, Colman, répétait l'Anglais,—ce n'est pas possible. Nous ne les aimerions pas. La nature n'a pas d'aussi atroces contradictions. Et il répéta ce qu'il avait murmuré sur la plage :

—Pourquoi cet homme a-t-il pâli ?

appartement meublé avec richesse, presque avec profusion. Cet ancien magistrat sans fortune était à la tête d'un revenu de cinquante mille francs. Ce revenu, il le dépensait intégralement et il s'en fallait qu'il pût faire des économies, étant données les coûteuses fantaisies de M. Lucien de Myriès, son fils, jeune homme très lancé, qui, à l'insu de son père, mangeait fastueusement son blé en herbe. Il arrivait fréquemment à ce père de cinquante ans de tenter une réprimande à l'adresse de ce fils de vingt-huit ans.

Lucien prenait l'avis "à la blague," plaisantait son père, sur ce ton goguenard et irrespectueux que prennent tant de beaux fils contemporains, mais, souvent aussi, à la fin de ses plaisanteries, il paraissait comprendre et baissait la tête, avec cet air mélancolique :

— Tout de même, tu as raison, papa. Il est temps que je fasse une fin, que j'épouse une héritière. Je te le dois, assurément, car ton million est fortement ébréché pour le quart d'heure. Il faut que je lui rende son fil. Un homme sans argent est un soldat sans armes.

C'était même cette sage résolution qui, cette année-là, avait conduit le père et le fils en Bretagne. Or, le séjour en Bretagne avait pris fin. Ni l'un ni l'autre des deux Myriès ne pouvait se passer de Paris. Ils haïssaient la province et spécialement la campagne. Il leur fallait l'asphalte avec ses plaisirs et ses émanations malsaines. Sous ce rapport, le père ne le cédait en rien à son fils, et l'on pouvait dire, sans crainte de se tromper, que celui-ci avait de qui tenir.

Cependant, au cours de sa carrière, M. de Myriès, M. de Myriès, avait passé pour un magistrat intègre, austère, digne du respect, sinon de la sympathie de tous. Les proverbes sont nombreux qui enseignent qu'on ne doit pas se fier aux apparences. Dans le cas de M. de Myriès, le proverbe ne pouvait concerner que les apparences morales, car, pour ce qui était du physique, l'ex-magistrat était porteur d'une physionomie ingrate et dure qui, du premier abord, malgré la correction des lignes du visage, de la tenue et de l'attitude, indisposait le regard.

C'était dans son propre regard surtout que M. Hippolyte de Myriès résumait les causes diverses des animadversions. Il avait ce que les psychologues dénomment "l'oeil trouble." Cet oeil ne supportait que malaisément le heurt d'une prunelle franchement ouverte. En revanche, il se faisait lui-même agressif et pénétrant quand il rencontrait un visage débonnaire et timide. Dans les diverses étapes de son avancement judiciaire, il avait toujours laissé la marque de sa dureté de coeur, de sa sévérité implacable. Il était de ces robins pour lesquels tout prévenu est un coupable, et qui croient servir d'autant mieux la justice qu'ils en éloignent la pitié.

M. de Myriès était un malveillant d'essence. Au moyen-âge, il eût fait un tortionnaire féroce ; sous la Révolution, il aurait volontiers suppléé Fouquier-Tinville, Carrier ou Joseph Lebon. Ce jour-là, dans le superbe cabinet de travail aux hautes bibliothèques de noyer ciré, le père et le fils étaient en conversation suivie. L'un et l'autre avaient le front soucieux et chargé de rides.

— Entre, mon cher, — disait le père, — tes affaires n'ont pas l'air de marcher toutes seules du côté des dames Ferreix.

Et le fils répondait, sans essayer d'une atténuation inutile :

— Oui, tu as raison. Ce mariage n'avance guère. Voici deux mois que nous sommes de retour, et nos belles amies de Morlaix ne se pressent guère de venir hiverner dans les joies de la capitale.

Un mauvais rire retroussa ses lèvres minces.

— Je n'ai pourtant rien à me reprocher. J'ai prodigué les assiduités, et ce n'est pas ma faute si la belle Aliette n'a rien promis.

L'austère magistrat en retraite acquiesça d'un sourire à cette réflexion de son fils.

— Hé ! hé ! Tu n'as peut-être pas pris le bon chemin. Et puis tu as à lutter contre forte partie.

—Oh ! oui, je sais,—gronda Lucien avec une sourde rage. — cette Dina me déteste et fait tout ce qu'elle peut pour éloigner sa soeur.

—Bah ! — fit le père, — s'il n'y avait que Dina, l'obstacle ne serait pas redoutable. Je me chargerais bien de trouver à cette belle le dompteur qu'il lui faut.

—Oui, je connais ton système. Tu lâcherais le beau Félix à ses trouses ? Entre nous, il est un peu mûr, le beau Félix.

—Crois-tu ? Il a deux ans de moins que moi, et je suis vert pour nos cinquante ans. — Mais, je te le répète, ce n'est pas Dina qui m'embarrasse. Il y a, par malheur, cet Anglais.

—Oh ! oui, l'Anglais, Bertie Johnson. Il parle le français comme nous, cet Anglais.

—Et, reprit M. de Myriès qui, parfois, prenait plaisir à exciter les haines de son fils, c'est un hercule qui porterait un canon sur ses épaules. Tu rappelles-tu comme il a proprement rossé les frères Garmin à Keravilio ? Ce sont pourtant deux robustes gars.

Il ajouta avec une inexprimable raillerie du sourire :

—Tu es bien gringalet à côté de lui, mon garçon.

Le mot amena une rougeur de colère aux pommettes de Lucien de Myriès.

—Gringalet ! gringalet ! C'est bientôt dit, mon doux père, ronchonna-t-il ? Et il ajouta, avec une fatuité de bravoure tout à fait téméraire :

—Un homme en vaut un autre, après tout. Ce monsieur ne me pèserait pas lourd si nous allions sur le pré. Je ne me battraï pas contre lui à coups de poing. Ce n'est pas ainsi que se règlent ces sortes de questions.

M. de Myriès comprit qu'il avait poussé la raillerie trop loin. Il reprit avec un essai d'amabilité :

—Allons ! allons ! Ne te fâche pas de ce que j'en dis. Je te crois parfaitement capable de pourfendre ce colosse. Mais cela ne changerait rien à la triste situation et tu ne ferais qu'indisposer la belle Aliette, comme tu dis, si comme je le crois, elle est férue d'un sentiment généreux à l'égard de ton rival.

—Ah ! tu le crois,—fit violemment Lucien. — Alors il faudra que je tue cet homme. Je le tuerai.

Il s'était levé avec une colère un peu surfaite et marchait à grands pas dans la pièce, multipliant ces gestes saccadés qui, chez tous les êtres trop nerveux, sont plutôt l'indice de l'impuissance que de la force d'âme ; il tirait sa jaquette, son gilet, ses manchettes par coups secs, en mâchonnant des exclamations monosyllabiques entremêlées d'invariables : " Je le tuerai ! Je le tuerai ! "

—Ah ! ça,—essaya encore de plaisanter M. de Myriès, — tu prends la chose bien à cœur ? Je croyais que ce mariage n'était pour toi qu'une affaire ? Est-ce que tu serais amoureux de la jeune personne, par hasard ?

Il y avait une ironie si cruelle dans ces derniers mots que la colère du fils se tourna brusquement contre le père.

—Eh ! mon cher papa,—répliqua-t-il maussade, — prends-le comme tu voudras. Il n'y a pas à dire " mon bel ami. " Eh bien, oui, là, je suis amoureux, et même sérieusement amoureux.

Alors, tant pis ! C'est très fâcheux : —prononça gravement l'ancien magistrat.—Parce que tu es vaincu d'avance, parce qu'un homme amoureux n'est plus maître de ses moyens et que la femme dont il est épris s'aperçoit bien vite de l'empire qu'elle exerce. Je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu feras bien de tourner tes vœux matrimoniales d'un autre côté. La belle Aliette ne me paraît pas devoir tomber dans ton lot.

—Eh bien ! non... — glapit Lucien, au paroxysme d'une fureur qui n'était pas feinte, cette fois, ni exagérée.— Elle sera ma femme, je la veux. Sa seule image, son souvenir m'affolent. J'ai fait tout au monde pour rendre ce mariage possible. J'irai jusqu'au bout, jusqu'à la violence, s'il le faut.

—Ho ! ho !—fit M. de Myriès, troublé malgré lui par cette sincérité d'accent.—Tu es plus atteint que je ne le supposais.

Et, tout aussitôt, sa voix se fit sourde, en dedans, un regard noir creusa son arcade sourcillière profondément froncée.

—Non, non, non, pas de violence, mon garçon. Il ne faut pas aller jusque-là. On n'en peut prévoir les suites. Elles sont cruelles.

On eût dit que quelque sinistre réminiscence hantait sa mémoire, car tout son corps se voûtait, secoué d'un frisson. La jeunesse ne souffre pas les conseils. Lucien n'en avait jamais souffert, même de son père. Il se récria :

—On voit que tu as toujours été un homme sage, papa,— que tu n'as jamais aimé !

M. de Myriès ne sut pas contenir le cri de son cœur.

—Je n'ai jamais aimé, moi ?

Et son oeil eut un reflet glauque si effroyable que Lucien lui-même en fut comme attéré. Il se tut, reculant devant cette flamme qui venait de brûler la physionomie du vieux magistrat comme une éclair. C'était pour lui une soudaine révélation.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque le valet de chambre ouvrit la porte et demanda :

—Monsieur veut-il recevoir un homme qui demande à lui parler ?

M. de Myriès, brusquement interrompu, questionna :

—Un homme ? Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

A quoi le domestique répondit :

—Il dit que monsieur le connaît bien, qu'il s'appelle Eustache Garmin.

—Garmin ?— fit à son tour Lucien interloqué.— Eh ! qu'est-ce qu'il vient faire à Paris, cet animal-là ? Qu'est-ce qu'il peut te vouloir ?

—Je vais le savoir, mon fils,—fit le vieux magistrat.—Faites entrer ce Garmin,—ordonna-t-il au valet de chambre.

En entendant ces mots, Lucien fit un pas de retraite vers la porte opposée à celle par laquelle le domestique était entré, et sortit en ricanant.

A peine le jeune viveur avait-il disparu que l'hôtelier de Keravilio entra dans le cabinet avec un gauche salut. Il était manifeste que l'aîné des frères Garmin était intimidé et subissait malgré lui le prestige de cette opulence et de cette distinction, n'ayant pas l'habitude de frayer avec des gens de cette condition. Mais, en même temps, une barre au-dessus des sourcils, un pli aux commissures de la bouche indiquaient surabondamment que cette timidité n'était autre que celle du fauve devant le dompteur. Ce qui brillait au fond des yeux de l'aubergiste de Keravilio, c'était l'envie basse, la haine toujours prête à se donner carrière, qui gronde toujours dans les âmes viles.

—Que voulez-vous de moi, Eustache ?— interrogea l'ex-magistrat, en montrant un siège au visiteur.

—Celui-ci ne s'assit qu'avec une sorte de contrainte. Le luxe de cette pièce l'écrasait, tout en aiguisant ses convoitises. Au lieu de répondre sur-le-champ à la question, il promena autour de lui des regards à la fois sournois et insolents.

—Savez-vous que vous êtes bien logé ici, monsieur de Myriès ? Vous êtes mieux que dans votre dernier logement ; mieux qu'à Versailles aussi.

—Oui,—condescendit l'ex-procureur,— je ne suis pas mécontent de notre appartement.

—Ce que c'est pourtant que d'avoir une belle fortune comme la vôtre, n'est-ce pas, monsieur de Myriès ! L'argent ne fait pas le bonheur, comme on dit, mais il l'aide joliment, et si vous pouviez nous en donner un peu, nous vous en serions bien reconnaissants, Léon et moi.

Ceci c'était l'exorde et l'exposition. En les entendant, Hippolyte de Myriès changea de couleur.

—Je vous ai prêté plusieurs fois, Eustache. Vous ne m'avez jamais rien rendu.

—Je sais bien, monsieur de Myriès, mais il ne faut pas nous en vouloir. Les affaires vont si mal, vous savez. On ne gagne pas seulement de quoi ajuster les deux bouts. Ah ! c'est dure la vie, allez !

Il poussa un gros soupir, fit une pause discrète, puis, revenant à la charge :

—C'est vrai que vous ne pouvez pas savoir ça, vous, monsieur, qui êtes un homme riche. Comment le sauriez vous ?

—Je ne suis pas un homme riche, mon garçon ; vous le savez bien.

—Oh ! Que si fait, monsieur, que vous êtes riche. Quand on a cinquante mille francs par an, on est riche. Et puis, enfin l'argent des deux demoiselles n'a pas été tout à fait pour rien entre vos mains.

M. de Myriès était visiblement mal à l'aise, et un observateur attentif n'eût pas tardé à acquiescer à la conviction que ce dialogue n'était encore qu'une escar-mouche, le premier contact de deux ennemis qui pouvaient bien avoir été deux complices. Avec deux ou trois autres soupirs et des allusions à sa situation malheureuse, Eustache Garmin risqua une demande directe :

—Si vous pouviez nous donner encore trois mille francs ?

—Mais, questionna l'ancien magistrat impatienté, qu'est-ce que vous faites de tout cet argent ?

—Tout cet argent ? Et croyez-vous que nous en avons de trop ? Croyez-vous que l'hôtel se soit payé tout seul ?

—L'hôtel ? Mais c'est moi qui l'ai payé, Eustache. Seize mille deux cent quatre-vingt-dix francs ; vous le savez bien.

—Oui, je le sais, monsieur. Mais l'hôtel bâti n'est pas tout l'hôtel. Il y faut les meubles, les ustensiles, les domestiques. Et puis Keravilio est un sale trou et la clientèle n'y est pas aimable.

—C'est-à-dire que c'est vous qui n'êtes pas aimable pour la clientèle. On le prétend du moins.

—Nous sommes ce que nous sommes, monsieur de Myriès. Il y a des gens qui ont l'air plus honnête que nous et qui ont des tas de choses sur la conscience. Nous avons l'air méchant et, pourtant, nous n'avons jamais tué personne, pas même des petites filles.

L'ex-procureur changea de visage.

—Vous faites toujours des allusions de ce genre, Eustache. La loi appelle cela du chantage.

L'hôtelier de Keravilio répondit de son ton bourru :

—Que la loi appelle ça comme elle voudra, ça m'est bien égal. N'empêche pas ce que je dis c'est seulement pour vous montrer que nous avons été bien raisonnables, mon frère et moi, en ne disant rien de ce que nous savions.

—Et... Qu'est-ce que vous saviez donc ? fit imprudemment l'ancien magistrat,

Un ricanement sinistre rida la face bestiale de l'aîné des Garmin. Il murmura, en phrases hachées :

—Hé ! hé ! monsieur de Myriès, vous ne nous avez pas demandé ce que nous savions quand Léon a porté sur son dos la petite jeune fille morte... par accident... dans les ruines ? C'était une chance qu'elle ne fût pas connue là-bas et que la vieille qui la reconnaissait passât pour folle.— Et la lettre du jeune homme, et la valise perdue ?—Peut-être bien que tout ça ne prouve pas grand-chose ; mais tout de même, il vaut mieux qu'on n'en parle pas, n'est-ce pas, monsieur de Myriès ? Oh ! cette valise ! si quelqu'un la retrouvait !

M. de Myriès était devenu blême. Il avait quitté son fauteuil et, debout, il s'avavançait vers Garmin.

—Vous l'avez trouvée, cette valise ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Le frère aîné répondit avec franchise cette fois.

—Non, monsieur, nous ne l'avons pas trouvée. Mais, m'est avis qu'il y a des gens qui la cherchent.

—Qui ? qui ?—interrogea l'autre, haletant.

—Quelqu'un que vous ne connaissez pas très bien, mais que nous connaissons, nous : Yves Kerjan, l'hôtelier de Saintfflam. Il était greffier à Lannion, il y a sept ans, et il a fait un mois de prison pour avoir calotté monsieur Léopold Lorrain.

—Oui, oui, je sais.—Et vous dites que cet homme cherche ?— Quel intérêt a-t-il à chercher !

—On ne peut pas savoir, monsieur de Myriès.

—Il travaille peut-être pour le compte de quelqu'un autre ?

—C'est ce que nous nous sommes dit, Léon et moi.

Il se fit silence, pendant lequel M. de Myriès se mit à marcher à grands pas dans le cabinet. Puis, s'arrêtant devant Garmin.

—Écoutez, Eustache, je vais encore vous donner ces trois mille francs. Mon fils me coûte très cher. Je vous ai déjà donné trente mille francs. Je vous en ai promis trente mille au bout de dix ans. Je ne m'en dédis pas. Vous aurez vos trente mille francs. Mais il n'y aura dix ans que dans trois ans.

Eustache prit un air confus en même temps que reconnaissant.

—Croyez bien, monsieur de Myriès, qu'il faut le besoin où nous sommes pour que nous venions vous déranger comme ça.

L'ex-magistrat ne l'écoutait plus.

Il avait ouvert un élégant secrétaire et d'un portefeuille en cuir de Russie avait tiré trois billets de mille francs sous l'œil luisant de convoitise du féroce hôtelier dont les doigts saisirent avidement le précieux papier.

Quand Garmin fut sorti, reconduit par le domestique, Hippolyte de Myriès retomba lourdement sur son siège, la tête entre ses mains.

Ce fut encore la voix du valet de chambre qui l'arracha à cette torpeur, en annonçant :

—Monsieur Félix Dargenté.

Un cri de joie jaillit de la poitrine de l'ancien procureur qui bondit pour ainsi dire au devant du visiteur.

II

LE BEAU FÉLIX

M. Félix Dargenté, celui que, dans les couloirs de la Chambre et dans le monde de la fête, on appelait communément " le beau Félix," était un homme de cinquante ans environ, portant beau et l'ayant été naguère. Député, depuis quinze ans, d'un département du sud-ouest, il avait été trois fois ministre et, sur les trois, deux fois ministre de la justice. C'était un camarade d'enfance de M. de Myriès. Ils avaient fait toutes leurs études ensemble, jusqu'au diplôme de docteur en droit. Mais tandis que l'un était entré directement dans la magistrature, l'autre s'était lancé, à corps perdu, dans la mêlée politique. Il avait obtenu de prompts succès et un rapide avancement.

Le beau Félix était un homme d'intelligence et d'audace, mais d'audace plus que d'intelligence.

La position de ministre de la justice l'avait mis en mesure de protéger M. de Myriès d'une manière effective, ce qu'il avait fait plusieurs fois dans sa carrière. Sur quels souvenirs de collège s'était fondée l'amitié de ces deux hommes ? Quels mutuels services l'avaient-ils cimentée ? C'était sans doute leur secret, et il était bien gardé. Les complaisances réciproques sont toujours la meilleure

garantie de durée des relations mondaines. Il s'était rencontré de venimeuses langues pour insinuer que le procureur Hippolyte de Myriès avait couvert de sa pure hermine quelques actes délictueux du député Félix Dargentré, qui dépassaient la limite des frasques excusables, et que, par reconnaissance, le ministre Félix Dargentré avait fermé les yeux sur certains abus de pouvoir du procureur Hippolyte de Myriès.

M. de Myriès s'était donc levé avec un cri de joie en entendant annoncer son ami. Et ce fut avec une si chaleureuse allégresse qu'il l'accueillit que l'homme politique ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Ah ! ça, que t'arrive-t-il, Hippolyte ? Je ne puis pas croire que le plaisir de me revoir suffise à te causer une pareille émotion ?

— Pardon, il y suffit, car j'ai besoin de toi . . . plus que jamais.

— Plus que jamais ? — Ah ! . . . prononça l'autre dont la physionomie éprouva un vague ennui.

Cette nuance n'échappa pas aux yeux de M. de Myriès. Mais il avait sans doute de bonnes raisons pour compter sur la fidélité de son ami, car il reprit sans se laisser intimider :

— Oui, plus que jamais, mon cher, car la menace a reparu sur l'horizon. Il n'y a que sept ans d'écoulés.

— Et il en faut trente, — essaya de plaisanter Dargentré.

— Non, dix seulement, puisque aucune instruction n'a été ouverte.

— C'est discutable. Tu serais plus dans le vrai en déclarant qu'il y a eu un commencement d'instruction, mais que l'affaire a été classée sans suite. Par malheur pour les crimes, la prescription est trentenaire.

Et, comme Myriès se taisait, l'ancien ministre demanda :

— Enfin, n'importe ! De quoi s'agit-il ? Explique-toi vite.

— As-tu vu l'homme qui sort d'ici ?

— Remarqué ? Non. Il n'était pas remarquable. J'ai croisé dans l'escalier une espèce de rustre. Est-ce celui-là ?

— C'est celui-là. Cet homme est un des deux frères Garnin qui me font chanter depuis si longtemps. Ils sont maîtres de la moitié du secret.

— Et tu crains qu'ils ne parviennent à s'emparer de l'autre moitié ?

— Oui. Mais ce n'est point là le plus terrible.

— Et qu'est-ce qui est le plus terrible ?

— Eux ne parleront probablement jamais. Mais il y a un autre homme qui vient de rentrer en scène et que je redoute terriblement.

— Quel est cet homme ?

— Celui-là dont la résistance, il y a sept ans, faillit empêcher le classement de l'affaire, lorsque Lorrain rendit son ordonnance en faveur du jeune homme soupçonné.

— Le greffier Kerjan ?

— Le greffier Kerjan.

— Malepeste ! — prononça le beau Félix en ramenant entre ses dents sa moustache qu'il se mit à mâcher obstinément, — voilà qui est désagréable. Ce Kerjan est un homme d'une rare intelligence. Il l'a fait bien voir à cet imbécile de Lorrain. Je ne vois pas trop ce qu'on pourrait faire contre lui.

Le visage de M. de Myriès avait repris sa teinte terreuse habituelle et le souffle devenait plus court dans sa poitrine. Dargentré poursuivit, visiblement ennuyé, mais visiblement aussi, prenant plaisir à alarmer son vieil ami :

— Toutes ces histoires de femmes sont les mêmes. Elles finissent mal. Je te le disais bien autrefois que le cotillon te jouerait un mauvais tour. Mais aussi quelle idée saugrenue d'aller t'éprendre de cette enfant ? — Un tuteur amoureux de sa pupille !

— Elle était si belle ! — gronda sourdement l'ancien magistrat. — Je ne pou-

vais me faire à cette idée qu'elle me repoussait parce qu'elle en aimait un autre. J'ai cru que je deviendrais fou quand j'ai su qu'elle s'était enfuie pour aller retrouver le jeune homme. Je l'ai mieux aimée morte.

Il était effrayant en prononçant ces paroles.

—Tu m'as toujours affirmé que tu ne l'avais pas tuée, fit Dargentré avec une certaine gravité.

—Je ne l'ai pas tuée, râla Hippolyte de Myriès.

L'ancien ministre eut un geste d'indifférence ou plutôt le geste d'un homme qui chasse un scrupule désagréable.

—D'ailleurs, le médecin n'a relevé aucune trace de violences ; son rapport en fait foi. Il a conclu à la mort par congestion ou embolie, je ne me rappelle plus. Ce sont tes stupides précautions qui ont embrouillé l'affaire et éveillé les soupçons de Kerjan.

—Quelles stupides précautions ? balbutia Hippolyte.

—Mais cette substitution de cadavres, la supposition de la mort à Nice. Sais-tu qu'à des juges vétilleux cela paraîtrait plus que louche ? Car, enfin, celle-ci a été enterrée comme inconnue et celle qui est morte à Nice a bénéficié de son état-civil. Il fallait donc qu'elles se ressemblassent terriblement, ces deux enfants ?

Au lieu de répondre, M. de Myriès prit dans son secrétaire une petite boîte en carton d'où il tira deux photographies, les pareilles de celles que Lebreton avait montrées à Kerjan. Et, comme Kerjan, l'ancien ministre jeta un cri.

—Mais c'est la même que tu me montres là ?

Et, comme Lebreton avait répondu à Kerjan, M. de Myriès répondit à Félix Dargentré :

—Ce sont les portraits des deux sœurs : l'une, Jeanne, fille naturelle, de quatre ans plus âgée ; l'autre, Blanche, la morte de Rosmeur !

—Fort bien. Mais comment t'y es-tu pris pour faire passer l'une pour l'autre ?

—J'ai attribué à Jeanne, la fille illégitime, l'état-civil de sa sœur.

—En ce cas, n'était-il pas plus simple de donner à celle-ci l'état-civil de l'autre ? Pourquoi l'as-tu laissée enterrer comme une inconnue, rendant ainsi plausibles, par la bizarrerie de ce fait, les soupçons de ce Kerjan ? Pourquoi, surtout, n'es-tu pas venu reconnaître le pauvre cadavre et as-tu laissé planer une accusation sur la tête de ce malheureux garçon, qui en est devenu fou ?

Il y eut un instant de lourde incertitude, après lequel Myriès répondit :

—Parce que j'étais fou moi-même, parce que je haïssais ce jeune homme, cause de ma souffrance, et qu'elle avait quitté Paris pour venir le rejoindre. Et si j'avais dit son nom, si je l'avais reconnue, si l'instruction avait recherché un autre coupable, fatalement j'aurais été impliqué dans l'affaire. J'étais déshonoré plus encore qu'elle. Il aurait fallu indiquer les motifs de son départ et du mien, et, alors, il suffisait d'un collègue malveillant, et j'en comptais plusieurs, — pour m'entraîner peut-être aux pires conséquences. Devant ce luxe de raisons écrasantes, j'ai perdu la tête.

Félix Dargentré eut le même geste dubitatif que précédemment.

—Mais non, mon cher, — il me semble que tu ne l'as pas perdue du tout, car tu as déployé la ruse d'un Peau-Rouge. Qui s'est douté à Lannion que tu étais le principal intéressé en cette affaire ? Personne n'a eu le moindre soupçon. Tu avais eu l'habileté de descendre à Saint-Brieuc, chez ton ami Ferreix. Lui et Lorrain n'y ont vu que du feu. Au reste, Kerjan lui-même, qui présentait la vérité, n'a jamais tourné ses regards de ton côté. Tu as eu l'air d'un simple curieux et l'on n'a pas poussé plus loin l'hypothèse sur la coïncidence du crime avec tes voyages en voiture ou en chemin de fer de Saint-Brieux à Lannion. — Et, pour tout dire, si tu n'étais venu me demander de faire cesser les poursuites,

r'aurais pas même supposé que tu eusses joué un rôle en toute cette lugubre histoire.—Je ne vois donc rien qui puisse t'inquiéter en tout ceci, si ce n'est la menace des confidences possibles des frères Garmin. — Mais ceux-ci n'ont pas parlé pendant sept ans. Pourquoi parleraient-ils aujourd'hui ? Ils y seraient compromis tout les premiers. D'ailleurs, n'ont-ils pas laissé entre mes mains le témoignage écrit de la part qu'ils avaient prise à ce drame, et ce témoignage suffit à t'innocenter.

Dargentré ajouta avec une expression sarcastique :

—C'est égal, tu as eu une singulière idée de te faire accompagner par ces deux hommes dans ta poursuite de la fugitive. Tu aurais bien pu faire la chose tout seul. Et il faut bien que je sois ton ami pour t'avoir cru contre toutes les apparences.

Derechef, l'ancien procureur, un instant réconforté par les paroles relativement bienveillantes de Dargentré, changea de couleur.

—Tu trouves que les apparences sont contre moi ?

Le beau Félix se mit à rire.

—Oh ! oui, par exemple, je le trouve, et tout le monde le trouverait comme moi. Toi-même, au temps de ton intègre magistrature, tu aurais traité un récit semblable de billevesées et tu ne te serais pas gêné pour en jeter l'auteur sur la paille humide des cachots.

Et son rire sonnait incrédule, ironique, faisant monter et descendre alternativement le sang au visage incolore de l'ex-président.

Il s'interrompit brusquement et, regardant Myriès en face, il demanda :

—Mais ce n'est pas tout ça. Qu'attends-tu de moi ? Quel est le service que je puis te rendre ?

M. de Myriès tressaillit.

Après tout ce que venait de dire l'ancien ministre, il lui devenait extrêmement difficile de formuler une demande, d'énoncer même un désir. Tout à l'heure, au moment de l'entrée de Dargentré, il avait cru que rien ne serait plus simple. Maintenant, il croyait remarquer une sorte de réserve, presque de la froideur dans l'attitude de son ancien ami. Il répliqua donc assez vaguement :

—Bah ! tu m'as rassuré avec ta manière d'envisager les choses. Je crois qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer pour si peu. Si je concevais quelque inquiétude fondée, je t'en reparlerais. J'espère que tu ne le trouverais pas mauvais ?

—Parbleu ! fit l'autre, jugeant qu'il valait mieux entretenir cette confiance. Tu sais que tu peux compter sur moi.

—En ce cas,—reprit l'ex-procureur,—passons à d'autres sujets. Et, d'abord, tu restes à déjeuner avec nous ?

—Je ne refuse pas. Mais nous indique plusieurs. As-tu Lucien avec toi ?

—Oui. Monsieur mon fils daigne aujourd'hui m'honorer de sa compagnie.

—Tant mieux, car c'est souvent un joyeux garçon que ton fils. Mais il y a la petite, et devant elle on ne peut rien dire.

—Voilà où tu te trompes. Germaine n'est plus avec nous. Nos bonnes amies, les dames Ferreix, l'ont prise avec elles à demeure.

—A la bonne heure ! Te voilà rendu à la liberté. Nous allons pouvoir rire à notre aise à table. C'est une excellente idée que tu as eue là de te débarrasser de cette petite. Pourvu que tu n'aies pas en devenir amoureux comme de sa sœur !

M. de Myriès trouva sans doute l'allusion cruelle. Il affecta pourtant de bien prendre la plaisanterie.

—Il n'y a pas de danger, mon cher. Elle n'a pas la beauté de l'autre. Et puis, l'autre m'était étrangère, puisqu'elle était fille du premier lit et tenait surtout de son père. Celle-ci est parfaitement ma nièce puisqu'elle est la fille de ma sœur.

—Hum !—ricana encore l'ancien ministre,—tel que je te connais, ce ne serait pas une raison

L'entrée de Lucien dans le cabinet de travail interrompit cette conversation passablement légère et que beaucoup eussent trouvée inconvenante.

—Ah ! monsieur Dargentré !—s'écria le joyeux viveur.—Vous restez à déjeuner avec nous, j'espère ?

—Oui, par considération pour toi, mon garçon, répondit le beau Félix sur le même ton de bonne humeur.

Il avait vu maître Lucien et avait toujours ressenti de l'affection pour le fils de son ami. Depuis que celui-ci était arrivé à l'âge d'homme, cette affection s'était corroborée d'une sorte de camaraderie et, grâce à la singulière licence d'allures que prennent les jeunes gens de notre temps, le fils de M. de Myriès avait eu fréquemment Félix Dargentré pour compagnon de plaisirs.

Aussi chaque fois que l'ancien ministre venait sous le toit des Myriès, Lucien lui témoignait-il ouvertement ses sympathies.

Ce jour-là, M. de Myriès fut ravi d'avoir son fils pour auxiliaire en face de Dargentré.

Car les quelques phrases qu'il venait d'échanger avec lui avaient inspiré des inquiétudes sur la vieille amitié qui unissait au député du Sud-Ouest, et il venait de concevoir tout un machiavélique projet pour resserrer des nœuds qui paraissaient se relâcher. Il sonna donc le valet de pied et lui donna l'ordre de dresser le couvert de Félix Dargentré. Le domestique n'avait pas besoin de cet ordre. Il était depuis longtemps au courant. Il répondit donc avec un sourire obséquieux :

—Monsieur peut être tranquille. Le couvert de monsieur Dargentré est déjà mis.

III

KERJAN

Là-bas, entre Saint-Efflam et Trébeurden, Yves Kerjan poursuivait son enquête avec une sorte de rage. Il n'était pas un policier dans le monde auquel cet homme singulier n'eût rendu des points. Taciturne à son ordinaire, il avait ces heures d'expansion confiante et, alors, c'était plaisir que de l'entendre, tant cet homme atteignait sans effort à la véritable éloquence. Depuis qu'il avait fait alliance avec Colman Lebreton et son ami Bertie Johnson, Kerjan s'était mis fièvreusement à la besogne, en se jurant que, fallut-il soulever des montagnes, il mettrait au jour l'affreux secret enseveli dans la tombe de l'inconnue de Rosmeur. Maintenant l'ancien greffier avait fait son plan et préparé sa campagne.

Vaguement, comme on aperçoit un pale soleil au travers des brouillards de la grève, il apercevait une apparence de vérité.

Et, pour lui, plus encore que pour ses alliés, s'il était possible, le crime se montrait indéniable. Mais il fallait en reconstituer la scène, rebâtir tout le drame, et les éléments de cette restitution étaient épars autour de lui. Il croyait retrouver deux des acteurs de la sombre tragédie dans les frères Garmin. Mais un secret instinct l'avertissait que ces acteurs n'étaient que des comparses. Comment parvenir au véritable personnage ? Comment le retrouver ?

Ce Léopold Lorrain que jadis, il avait souffleté et qui s'était vengé du soufflet par une condamnation à la prison, n'était lui-même qu'un complaisant, un de ces complices qu'on n'initie pas au pourquoi des actions, une sorte de pavillon couvrant la marchandise d'iniquité. Celui-là avait agi par ordre, rien de plus.

En un certain sens Lebreton, était plus avancé que Kerjan. Les deux photographies qu'il possédait lui avaient déjà permis de risquer une hypothèse. Mais

outre qu'il était très prudent et, en cette qualité, s'était abstenu jusqu'à ce jour de confier ses suppositions à Kerjan, ce qu'il avait trouvé au bout de l'hypothèse l'avait épouvanté et bouleversé. Car, ce qu'il y trouvait, c'était l'inspiration, ou tout au moins, la complicité de M. Ferreix, le père d'Alix et de Claudine. Or, Colman aimait Claudine, comme Bertrand aimait Alix. Kerjan, lui n'avait pas même envisagé cette hypothèse. Plus sages peut-être ou moins influencé que Lebreton, il ne s'était pas arrêté un instant à la pensée d'une culpabilité possible de M. Ferreix. Lui aussi subissait sans s'en apercevoir le prestige de la beauté des deux sœurs. Il les avait connues plusieurs années plus tôt, alors qu'Alicette avait treize ans et Diana dix. Il les avait vues grandir, se développer, s'embellir, et avait su leur vouer une affection admirative presque paternelle.

Non, les soupçons de Kerjan n'effleuraient même pas Ferreix. Ils cherchaient un autre responsable. Cet autre responsable, Lebreton, mieux documenté pourtant, ne l'avait pas entièrement deviné.

Ce fut dans de telles dispositions d'esprit qu'Yves Kerjan rencontra dans les rues de Lannion l'aîné des frères Garmin se dirigeant vers la gare. Quel secret instinct le porta-t-il à suivre son collègue sans se laisser voir, à l'écouter au moment où il prit son billet ? Il n'aurait pu le dire lui-même. Mais comme il avait la poche suffisamment garnie, comme il n'avait plus les soucis de l'hôtel, puisque à ce moment de l'année, l'hôtel était fermé pour toute la durée de l'hiver, il prit lui-même son billet d'aller et retour pour Paris, monta dans le même train qu'Eustache Garmin, descendit avec lui à Montparnasse, et, sans plus le quitter que son ombre, l'accompagna jusqu'à l'avenue Kléber. Puis, caché sous une portecochère, il surveilla la sortie d'Eustache, se remit à le suivre et eut cette nouvelle chance de le voir mettre dans son portefeuille les trois billets de mille francs que lui avait donnés M. de Myriès.

Cette fois, Kerjan était renseigné. Une simple question au concierge lui avait livré le nom du locataire que d'ailleurs, il avait deviné. Maintenant il n'y avait plus de doute. M. de Myriès était en relations "d'affaires," car on n'aurait pu dire "d'amitié," avec les frères Garmin, hôteliers à Keravilio.

Aussi, le soir de ce même jour, l'ancien greffier fit avertir Lebreton qu'il avait fait une découverte importante.

Le lendemain, dès neuf heures, au moment où il commençait à déjeuner selon son habitude au café au lait, le garçon de l'hôtel Bergère, où il était descendu, vint l'informer qu'un monsieur désirait lui parler. Et, sur la réponse affirmative de l'ancien greffier, il introduisit le visiteur qui n'était autre que Lebreton. Celui-ci accourait, stimulé par la missive que lui avait adressée Kerjan, pressé d'en connaître le sens.

En quelques mots précis, l'hôtelier le mit au courant de ses démarches, les prenant *ab ovo*, lui racontant comment il avait rencontré Eustache Garmin, l'avait suivi jusqu'à la gare de Lannion, puis, l'occasion étant propice, jusqu'à Paris, et même jusqu'à l'avenue Kléber, comment il l'avait vu sortir, empochant trois billets de mille francs, de la maison habitée par M. de Myriès. Certes, la révélation était d'une gravité qui ne pouvait échapper à l'œil perspicace de Colman. Celui-ci serra chaleureusement la main de son bienveillant auxiliaire.

— Vous mettez à tout ceci, monsieur Kerjan, dit-il, un dévouement qui me touche profondément. Si les pauvres morts que nous voulons venger étaient de ce monde, ils ne pourraient vous en être plus reconnaissants que je le suis.

Kerjan eut ce sourire d'ironique scepticisme qui lui était propre.

— Bah ! Vous ne me devez pas tant de reconnaissance que vous le croyez. Sans doute je suis heureux de vous être utile et agréable, mais rien ne me prouve que je ne me venge pas moi-même de mes déboires du passé en aidant à votre vengeance.

Et, le sourcil froncé, les traits contractés, il reprit :

—Croyez-vous donc que la prison injustement subie ne laisse pas une âpre meurtrissure au cœur d'un honnête homme ?

Il ajouta, serrant les poings, avec un fauve ressentiment dans les yeux :

—Ah ! oui, je vous le jure, c'est ma propre cause que je sers en servant la vôtre. Tous les crimes, toutes les mauvaises actions se paient dès ce monde. Il faudra bien que ceux qui m'ont fait du mal l'expient. Tant pis pour eux si votre grief et le mien s'unissent. Ils ont eu la même origine et la même cause. Ils doivent tendre à la même satisfaction.

Lebreton le considérait avec une sorte d'admiration. Il y avait, en effet, sur ce visage habituellement mélancolique et rêveur, une expression d'énergie farouche, décelant une volonté puissante, capable de soulever des montagnes. Entre ces deux hommes il y avait communauté de nature, et Lebreton aimait à retrouver en autrui les qualités qu'il possédait lui-même. Depuis deux mois qu'il avait vu Kerjan, il n'avait cessé de se tenir en correspondance avec lui. Et les lettres qu'il avait reçues de l'ancien greffier lui avaient révélé un esprit aussi fin que cultivé. Elles avaient éveillé en Lebreton le désir de mieux connaître son acolyte, d'apprendre de sa propre bouche l'histoire d'une existence qu'il devinait aventureuse et en dehors de la banalité. L'occasion s'offrait à lui d'interroger l'ancien greffier. Il ne la laissa pas échapper.

—Savez-vous, mon cher ami, dit-il, que le récit de votre vie doit être fort intéressant.

—Il n'offre d'intérêt que pour ceux qui m'aiment, répondit assez amèrement l'hôtelier de Saint-Efflam.

L'affectueuse insistance de Lebreton le décida pourtant, et il raconta l'histoire de ses sept dernières années.

À la suite des événements violents qui avaient brisé sa carrière de greffier, Yves Kerjan n'avait pu supporter la pensée de demeurer à Lannion sans occupation et sans vengeance.

Il possédait un certain avoir. Le remboursement du prix de sa charge le remit en possession d'une vingtaine de mille francs. Il avait l'esprit aventureux ; il voyagea. Ce ne fut pas un voyage banal que le sien.

Cet homme, frêle d'apparence, était pourvu de nerfs d'acier. L'Afrique l'attira et, pendant trois années, il en sonda les déserts et les mystères. Il parcourut le continent noir des sources du Congo au cap de Bonne-Espérance. Sa carabine à la main, il fut un chasseur intrépide. Quand les munitions lui manquèrent il combattit l'éléphant, le rhinocéros, le lion à l'arme blanche, ou avec la sagaie et l'arc des Cafres, à la façon des *aggagirs* Abyssins.

La quatrième année, las de l'Afrique, il alla passer dix mois dans l'Inde, où il fut chasseur de tigres. Il effleura Singapoor, Saïgon, le Tonkin, la Chine. Puis il eut la nostalgie de l'inconnu et, le premier des Européens, vécut une année entière au milieu des Papous de la Nouvelle-Guinée. Enfin, après un tour mouvementé dans les Paradis de la Micronésie et de la Polynésie, après un séjour de deux mois sur le cratère du Kilaûa, il revint en France.

Six années lui avaient suffi pour voir le monde, moins l'Amérique qui "ne lui disait rien." Mais ce Breton, bon Français, aimait sa patrie, la petite plus encore que la grande. Il s'établit à Saint-Efflam, ouvrit un hôtel et, tout de suite, eut une clientèle. Telle fut, en résumé, l'histoire qu'Yves Kerjan raconta à Colman Lebreton. La confiance appelait une réciprocité de confiance. Lebreton n'attendit point qu'on le lui demandât.

—Monsieur Kerjan,—dit-il spontanément,—j'ai voyagé beaucoup, quoique pas autant que vous. Mes aventures offrent peu d'intérêt. J'étais officier de marine et retenu par mes fonctions, je n'ai pu, comme vous, m'initier aux usages et aux mœurs des peuples et des races avec lesquels je me suis trouvé en contact

au cours de mes pérégrinations. Toutefois, étant observateur, j'ai retenu, presque sans le vouloir, certaines pratiques, certains détails qui sont restés profondément gravés dans mon esprit.

—Et quels sont ces détails qui vous ont frappé ?

—Un entre autres : l'habitude qu'ont les sauvages d'empoisonner leurs armes avec un raffinement tel que la moindre écorchure peut entraîner la mort sans laisser de trace et, surtout, en ne la faisant arriver, en quelque sorte, qu'au terme d'un délai habilement calculé. De telle sorte qu'ils éloignent le soupçon par tous les moyens.

—Cette remarque, —répondit Kerjan, —prouve que vous avez fort bien vu. Je l'ai faite comme vous, cher monsieur. et le résultat de cette observation, si je l'eusse possédé plus tôt, m'aurait grandement servi au moment du crime qui nous occupe.

—Je crois vous comprendre, fit encore Lebreton. — Vous faites allusion à cette goutte de sang mystérieuse retrouvée sur le cadavre.

—Oui, monsieur, —et non seulement à cette goutte de sang, mais surtout à l'étrange conservation du corps et à la souplesse qu'il garda jusqu'au moment de l'inhumation. Or, à ce moment, j'ignorais les causes de cette conservation.

—Et... aujourd'hui ?

—Aujourd'hui il est trop tard pour vérifier mon hypothèse. Je n'en demeure pas moins persuadé que la jeune fille a été frappée avec une arme trempée dans une teinture d'euphorbe.

Lebreton tressaillit. Depuis le premier jour où Kerjan lui avait parlé, il avait retenu cette indication de la goutte de sang.

—J'avoue que, sur ce point, —dit-il, —je ne puis que m'en rapporter à votre propre expérience. Comme vous le dites, il est malheureux qu'on ne puisse vérifier l'hypothèse. Il s'est écoulé trop de temps depuis ce lamentable événement.

Kerjan hocha la tête. Puis, posant sa main sur le bras de son confident :

—Non, monsieur, il n'y aurait pas trop de temps, s'il nous était possible de procéder à l'examen du corps. Il y a, en effet, cent à parier contre un que ce corps est, à l'heure actuelle, non pas décomposé, mais momifié. Par malheur, l'exhumation ne peut se faire sans une autorisation administrative, dont le premier inconvénient serait de mettre en garde ceux que nous voulons atteindre et convaincre de crime.

Les deux hommes se regardèrent. Une même pensée venait de traverser leur esprit.

—Je crois vous deviner, — dit gravement Kerjan ; — vous vous dites que, peut-être, on pourrait accomplir cette exhumation ?

—Oui, fit Lebreton, souriant de cette perspicacité, — vous avez lu en moi. La chose ne pourrait-elle se faire secrètement ?

Les yeux de Kerjan parurent flotter dans le vague. Il répondit sur un ton bizarre, presque chantant :

—Jé crois que ce n'est pas possible. Il est plutôt facile de gagner un fossoyeur. Ce qui l'est moins, c'est de le rendre muet.

Puis, comme s'il eût répété une préoccupation de peu d'importance, il ajouta :

—Mais il n'y a là rien qui presse. Commençons par nous assurer que nos voies sont bonnes. Confondre le criminel n'est rien. L'essentiel est de le découvrir, d'abord. Et pour y arriver, il faut rassembler nos concordances et faire un faisceau de nos preuves. Soupçonnez-vous quelqu'un ?

Lebreton, mis au pied du mur, expliqua que ses soupçons englobaient à la fois M. de Myriès et M. Ferreix.

—Pour ce dernier, dit l'hôtelier, je crois que vous faites fausse route. Avant toute présomption, je le mets hors de cause.

—Vous croyez cela ? s'écria Colman avec un tel accent de joie que Kerjan, le regardant bien en face, eut un sourire.

—Ah ! monsieur Lebreton, vous êtes amoureux ! Mais laquelle aimez-vous, Aliette ou Dina ?

—Dina, prononça gravement et noblement le jeune homme, livrant sans réserve le secret de son cœur.

Kerjan eut une belle flamme de fierté sur son visage amaigri et brûlé.

—Merci de ne pas m'avoir marchandé votre confiance, dit-il. Aimez-la sans crainte, elle est digne de vous.

IV

L'ENIGME

Toute la famille était venue, selon habitude, passer à Paris les trois mois du plus gros hiver, du 15 décembre au 15 mars. Au voisinage de l'équinoxe du printemps, elle reprenait le chemin de Morlaix d'où, la belle saison venue, elle regagnait la vallée du Pontaryar. A Paris, cette année-là, le logement était changé. En prévision du mariage possible d'Alix, M. et madame Ferreix avaient décidé de ne point trop s'éloigner de leurs amis Myriès.

En conséquence, ils avaient loué, rue des Écuries-d'Artois, un magnifique appartement entouré d'un balcon si large qu'il eût mieux reçu le nom de terrasse. Retenu depuis plusieurs mois, ce logement nouveau avait pu être complètement meublé au moment du retour de Ferreix, et c'était une joie pour les jeunes filles, car Germaine de Pengoaz était définitivement devenue la sœur d'Aliette et de Dina, de faire connaissance avec le domicile qu'elles n'avaient pas encore visité. Avec une gaieté de pensionnaires échappées du couvent, elles en visitaient les coins et les recoins, parcourant toutes les chambres, critiquant l'aménagement et la distribution des meubles, les déplaçant à leur fantaisie.— tout cela avec des exclamations, des cris et des rires bruyants qui eussent fait le désespoir des autres locataires de la maison si la beauté de leurs importunes voisines n'eût suffi à désarmer, en les ensorcelant, les plus revêches maussaderies.

Et, pourtant, cette exubérance de gaieté s'interrompait parfois, et les beaux visages de Claudine et d'Alix se voilaient d'un nuage. Ce nuage, il semblait plus tenace sur le front d'Aliette et, tandis que l'ombre qui passait sur les prunelles limpides de Dina n'était qu'un reflet de colère, c'était de la tristesse qui effaçait l'incarnat sur les joues d'Aliette.

Une chose remarquable c'est que cette tristesse s'accroissait quant Germaine ou Dina parlait à Aliette de son mariage avec Lucien de Myriès.

Le lendemain du jour de leur installation les deux avaient eu un grave entretien dans lequel on avait beaucoup parlé de Colman Lebreton et de Bertie Johnson ; et elles achevaient leur toilette quand on vint les avertir qu'elles étaient attendues au salon.

Elles quittèrent ensemble la chambre et descendirent au salon, où elles trouvèrent leur mère en conversation animée avec Lucien de Myriès. En voyant entrer les deux sœurs, celui-ci accourut pour les saluer.

—Mes enfants,— dit vivement madame Ferreix,— vous n'avez que le temps de vous habiller. Nous dînons ce soir, chez monsieur de Myriès. Monsieur Lucien vient de m'en porter l'invitation tout à fait sans façons.

Elle ajouta, riant en mère complaisante et sûre des avantages de ses filles :

—Et surtout tâchez d'être belles. Il paraît qu'il y aura des amateurs.

Deux heures plus tard, M. Ferreix, accompagné des quatre femmes, parcourait à pied, vu la médiocre distance, le chemin entre la rue des Écuries-d'Artois

et l'avenue Kléber. Dina n'avait point caché son mécontentement, que la petite Germaine avait souligné de ces mots :

—C'est égal je remercie le bon Dieu de ce que, depuis cinq mois, c'est la première fois que je m'assois à cette table.

—Bravo,—s'écria Claudine, riant à gorge déployée,—voilà un véritable cri du cœur ! Nous nous entendrons toujours, Germaine et moi.

—Allons ! allons !—fit paternellement M. Ferreix,—vous êtes méchantes toutes les deux. Vous pourriez parler en meilleurs termes, toi surtout, Dina, d'une famille à laquelle notre chère Aliette va bientôt appartenir.

—Moi ?—proféra Alix avec un tel cri de détresse que M. et madame Ferreix s'arrêtèrent au coup, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer.

Mais on était au coin de l'avenue de Friedland et de l'Etoile. La bise était glacée et l'endroit mal choisi pour une explication. D'ailleurs, on était lié par l'invitation et l'on n'était point en avance. M. Ferreix se contenta de dire d'une assez grosse voix.

—Ma chère Alix, ce n'est pas le lieu de risquer des plaisanteries de mauvais goût. Je ne t'y savais pas encline. Tu me l'apprends.

Et il doubla le pas, afin que les femmes se hâtassent elles-mêmes. Cela leur épargnait un accès de mauvaise humeur.

Emmitoufflées de fourrures, les quatre femmes, un peu haletantes, atteignirent enfin la somptueuse demeure des Myriès. Comme elles sonnaient à la porte, Germaine tira rapidement Claudine par la manche et lui souffla à l'oreille :

—Dina, as-tu remarqué ?

—Quoi ? demanda la jeune fille, surprise du ton mystérieux qu'avait la voix de l'enfant.

—Tu n'as pas vu le monsieur qui vient de nous croiser, là-bas, avec un chapeau à haute forme et son collet relevé jusqu'aux oreilles ?

—Non, fit Dina, s'efforçant de discerner dans la nuit de l'avenue une silhouette à peu près effacée que Germaine désignait du doigt.

—C'est monsieur Lebreton.

—Monsieur Lebreton à Paris !—murmura Claudine dont le cœur avait battu violemment.

—Mais oui. Pourquoi n'y serait-il pas ?—D'ailleurs, il n'y a pas à en douter. J'en suis sûre. Je l'ai vu comme je te vois, en passant sous le bec de gaz.

La porte était ouverte. M. Ferreix et Alix étaient entrés déjà. Madame Ferreix revint sur ses pas et appela :

—Allons ! les retardataires, venez vite ! Que faites-vous là, à vous geler sur la porte ?

Dina et Germaine vinrent rejoindre madame Ferreix. Claudine se sentait le cœur un peu gros. Elle se demandait avec cette susceptibilité particulière qui est chez la femme l'indice de l'amour naissant.

—Comment se fait-il que cette enfant l'ait aperçu et que rien n'ait battu dans ma poitrine au moment où il est passé près de nous ?

Elle n'eut pas le loisir de se complaire en cette mélancolique pensée. Déjà le valet de pied des Myriès introduisait les belles visiteuses dans le salon de l'ancien procureur de la république. Et quand elle se trouva sous le feu du lustre et des lampes allumées, Dina comprit la parole de sa mère :

—Surtout, tâchez d'être belles. Il y aura des " amateurs."

Les " amateurs " étaient au nombre de trois, sans parler de M. de Myriès et de son fils. Au premier rang brillait l'ex-ministre, l'homme d'importance qui avait nom Félix Dargentré, et près de celui-ci le député Léopold Lorrain.

Il y avait aussi quelques femmes, fort jolies et très élégantes, qui inspectèrent les arrivantes avec des yeux ironiques et alarmés.

Mais la beauté d'Aliette et de Claudine était de celles qui bravent tous les examens et s'imposent aux admirations.

Les deux sœurs ne purent se dissimuler leur propre triomphe devant le regard farouche des femmes, trop bienveillant des hommes. Aliette et Dina étaient des ingénues ayant la conscience de leur pouvoir.

Ce soir-là, elles obtinrent un triomphe, quand elles parurent dans leurs robes largement échancrées, les bras nus, la chevelure ondulée. Tout de suite, les hommes s'empressèrent auprès d'elles avec une vivacité quelque peu humiliante pour les autres femmes de l'assistance. M. Félix Dargenté fut le premier à faire montre de cet empressement. Il vint droit aux deux jeunes filles, après avoir salué sommairement M. et madame Ferreix et, chose tout à fait imprévue, ce fut auprès d'Alix qu'il parut le plus assidu.

Après tout, l'homme, en ces matières, n'est pas le maître de ses sentiments et il obéit à sa nature, selon que le dit le proverbe. Mais, en vérité, cette soudaine inclination de l'ancien ministre *ne faisait pas* les affaires de M. de Myriès. S'il avait compté sur le concours, c'était uniquement pour qu'il s'attachât à neutraliser les effets de l'hostilité de Claudine.

Dans ce but, l'ancien procureur avait pris soin de le placer à côté de la brune jeune fille. C'était une maladresse. Pendant toute la durée du repas, en effet, Félix Dargenté ne put contempler Dina que d'un œil oblique, tandis qu'en face de lui, de l'autre côté de la table, l'opulente beauté d'Aliette était directement exposée à ses plus ardents regards.

Le repas fut très gai et sauf une allusion au drame de Rosmeur, qui jeta un certain froid sur les esprits, le dialogue prit bientôt un tour plus conforme à la gaieté d'une table luxueusement servie.

Le dîner prit fin et l'on passa au salon pour achever la soirée. Profitant d'une liberté relative, Germaine, qui connaissait le logis et ses habitudes, entraîna Claudine et Alix vers une sorte de bibliothèque où deux belles panoplies s'accrochaient aux murs.

L'une d'elles était faite d'armes étrangères, au nombre desquelles figuraient des arcs et des flèches de sauvages, des poignards et des kriss malais à lames évidées, portant au centre une rainure couverte d'une sorte d'enduit brûnâtre. Plusieurs des flèches étaient revêtues de ce même enduit. — Aliette étendit la main, ce que voyant, Dina voulut en arracher une pour la montrer à sa sœur. Dans l'effort qu'elle fit, la pointe de la flèche se cassa et tomba sur le tapis, et comme la jeune fille se penchait pour la ramasser, un cri étouffé se fit entendre derrière elle, tandis qu'un bras la retenait.

— Oh ! ne touchez pas ça, mademoiselle. C'est extrêmement dangereux. Une simple piqûre donne la mort. Ces armes sont empoisonnées.

La belle brune eut un fier éclair dans ses grands yeux noirs. Elle se retourna vers Lucien qui venait de parler.

— Merci de l'avertissement, monsieur. Mais, avec votre permission, j'emporterai ce morceau de flèche... par curiosité.

— En ce cas, — fit Lucien avec une véritable terreur, — je vais appeler mon père pour qu'il le ramasse lui-même et vous le donne tout enveloppé. Il n'y a que lui, chez nous, qui ose toucher ces dangereux joujoux. Il en a l'habitude.

Et comme il venait de le dire, il appela M. de Myriès et lui exprima le désir de la jeune fille. Chose étrange ! Les traits du père exprimèrent une épouvante égale à celle que venait de manifester le fils. Pâle, les yeux hagards, comme halluciné, cet homme, tout à l'heure rieur et gai, semblait en proie à une sorte de folie. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la pointe meurtrière. Des mots sans suite jaillissaient de sa bouche :

— La flèche ! la flèche ! Je croyais l'avoir détruite, brûlée. La voilà pourtant !

Et ses mains se tendaient, tout son corps était agité d'un long tremblement. Autour de lui, on était accouru, on le considérait avec stupeur, sans comprendre.

Seul, M. Félix Dargentré avait froncé le sourcil, et, haussant les épaules avec une sorte d'impatience, avait saisi le bras de son ami en même temps qu'il ramassait la terrible pointe.

—En voilà de l'émotion !—s'exclama-t-il bruyamment,—et pour bien peu de chose encore !

Il enveloppa tranquillement le morceau de la flèche empoisonnée dans un morceau de papier et le tendit gracieusement à Dina.

—Tenez, mademoiselle, voici cet objet dangereux qui fait pâlir des hommes aussi bien trempés que notre ami Myriès. Entre nous, je suis convaincu qu'il est absolument inoffensif et que, si jamais il a été dangereux, son venin s'est éventé depuis longtemps.

M. de Myriès avait recouvré son sang-froid et se rendait compte de l'impression produite autour de lui. Il sourit :

—J'ai à demander pardon à tout le monde de ma sottise émotion. Mais j'ai éprouvé une véritable terreur à la pensée que mademoiselle Claudine pouvait se blesser. Pensez donc. Les effets sont foudroyants. C'est du suc d'euphorbe tel que les distillent les sauvages de l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Notre pauvre petite chienne Miss en est morte en moins de deux heures. Et c'est là le souvenir qui m'a fait trembler.

L'incident était clos. Mais madame Ferreix, alarmée, disait à Dina :

—Jette donc cette horreur au feu, ma fille. C'est atroce de penser que l'on peut porter la mort sur soi avec tant de désinvolture.

Mais Dina était romanesque autant que brave. Elle s'entêta et répondit en riant :

—Ah ! ma foi, non ! Je le garde, ce petit bout d'os mortel, quand ce ne serait que pour conserver le souvenir de notre émotion.

Cependant la soirée s'achevait, et l'heure était venue pour les convives de se retirer. La famille Ferreix prit, cette fois, une voiture au seuil de la maison et en quelques minutes se retrouva chez elle. Il était tard. Les jeunes filles n'avaient passé qu'une soirée ennuyeuse. Elles remirent au lendemain le plaisir d'échanger leurs impressions, ce qui n'empêcha pas Dina, lorsqu'elle se trouva en tête-à-tête avec Aliette, de lui dire en montrant la pointe de flèche :

—C'est égal, monsieur de Myriès était plus effrayé que moi et que nous tous.

Alix saisit vivement le bras de sa sœur :

—Oh ! je t'en supplie, Dina, pose cette horrible chose. Est-il possible de jouer avec cela ?

Claudine enferma la pointe dans une petite cassette de bois de santal qu'elle plaça dans son armoire. Puis, rieuse :

—Allons !—fit-elle en se glissant frileusement dans son lit,—j'ai comme une idée que cette flèche jouera un rôle dans ma vie.

Au réveil, ses idées étaient joyeuses et, tout en paressant au lit, elle raconta à Aliette le rêve qu'elle avait fait.

—Figure-toi que c'est le plus étrange rêve qu'on puisse faire, un mélange de joie et de cauchemar.

Nous étions toutes les deux à Saint-Efflam, sur la grève, accompagnées par qui tu sais. Et nous étions très heureuses. Lui, pourtant, il avait une figure sérieuse et je lui demandai pourquoi il était ainsi. Alors, il me prit la main et la baisa en me disant : " Dina, pour que je puisse vous aimer, il faut que vous me donniez ce bout de flèche."

—" Tenez !—lui dis-je, puisque vous y tenez." Et voilà qu'au même instant, pendant que tu causais avec l'autre, vinrent monsieur de Myriès, son fils et monsieur Dargentré. Ils se jetèrent sur lui pour le tuer.

—En effet,—interrompit Alix en riant,—c'est là un singulier rêve.

—Attends la fin,—reprit Claudine,—c'est encore plus bizarre.

Au moment où ils se jetèrent tous les trois sur monsieur Bertie, voilà que lui il fit un signe...

—Qui lui ?—demanda encore Aliette.

—Lui, mais lui, le mien, —répliqua la rieuse brune, en rougissant néanmoins.

—Le tien ?—dit la blonde avec un bel éclat de rire.—C'est de monsieur Lebreton que tu parles ? Voilà le partage fait entre nous.

—Tu m'interromps continuellement. Si ça t'ennuie d'écouter mon rêve, dis-le tout de suite.

—Non, non. Ça m'intéresse beaucoup au contraire. Tu disais donc que le "tien" avait fait un signe. Alors ?

—Alors, voilà un nouveau personnage qui paraît... Devine qui ?

—Comment veux-tu que je devine ?

—C'est juste. Eh bien ! voilà. Tout d'un coup, je vois paraître Yves Kerjan, l'hôtelier de Saint-Efflam, monsieur Lebreton lui tend mon bout de flèche et Kerjan l'enfonce dans la poitrine de monsieur de Myriès qui pousse un cri en me regardant fixément.

—Et tombe mort, naturellement.

—Ça, je ne puis te le dire, attendu qu'au moment où s'est produite la catastrophe, je me suis réveillée baignée d'une sueur glacée. Ne ris pas. Ce rêve m'a très douloureusement impressionnée. Pourquoi rêve-t-on des choses aussi parfaitement stupides ? Je te demande un peu ce que monsieur Lebreton, monsieur Bertie et surtout Kerjan venaient faire en cette histoire. Quelle salade russe compose donc l'imagination quand on lui lâche la bride. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Aliette, la plus mélancolique des deux sœurs, à l'habitude, était, ce matin-là, de fort belle humeur.

—Cela veut dire, ma petite Dina, que ça ne veut rien dire, ou plutôt que tu as ramassé, cette nuit, toutes les idées éparées dans ton esprit et dans notre conversation d'hier. Avons-nous parlé de monsieur Lebreton et de l'autre... hier ?

—Certes oui, nous en avons parlé, et même très longuement. Et puis, il y a mieux. Non seulement j'ai parlé de lui, mais je l'ai vu.

—Tu l'as vu ? Et où donc, s'il te plaît ?

Dina raconta alors à sa sœur la remarque que lui avait faite Germaine sur le seuil de la maison des Myriès. Ce récit, rendit Aliette rêveuse. Ce que voyant, Dina partagea la rêverie de sa sœur. Leur toilette achevée, elles descendirent ensemble dans la salle à manger où leur déjeuner les attendait en se refroidissant. Germaine, beaucoup plus matinale, les accueillit avec toutes sortes d'exclamations joyeuses, ne cessant de demander à Dina si elle avait conservé son "épine empoisonnée." Et sur la réponse affirmative de Claudine, la conversation s'engagea avec vivacité. Le rêve fournissait ample matière à amplifications. La porte qui s'ouvrit, laissant passage à madame Ferreix, interrompit l'entretien :

—Eh bien ! paresseuses,—fit la mère avec une gaieté particulièrement expansive,—vous avez fait là la grasse matinée ? Je ne sais pas si vous aurez le temps de vous habiller avant le déjeuner. Nous recevrons aujourd'hui la visite de messieurs Lebreton et Johnson.

V

BATTEMENTS DE CŒUR

L'émotion des deux jeunes filles avait été profonde en entendant leur mère prononcer ces paroles :

— Nous recevrons aujourd'hui la visite de messieurs Lebreton et Johnson. Elles s'étaient empressées de courir à leur toilette. Elles se trouvèrent donc prêtes, c'est-à-dire armées de toutes pièces, quand sonna l'heure de la visite annoncée. Leurs cœurs battaient avec violence dans leurs poitrines, et cette rencontre dans Paris venait à merveille pour renouer les relations cordialement ébauchées en Bretagne, sur les bords de la Manche des saisons heureuses, devenue la mer des brumes d'hiver.

Car, là-bas, on s'était vu fréquemment, avec une réserve trop complète pour n'avoir pas étroitement resserré, presque contre le gré des parties, les noeuds d'une sincère et solide amitié. Alette et Dina en avaient rapporté un cher souvenir, et lorsqu'on s'était quitté, avec une émotion plus attristée qu'elle n'eût voulu le paraître, on avait échangé la sincère promesse de se retrouver à Paris.

Enfermées dans leur chambre dont elles avaient laissé la porte entrebaillée, Alix et Claudine attendaient, le souffle court, la poitrine haletante, le coup de sonnette qui allait leur annoncer la visite attendue. Il résonna enfin avec des notes crépitantes, humides, qui firent tressaillir les deux jeunes filles pourtant prévenues. Elles attendirent un instant encore et ne quittèrent leur chambre que lorsque la voix de leur mère, accueillant joyeusement les visiteurs, les eut en quelque sorte, invitées à faire, à leur tour, leur entrée au salon. Colman Lebreton et Bertie Johnson n'étaient pas encore assis. Les jeunes filles vinrent à eux, le sourire aux lèvres, la main tendue, et Dina s'écria allègrement :

— Oh ? que c'est aimable à vous de ne nous avoir point oubliées !

Alette ne parla point, dans la crainte, peut-être, que sa voix ne tremblât, mais son regard parla pour elle. Et tout de suite la conversation s'engagea, alimentée par les souvenirs. On retourna en Bretagne, à Saint-Efflam, à Plestin, à Keravilio. On évoqua des tableaux d'été, d'autant plus doux à l'oeil et au cœur qu'on grelottait, malgré le feu flamboyant de la cheminée.

Alette et Dina dévisageaient leurs visiteurs et ne pouvaient se défendre du plaisir qu'elles éprouvaient à trouver un véritable changement dans la personne de ceux-ci. C'est qu'en effet, là-bas, à la mer, les deux hommes qu'elles avaient vus, malgré leur distinction naturelle et leurs manières aimables, subissaient l'espèce d'amointrissement qu'apporte toujours la tenue plus ou moins négligées des villégiatures. Ici, ils se montraient dans leur véritable jour d'hommes du monde, élégants, simples et de grande mine.

Lebreton avait taillé sa barbe en pointe, ce qui mettait en relief les méplats accusés de cette figure ironique et fine. Johnson avait fait plus. La barbe abondante et soyeuse qui garnissait ses joues et son menton était tombée sous le rasoir, et il apparaissait avec le masque superbe d'un ancien Gaulois aux longues moustaches, auquel il ne manquait que la chevelure flottante de nos pères. Les réflexions des deux jeunes filles devaient être identiques, car elles crièrent bravo en même temps lorsque Germaine, qui entra en coup de vent dans le salon, apostrophant Bertie après lui avoir chaleureusement serré la main, s'écria :

— A la bonne heure, monsieur Johnson ! Au moins, vous n'avez plus l'air d'un Anglais ?

Bertie sourit du compliment et répondit avec mansuétude :

— Vous n'aimez pas beaucoup les Anglais, mademoiselle de Pengoaz ?

— Oh ! pour ça, non, je l'avoue carrément ! — s'exclama la fillette avec une vivacité qui fit rire de bon cœur l'insulaire.

— Alors, — dit-il, — j'ai bien la chance d'avoir trouvé grâce à vos yeux, et je m'en félicite.

— Dites ce qu'il vous plaira, — fit-elle encore. — Jamais vous ne me ferez entrer dans l'esprit que vous êtes Anglais.

Madame Ferreix imposa doucement silence à la trop exubérante enfant, et la conversation prit un autre tour

—Et vous êtes pour longtemps à Paris, messieurs ? demanda-t-elle gracieusement.

—Hélas, non, madame, répondit Lebreton. Nous n'y sommes qu'en passant. Nous partons après-demain pour le Midi, monsieur Johnson et moi. Nous avons à recueillir quelques renseignements à Nice, et cette tournée d'agrément nous retardera peut-être là-bas jusqu'aux premiers jours du printemps, époque à laquelle nous rentrerons en Bretagne.

—Mais nous vous verrons bien au passage, n'est-ce pas ?

Ils le promirent. Invités à dîner, ils déclinerent avec beaucoup de bonne grâce l'offre aimable qui leur était faite. Et, toutefois, comme madame Ferreix insistait pour les retenir, Lebreton, tout en s'excusant lui-même, répondit :

—Eh bien ! madame, je crois que mon ami Bertie pourra, lui, avoir la joie d'être votre hôte demain soir. Je le remets donc entre vos mains et celles de ces demoiselles, avec prière de me le renvoyer de bonne heure, car nous partons après-demain matin par le train de huit heures pour Nice, et je dois vous informer que monsieur Johnson a le sommeil très lourd.

Il riait et tout le monde fit chorus. Bertie se laissait tout doucement plaisanter. Quand les deux jeunes gens se furent retirés, Alix et Claudine remontèrent dans leur chambre et échangèrent leurs réflexions.

—En as-tu, de la chance, toi !—fit Dina un peu nerveuse.—Au moins, toi, demain, tu reverras *le tien*, tandis que moi...

Et sa pensée s'acheva en un geste un peu frondeur et colère, un geste de gamine boudeuse.

—Avec ça que je suis bien avancée, se récria Aliette. Tout se borne pour nous à des conjectures. Il ne m'a pas encore fait la moindre cour et, demain, prisonnier de toute la famille, il ne me dira rien de plus qu'aujourd'hui. Je ne vois guère ce que tu m'envierais.

Dina reconnut la justesse de cette remarque. Elle soupira :

—Tu as raison. Nous nous montons la tête sans profit. Ils ne pensent seulement pas à nous. Sans compter qu'ils partent après-demain et qu'en voilà pour trois mois avant que nous les revoyions.

Et, comme impatientée, elle se leva, eut un haussement d'épaules, et, toujours gamine, eut une moue de lèvres en faisant craquer ses doigts.

—Tiens ! vois-tu, le roman n'existe pas dans la vie. C'est stupide de se laisser aller à des idées pareilles. Nous avons plus court, et c'est bien plus sage, de nous laisser tranquillement marier par nos parents qui sont gens de sens rassis et savent mieux que nous ce qu'il nous faut.

—Oh ! Dina !—protesta vivement Aliette—est-ce toi qui me parles ainsi ? Qu'est-ce qui t'a changée ?

Claudine ne répondit pas. Sa conscience, plus haute que la voix de sa sœur, lui adressait le même reproche. Elles ne reparlèrent plus de ce sujet, et comme le ciel, déblayé par la bise, avait laissé une place au pale soleil de décembre, elles décidèrent qu'elles feraient, en compagnie de Germaine, une promenade au bois de Boulogne. En réalité, elles ne cherchaient qu'un moyen de tuer le temps, d'être plus tôt au lendemain.

Malgré tout, Dina se réjouissait à la pensée de recevoir Bertie Johnson. N'était-il pas l'ami, le compagnon de Lebreton ? Ce serait un peu de la personne de celui-ci que l'Anglais apporterait avec lui. Et puis, qui savait ? Peut-être qu'au dernier moment, Colman lui-même accompagnerait son ami ?—Ça, c'était un petit, un tout petit espoir survivant encore au cœur de la belle brune.

Il s'évanouit, cet espoir, lorsque le lendemain, à l'heure dite, M. Johnson se présenta tout seul. Et son arrivée fut sensationnelle. Dans le frac, coupé avec une superbe élégance, et qui mettait en relief la male finesse de son buste, Bertie avait l'air d'un grand seigneur, d'un officier de cuirassiers en civil. Sa haute

taille n'avait rien de disproportionné et bien que Dina, qui était fort grande, lui vint un peu plus haut que l'épaule, elle trouva que sa soeur Aliette, son égale en mesure, s'assortissait fort bien avec le gigantesque Anglais. A table, on parla de mille sujets différents, et Johnson fut d'une verve intarissable, d'un esprit vif et pétillant. Cela lui valut une nouvelle exclamation de Germaine.

—Ah ! ça monsieur l'Angliche, qui vous a donc donné l'idée de vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas ?

—Qu'est-ce que je ne suis pas, mademoiselle ?

—Mais Anglais, donc.

—Et qu'est-ce qui me vaut ce refus de nationalité auquel vous paraissez tenir, mademoiselle.

—Mais... tout : votre accent, d'abord, votre manière de parler, d'employer nos tournures, nos locutions, presque notre argot...

—La vérité est que j'ai été élevé et que j'ai vécu très longtemps en France. Cependant, si vous connaissez la langue anglaise, je puis vous fournir des preuves indiscutables de mon origine.

—Non, non,—s'exclama Germaine avec un effroi comique,—ne me fournissez pas ces preuves. Je veux garder mes illusions.

On riait tout autour des deux antagonistes. Mais Bertie paraissait piqué au jeu. Il s'entêta.

—Je ne vous tiens pas quitte pour cette fin de non recevoir. Il faut que vous soyez bien convaincue de mon authenticité d'insulaire.

Ce disant il tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille cinq ou six photographies qu'il tendit à l'incrédule.

—Tenez, mademoiselle, considérez ces portraits. Ce sont ceux de parents à moi. Considérez les bien, et dites-moi si vous n'y retrouverez pas tous les signes physiionomiques de la race anglo-saxonne à laquelle j'appartiens.

Germaine s'était emparée des portraits et, entourée d'Aliette et de Dina, qui s'étaient mises de la partie, elle regardait les photographies.

Tout à coup, la jeune fille se redressa et, devenue subitement pâle, jeta un cri :

—Oh ! monsieur Johnson !..

Elle n'en put dire davantage et, pendant quelques secondes, demeura sans voix, les pupilles dilatées, mues d'une sorte de convulsion qui les fixait tantôt sur le jeune homme et tantôt les ramenait au portrait placé sous ses yeux. Aliette et Dina, elles aussi, avaient fait entendre une sourde exclamation. Madame Ferreix int rvint en demandant gaiement :

—Ah ! ça, mes enfants ! qu'est-ce qui vous effare donc ainsi ?

Germaine tendit le portrait à la mère de ses amies, en lui disant d'une voix étrange :

—Blanche madame, le portrait de Blanche !

Madame Ferreix jeta les yeux à son tour sur la carte photographique et murmura :

—En vérité, c'est là, tout à fait, le portrait de ma petite-nièce Blanche de Pengonz. Comment avez-vous ce portrait, monsieur Johnson ?

Mais Bertie, placide et souriant, répondit le plus naturellement du monde :

—Ce portrait est celui d'une de mes jeunes cousines morte à Nice, il y a quelques années.

—A Nice !—fit encore la voix douloureuse de Germaine.—Blanche aussi est morte à Nice.

—Voilà,—reprit madame Ferreix, la plus étonnante ressemblance que j'ai vue en ma vie.—Votre cousine était Anglaise, monsieur.

—Non, madame. Elle était Française. Elle se nommait Hélène Berteaux.

—Ah !—firent les quatre femmes sur quatre tons différents.

L'incident était clos. Il eut pourtant un dernier écho lorsque M. Ferreix qui, lui aussi, examinait le portrait, ajouta :

—Il est certain que ce portrait ressemble étonnamment à Blanche. Nous pourrions le comparer à celui que nous avons d'elle.

Si l'on eût observé Johnson en ce moment, on eût pu voir un rapide tressaillement sur ses traits. Mais personne ne l'observait en ce moment, et d'ailleurs, Dina venait de dire, répliquant à son père :

—Tu sais bien, papa, que nous n'avons jamais eu le portrait de Blanche ! Nous l'avons bien assez demandé à monsieur de Myriès.

Cette conversation sur des souvenirs pénibles ne pouvait se soutenir. Bertie Johnson y mit un terme en demandant à Germaine :

—A part cette jeune parente française, tous les autres portraits sont ceux d'Anglais. Vous voyez, mademoiselle, que mon origine et ma nationalité ne peuvent faire de doute aux yeux de personne.

Mademoiselle de Pengoaz ne répondit rien. Sa pensée se concentrait sur une idée absorbante, et l'insulaire s'en aperçut vite aux regards scrutateurs, quoique timides, qu'à tout instant elle levait sur lui. Il en conçut une vague crainte et se demanda si l'expérience qu'il venait de faire, tout en lui assurant la certitude en ses recherches, n'avait pas dépassé le but. Par bonheur, le repas avait pris fin. On était passé au salon et, pour effacer toute trace de l'incident, Bertie Johnson déployait tout ce qu'il avait de verve et d'esprit. Or, il en avait beaucoup. Onze heures sonnèrent dans la claire et froide nuit de la rue. L'Anglais se leva pour prendre congé de ses hôtes.

—Vous me pardonnerez, mesdames, de m'arracher au plaisir de cette soirée. Mon ami Lebreton vous a dit mes défauts.

—Oui,—fit gaiement Dina,—et nous lui avons promis de vous renvoyer de bonne heure. Allez vous en donc.

Il serra toutes les mains affectueusement tendues. Contre son attente, l'espiègle Germaine ne lui jeta aucun de ces mots pétillants dont elle semblait avoir le monopole. Elle se borna à lui dire un "au revoir" un peu effrayé, en attachant sur lui ses yeux de gazelle effarouchée. Dehors, Bertie Johnson sauta dans le premier fiacre venu et se fit porter à l'hôtel avoisinant la gare Montparnasse où lui et Lebreton étaient descendus. Dès qu'il entra dans la chambre de son ami, celui-ci lui adressa cette brève question :

—Eh bien ?

—Eh bien !—répliqua l'Anglais,—l'épreuve a réussi, trop bien réussi. Tout le monde a reconnu le portrait.

—Pourquoi dis-tu "trop bien réussi" ?

—Parce que j'ai quelque crainte d'avoir éveillé les soupçons, du moins dans certaines intelligences.

Et il raconta la transformation soudaine des traits, de la physionomie, de l'humeur même de Germaine de Pengoaz.

—Ah ! fit Lebreton devenu grave. Il faut veiller à cela. Cette enfant doit être notre alliée. Il ne faudrait pas que, sans le vouloir, elle devint notre adversaire. N'importe ! Nous avons encore le temps de faire la contre-épreuve à Nice.

VI

UNE TRUCVAILLE

Yves Kerjan avait repris le chemin de la Bretagne. Désormais son plan était arrêté. Avec la patience d'un Peau-Rouge à l'affût, il allait traquer les deux adversaires qu'il avait longtemps soupçonnés et de la complicité desquels il avait maintenant la certitude. Cet homme de cœur, dont les circonstances

avait fait un aventurier intrépide, avait la passion du péril. Il aimait les rudes caresses de la vague, les âpres morsures de la bise, les baisers brûlants du soleil. Plus encore, il se plaisait aux dangers sournois et perfides, ceux qui ne se laissent point voir, mais que la sagacité en éveil d'un homme audacieux s'applique à deviner.

Depuis qu'il était revenu à Paris, Kerjan s'était mis dans la tête qu'il ferait parler les frères Garm n. C'était difficile, il le savait, et, plus encore, c'était dangereux. Mais, ni le danger, ni la difficulté n'étaient pour arrêter son courage ou lasser sa patience. Quand les froids diminuant eurent ramené les brouillards et rendu la chasse plus pratique, un matin des premiers jours de février, Yves prit son fusil et s'en alla rôder du côté de Saint-Michel-en-Grève. Depuis le 15 octobre, la morte saison durait, pour l'hôtelier, jusqu'au milieu de mai. Il avait donc d'innombrables plaisirs qu'il pouvait mettre à profit, et bien qu'il eût pris, ce jour-là, avec son plus large carnier, une abondante provision de cartouches, ce n'était pas du gibier à plumes qu'il était le plus soucieux.

Il était de fort bonne heure quand il traversa Saint-Michel. Des pêcheurs qui profitaient des premières lames du jasant le virent et le saluèrent. C'était tout ce que voulait Kerjan : être vu, et, au besoin être invité. On l'aimait beaucoup dans le pays, à cause de son hospitalité généreuse.

Il eut vite rencontré un pêcheur de sa connaissance et conclut ses arrangements pour un tour en mer. Il entra dans la barque et s'assit à l'arrière.

L'embarcation démarra et prit le vent. Elle gouverna prudemment pendant les premières minutes, à cause des roches à fleur d'eau et du brouillard encore très haut. Mais, quand elle eut doublé le premier banc de récifs, la brume s'abaissa, laissant voir l'horizon, et l'embarcation courut grand largue sous la poussée du Nord-Ouest jusqu'à la côte de Trédrez.

—C'est le moment d'accoster,—dit Kerjan en montrant un cap sombre qui dominait les flots.

—Non, pas là, monsieur Kerjan,—répliqua Vonie.

—Pourquoi pas là ?—fit l'hôtelier surpris.

—Parce que là, ça porte malheur.

Il y eut un moment de silence, bientôt suivi d'une explication que le pêcheur fournit avec une sorte de terreur.

C'était sur ce point de la côte que, trois ans plus tôt, Vonie Le Bihan, celui-là même qui parlait, avait découvert, un soir, le cadavre du vieux Jacques Le Braz, mari de la vieille Jeanne Le Braz, présentement aubergiste à Trédrez. Or, Jacques Le Braz et sa femme avaient été les domestiques du malheureux Paul de Rosneur, et cette mort inexplicable du vieux serviteur ajoutait encore au mystère de la mort du maître.

Kerjan insista cependant, et la barque accosta. L'hôtelier sauta sur le rocher d'un pied allègre et se mit à gravir lentement l'escalier de roches pendant que les matelots s'éloignaient à force de rames.

Cet éboulement titannique se prolongeait jusqu'à une sorte de plateau terminé à l'est par la faille verticale du haut de laquelle l'accident ou le crime semblait avoir dû se produire. Penché sur le vertigineux abîme, Kerjan en mesura la profondeur et, sans prendre garde qu'il monologuait à haute voix, murmura :

—Par ma foi ! ces pêcheurs ont raison. Il y a du surnaturel dans cet accident.

Il conclut, avec ce rire sarcastique qu'il avait dans les grandes occasions :

—A moins qu'au contraire ce ne soit la chose la plus naturelle du monde et qu'un assassin adroit ait poussé de là-haut le malheureux.

Il s'arrêta et, cessant de ricaner, devint tout à coup immobile. Les yeux s'attachèrent à un point de la saillie du rocher sous laquelle la mer, dans ses allées et venues, avait troué une sorte de chemin au flot et au jasant. Dans cette

fissure un quartier de roche s'était récemment détaché, ainsi qu'en témoignait la blessure fraîche de la paroi et, dans une sorte d'excavation, un objet noir se laissait voir dont il était difficile de déterminer la nature au premier abord. Yves redescendit l'échelle et, tournant la feuille, entra jusqu'aux genoux dans l'eau salée, s'enfonça dans la fissure d'où il ressortit quelques secondes après, le visage rayonnant, tenant à la main un sac de voyageur en cuir, fermé et plein sans doute, si l'on en jugeait au poids.

Il se mit à considérer le sac avec attention. La valise de cuir avait séjourné longtemps dans l'eau et le cuir était couvert de coquillages, fausses moules et berniques, ce qui, sans nul doute, avait trompé les regards de tous ceux, — et ils étaient rares, — qui avaient pu s'approcher de la feuille. Mais l'œil de Kerjan, formé par six années de vie au désert, était d'une autre acuité. En un tour de main, il débarrassa le sac de sa croûte écailleuse et, le cachant entre deux morceaux de roches bien sèches, il redescendit dans la fissure afin d'y poursuivre ses investigations. Il était exigeant en ses découvertes et les voulait aussi complètes que possibles. La clef du sac manquait. Il voulut la retrouver.

Il la trouva, — au même endroit, — rouillée, corrodée par l'iode et le sel, mais encore propre à son usage. Alors il reprit son chemin, fit pour la seconde fois l'ascension du rocher, puis s'avancant à travers les lanliers en bordure, regagna au plus tôt le sentier étroit qui sert de chemin de ronde aux douaniers. Une fois parvenu par là, il consulta sa montre. Elle disait onze heures. Le village était proche et l'auberge de Corentine Madec voisine.

Il se rendit donc à l'auberge et demanda à déjeuner, se faisant servir dans sa chambre. Il avait ses raisons, aujourd'hui, pour vouloir manger seul.

Corentine l'installa dans une petite chambre très claire, prise sur le grenier même de l'hôtel. Kerjan y déjeuna à la hâte d'une omelette et d'une tranche de jambon. Puis, lorsque la jeune fille eut placé devant lui une tasse de café à moitié potable, il se mit en devoir de fouiller la valise. La clef rouillée se refusa d'abord à faire son service, parce que la serrure était hors d'usage. Un tour énergique l'ouvrit cependant, mais en la mettant en morceaux. Kerjan ne prit point garde à l'accident. Avidement il se mit à fouiller le sac de voyage. C'était un trouvaile sans prix qu'il venait de faire, une véritable mine à renseignements qu'il découvrait. Le sac contenait du linge de corps: trois chemises de femme brodées, des paires de bas, des camisoles, des jupons, des mouchoirs, en un mot, une petite portion d'un trousseau de pensionnaire. Toutes les pièces portaient les initiales *B. P.*, surmontées d'une couronne de comte, brodées dans l'étoffe. C'était le seul luxe de la pauvre petite morte de Rosmeur. Mais là ne se bornait pas la découverte. Dans le fond du sac, une boîte de carton, tachée, moisie, comme le linge lui-même, par l'eau de mer, renfermait une bague avec une rose en diamant. Dans la monture assez épaisse étaient gravés ces mots: *A Blanche Paul 188...* une vraie bague de fiançailles. Enfin, enveloppée dans un châle de tricot bleu, toute une liasse de papiers jauniss, des lettres que Kerjan n'osa pas lire tout seul. Il replaça la liasse avec le châle dans la valise et appela Corentine.

— Donne-moi de quoi écrire, petite, et un bout de ficelle pour attacher tout ça, fit-il en montrant le sac.

Quand elle eut placé devant lui du mauvais papier à lettre quadrillé, avec de l'encre et une plume plus détestable encore, Yves traça fébrilement les lignes suivantes :

« Revenez tous deux, ou, du moins, que l'un de vous revienne. Il y a urgence. J'ai trouvé.
« Avisez-moi du jour de votre arrivée à Saint-Brieuc. J'irai vous attendre. »

Et il signa: *Yves tout court.*

Puis, sur l'enveloppe, il il écrivit : *Monsieur Colman Lebreton, hôtel Masséna, à Nice, Alpes Maritimes.*

Il appela de nouveau Corentine.

—As-tu une voiture à l'hôtel ?

—Dame, non, monsieur,—fit tristement la jeune fille. Ça n'est pas dans nos moyens.

—C'est que j'aurais bien voulu aller à Lannion aujourd'hui.

Tina parut réfléchir. Puis, s'énarçonnant, elle répondit :

—Il y a en bas Jean-Marie Le Tassert, qui casse une croûte. Peut-être bien qu'il vous porterait tout de même.

Kerjan ne fit qu'un bond dans l'escalier. Un quart d'heure plus tard, la voiture de Le Tassert roulait sur la route de Lannion.

L'hôtelier avait dit simplement au voiturier :

—Jean-Marie, tu vas me porter tout droit chez monsieur Clobars, le notaire, sans t'arrêter en chemin.

.....
Quatre jours plus tard, Colman Lebreton, Bertie Johnson et Yves Kerjan, assis dans un café à peu près désert de Saint-Brieuc, s'entretenaient à demi-voix des conséquences de leur découverte.

—Cette fois,—disait Lebreton,—la vérité éclate avec évidence. La morte de Rosmeur n'est autre que Blanche de Pengoaz. Les lettres que nous avons lues établissent que la malheureuse enfant s'était enfuie de Paris pour échapper aux obsessions du misérable que la fatalité avait fait son tuteur. Celui-ci l'a poursuivie jusque'ici. L'a-t-il tuée ? Voilà le seul point obscur.

—Pas pour moi,—répliqua Kerjan,—et si je pouvais faire exhumer le cadavre, je suis convaincu que j'y trouverais la preuve du crime.

—Alors vous croyez toujours à l'emploi d'un poison exotique ?

—J'y crois plus que jamais. Seulement, comment établir que monsieur de Myriès ait eu de tels poisons entre les mains ?

Il se fit un si ence. Les trois hommes méditaient.

—Colman.—interrogea tout d'un coup Bertie Johnson,—ne m'as-tu pas dit que les frères Garmin ont servi sous tes ordres ?

—Oui, répondit Lebreton. Eustache, matelot inscrit au port de Bayonne, quoiqu'il fût originaire d'Alsace, a été sous mes ordres un mois environ. J'étais aspirant à cette époque.—Léon, qui a sûrement une grave condamnation à son passif, a séjourné deux ou trois ans à la Nouvelle-Calédonie. Je crois qu'il a été gracié à cause de son jeune âge. C'est un homme de trente-cinq ans aujourd'hui.

—Alors voilà qui suffit à expliquer la provenance des poisons. Il n'est pas un marin qui ne rapporte plus ou moins de ses voyages des arcs et des flèches ou des kriss et des couteaux empoisonnés. Reste à savoir si c'est eux qui ont fourni intentionnellement de telles armes à l'assassin.

—Ils sont bien capables d'être complices,—prononça Lebreton.

—Cela dépend du sens que vous attachez au mot *complice*,—intervint Kerjan.—Si vous entendez par là l'homme qui partage l'idée du crime ou participe à sa perpétration, je crois que vous vous trompez. Les Garmin ne sont pas complice de monsieur de Myriès.

—Et qu'est-ce qui vous autorise à faire une pareille induction ?

—La logique et la vraisemblance, laquelle n'est, d'ailleurs, qu'une des formes, une des exigences de la logique, si vous préférez.

Les deux hommes regardèrent avec curiosité leur ami.

Kerjan sourit :

—Cela vous étonne ? Veuillez remarquer tout de suite que mon raisonnement est fort simple et que vous avez dû le faire implicitement, à part vous, car il est d'une simplicité telle qu'il vient naturellement à l'esprit.

Et, comme ils se taisaient, attendant toujours ses paroles :

— Voyons, reprit-il, tel que nous connaissons l'homme que nous soupçonnons, la première qualité que nous lui reconnaissons, c'est l'intelligence. Or, cet homme intelligent a dû raisonner en accomplissant son forfait. Il s'est dit assurément que la meilleure manière d'éviter les indiscrétions d'un complice, c'était de n'en pas avoir. D'autre part, n'avoir pas de complice, cela ne veut pas dire qu'on ne fait point participer autrui à la mauvaise action que l'on commet. Seulement on ne l'y fait participer qu'à l'état d'instrument inconscient, de rouage qu'on peut briser à l'occasion ou, tout au moins, rejeter dès qu'il devient inutile.

Lebreton et Johnson appuyèrent d'un signe de tête cette ingénieuse distinction.

— Il résulte de cette hypothèse que les frères Garmin ont pu aider au crime, mais sans posséder aucune certitude à son sujet.

— Cependant, — observa Lebreton, — ne m'avez-vous pas parlé de visites intéressées faites par Eustache Garmin à monsieur de Myriès ? Comment pourraient-elles s'expliquer si les frères Garmin sont ignorants du crime commis ?

Kerjan eut un nouveau sourire, plus bizarre que le premier.

— Au contraire : elles s'expliquent moralement. Les Garmin ne sont sûrs de rien. Ils n'ont que des soupçons. Ils veulent en savoir davantage. Mais l'acteur principal du drame ne veut pas sortir de son rôle. Il se défend. Nous aurions toute certitude si nous pouvions savoir ce que chaque partie possède en particulier. L'assemblage des deux morceaux nous donnerait le crime total.

— Comment arriver à le savoir ? — interrogea Johnson.

— Il faudra voir, — répondit l'hôtelier. — Avec de la patience et de la ruse, nous pouvons y arriver. En attendant, mes documents sont en sûreté chez maître Clohars, et nous savons où les retrouver, le jour venu de les produire contre l'ennemi.

— L'ennemi ! prononcèrent à la fois Lebreton et Johnson.

Leurs voix s'étaient faites sourdes à l'unisson. Les sourcils du premier s'étaient froncés, tandis que les poings du second se serraient.

— Vous ne retournez point de sitôt à Nice, n'est-ce pas, messieurs ? — demanda Kerjan.

— Nous n'y retournons plus du tout. Nice nous a donné tout ce que nous pouvions en attendre, à savoir la certitude de la substitution de personnes. La jeune fille morte là-bas se nommait Hélène et on lui a attribué l'état-civil de Blanche de Rosmeur, dont elle était, d'ailleurs, la sœur naturelle. Vous voyez donc que l'assassin a pris soin de se dénoncer lui-même.

— Alors, messieurs, rien ne saurait plus nous arrêter. Il nous faut commencer la campagne tout de suite, Je vous donne rendez-vous après-demain, chez moi, à Saint-Efflam. J'aurai bien certainement du nouveau.

— Mais, — fit remarquer Lebreton, — nous sommes à peine aux premiers jours de février. Ne craignez-vous pas d'éveiller quelque soupçon si les intéressés apprennent notre présence chez vous à pareil moment de l'année ?

Yves Kerjan releva fièrement la tête, et les deux compagnons ne purent se défendre d'un vif sentiment d'admiration devant l'éclair qui jaillit de ses prunelles. C'était bien là l'homme qui avait couru le monde en aventurier et, pendant six années de sa vie, affronté la dent des fauves du désert et les armes venimeuses des sauvages dans les archipels de l'Océanie.

— Au point où nous en sommes, messieurs, — dit-il, — il n'y a plus à reculer. Nous ne pouvons acquérir toute la vérité qu'en frappant les premiers. Soyez sûrs que nos adversaires seront sous peu sur leurs gardes, s'ils n'y sont déjà. Votre double expérience à Paris et à Nice leur sera sûrement révélée, car les relations de monsieur de Myriès avec la famille Ferreix amèneront tôt ou

tard la découverte de l'incident du portrait. Dès lors vous aurez tout à craindre et vous savez de quelles armes se sert votre ennemi.

— Oui, — fit Bertie avec dédain, — de flèches empoisonnées avec du venin d'euphorbe.

— Ne riez pas, — prononça gravement Kerjan, — il y a quelque chose de plus redoutable encore à son service.

— Qui a-t-il de plus redoutable ? — fit encore Johnson sur le même ton.

— Il y a l'appui que cet homme a déjà trouvé en haut lieu et qu'il est sûr d'y trouver encore. C'est grâce à cet appui qu'il a pu faire classer l'affaire, il y a sept ans. Nul doute qu'il n'y réussisse encore aujourd'hui.

— Quel était donc le ministre de la justice en ce moment-là ?

— Monsieur Félix Dargentré, — répondit Kerjan.

— Ah ! — firent à la fois les deux amis, mais avec un accent différent.

Ils serrèrent la main à l'hôtelier. Celui-ci prit, une heure plus tard, le train pour Lannion, où il coucha.

Le lendemain, carnier au flanc, fusil en bandoulière, il débarquait à Kéravillio, dans l'hôtel des frères Garmin. La stupeur de ceux-ci fut profonde. Que venait faire chez eux cet homme qu'ils redoutait à tant de titres ? Car pas un instant ils n'acceptèrent les raisons que leur fournit leur confrère de Saint-Efflam, les prétextes empruntés à la chasse qu'il invoqua pour expliquer sa présence en pareil lieu. Ils ne virent en lui que l'adversaire audacieux venu pour les épier, l'homme qui, depuis qu'il avait ouvert lui-même un hôtel dans leur voisinage, n'avait cessé d'ouvrir sur eux un œil plein de méfiance et de soupçons.

Et alors aussi, en même temps, l'idée leur vint qu'il serait peut-être utile de se défaire d'un aussi dangereux voisin. Ils ne savaient rien des relations unissant Kerjan à LeBreton et Johnson, mais ils n'avaient pu ignorer le séjour des jeunes gens chez l'hôtelier de Saint-Efflam pendant les six semaines qui avaient mis ceux-ci en rapport avec la famille Ferreix. En outre du cuisant souvenir qu'ils avaient gardé du passage des deux voyageurs à Kéravillio, d'instinct ils devinaient en eux des ennemis. Ils avaient comme une vague conscience qu'en frappant Kerjan, ils frappaient les deux amis. Quelle fut la suite de ces réflexions, comment le projet du meurtre prit-il corps, pour quels motifs les deux bandits se résolurent-ils à le mettre à exécution le même jour, voilà ce que LeBreton et Johnson ne devaient apprendre que plus tard.

Or, le lendemain de ce jour, comme ils franchissaient le seuil de l'hôtellerie de Saint-Efflam, ils furent tout d'abord émus du trouble qui semblait régner dans la maison. Les domestiques affolés ne savaient où donner la tête. Surpris, LeBreton et Johnson multipliaient les questions en pure perte. Brusquement une vieille femme accourut, tout en larmes. En apercevant les deux jeunes gens, elle courut à eux avec de profonds soupirs.

— Oh ! messieurs ! Quel malheur ! Quel affreux malheur ! Mon pauvre neveu !

Cette femme n'était qu'une tante de Kerjan, portant le même nom que lui, créature dévouée et vaillante qui s'était attachée à sa fortune et l'avait servi et soigné avec la tendresse d'une mère. Sa désolation était telle que les visiteurs eurent de la peine à la faire parler. Pourtant, ils apprirent que, la veille au soir, des pêcheurs, passant sous les roches de Trédez, y avaient recueilli Yves Kerjan respirant encore et l'avaient rapporté chez lui inanimé, sanglant. L'hôtelier avait la poitrine traversée d'un coup de feu. Une pensée vint à l'esprit des deux amis. Kerjan avait été victime d'un guet-apens. En ce moment, le docteur Déjean, ancien médecin de marine établi à Plestin, descendait. LeBreton courut à lui et l'interrogea.

— La blessure est grave, — répondit le vieux praticien, — mais non mortelle. J'ai été assez heureux pour extraire la balle, et M. Kerjan est un homme

d'une très robuste constitution. Il paraît que c'est un accident. L'arme était chargée à balle, monsieur Kerjan ayant voulu se donner la satisfaction de tuer un goëland, car c'est un merveilleux tireur. En grim pant sur les rochers, il est tombé et si malheureusement que le coup est parti.

— Bon, — pensa Lebreton, — Kerjan n'a pas voulu parler. Il a donc ses raisons pour cela.

— Monsieur, — reprit le médecin, — si vous êtes l'une des deux personnes qu'attend le blessé, ne le faites pas parler, je vous en prie.

Sur la promesse formelle qui lui fut faite, il autorisa les deux hommes à pénétrer dans la chambre du malade. Dès le seuil, Lebreton cria à celui-ci :

— Ne parlez pas. Je vous poserai des questions auxquelles vous répondrez avec la tête.

Et, se montrant alors, les deux amis s'approchèrent du lit où Yves gisait inerte, très pâle. Ils se penchèrent sur lui, serrèrent doucement ses mains moites, et Colman, incliné sur la couche, commença son rapide et laconique interrogatoire :

— Vous n'avez pas voulu dire la vérité au docteur. Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas ?

Le blessé fit avec la tête un signe de dénégation.

— Les Garmin, n'est-ce pas ? — questionna encore Lebreton, tout contre l'oreille du blessé.

— Oui, — répondit celui-ci dans un souffle, malgré la défense de parler qui lui avait été faite.

Cela suffisait aux deux amis. Ils ne voulurent pas prolonger l'entretien. En sortant de la chambre, Bertie dit en souriant :

— Nous nous installons à l'hôtel jusqu'à nouvel ordre. Nous tenons à être vos garde-malades. Vous nous le permettez.

Kerjan les remercia d'un sourire, avec une profonde gratitude dans le regard. Il n'y avait eu jusqu'alors entre lui et les deux hommes qu'un lien de sympathie fondé sur un même intérêt de justice et de réhabilitation, ce lien se resserrait désormais et méritait le nom d'amitié. Or elle fut dévouée, cette amitié. A tour de rôle, pendant les deux mois que durèrent la maladie et la convalescence de l'hôtelier, Colman Lebreton et Bertie Johnson se relayèrent à son chevet avec un infatigable dévouement. Quand vinrent les fêtes de Pâques, Yves Kerjan put faire ses premiers pas appuyé sur les bras de ses amis. Il avait maintenant un triple but à poursuivre. S'il n'avait obéi qu'à un désir de vengeance jusqu'alors, c'était la justice qu'il allait servir désormais. La lutte s'engageait.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

L'OEUVRE DE JUSTICE

I

AVEUX ET RIVALITÉ

Le printemps avait ramené la famille Ferreix en Bretagne, et le "château" de la vallée du Pontaryar s'était brusquement ranimé comme le palais antique

de la Belle au bois dormant Alix et Claudine, que ne quittait plus Germaine, avaient apporté derechef à la poétique région l'incomparable prestige de leur ravissante beauté. Et la nature en joie semblait par son renouveau fêter le retour des deux merveilles du pays.

Mais si la nature était en fête, les cœurs des deux jeunes filles avaient, eux aussi, leur printemps. Elles venaient de retrouver ceux qu'elles aimaient et dont, malgré les apparences, elles avaient mille raisons de se croire aimées.

Pour expliquer leur présence dans le pays, Lebreton et Johnson avaient décidé d'acquiescer pour s'y fixer deux domaines contigus, appartenant à M. Ferreix. Pour une cause quelconque, attribuée par Lebreton à l'influence de M. Myriès, M. Ferreix avait refusé de conclure le marché.

Mais alors surgit un incident qui détermina la crise depuis longtemps imminente, dans laquelle Colnan ne put imposer silence à son cœur.

Un jour qu'après la troisième visite faite à M. Ferreix, visite au cours de laquelle il avait essuyé un refus formel, Lebreton s'apprêtait à faire ses adieux définitifs à la mère et aux filles, il fut reçu par Dina, toute seule au salon. Alix et Germaine étaient allées faire quelques courses dans Paris avec leur mère. Claudine vint bravement recevoir son visiteur. L'éducation tout à fait libre qu'elle avait reçue ne lui en faisait aucun scrupule.

En revanche, Lebreton, respectueux de toutes les convenances, même les plus outrées, et peut-être imbu des préjugés de sa première enfance, s'était levé dès que la jeune fille était entrée et, son chapeau à la main, se disposait à abrégier la visite.

— Vous voudrez bien, mademoiselle, — dit-il, — vous charger de mes adieux et de mes compliments respectueux pour madame et mademoiselle Ferreix, que je ne reverrai plus avant mon départ.

Dina s'arrêta court. Elle était entrée rieuse et l'amour dans les yeux. Elle devint toute pâle. Elle n'avait entendu que ce terrible mot " adieux " et il avait résonné à ses oreilles avec une signification particulière.

— Adieux ? — répéta-t-elle. — Comme vous dites cela, monsieur ? Est-ce que nous ne nous reverrons plus ?

Lebreton avait le cœur serré. Il répondit avec effort, d'une voix hachée :

— J'espère bien, mademoiselle, que j'aurai encore le... plaisir et l'honneur de vous revoir à Saint-Efflam, si je trouve à m'y fixer en achetant quelque morceau de terre. Il paraît que c'est difficile d'en trouver.

Un peu d'amertume avait plissé sa bouche dédaigneuse. Ce hautain sourire alarma Claudine.

— Mon père a donc refusé de vous vendre ce que vous vouliez acquiescer ?

— Oui, mademoiselle, nous n'avons pas pu nous entendre. Monsieur Ferreix est libre de garder ou d'aliéner son bien.

Elle pencha la tête et, malgré elle, une larme roula sur ses joues dorées. Mais c'était une larme de rage. Elle se redressa frémissante, avec une colère qui eut vite séché l'humidité de ses paupières.

— Oui, — fit-elle, — je sais ce que c'est, je sais d'où ça vient. Ce sont ces affreux Myriès qui ont passé par là....

En entendant ce nom ainsi prononcé, Lebreton tressaillit. Dina vit ce tressaillement. Elle s'avança vers le jeune homme et, avec une sorte d'exaltation farouche, elle demanda :

— Monsieur Lebreton, voulez-vous de moi pour amie, je dirai plus : pour siliée ?

Elle lui tendait la main, une main belle et blanche, nerveuse et forte. Il lut la loyauté et la tendresse dans son regard.

— Vous ne pouvez soupçonner, mademoiselle, — répondit-il d'une voix grave, — tout ce que vos paroles m'apportent de... joie. Mais, si j'accepte

avec joie l'amitié dont vous m'honorez, il me faut bien savoir ce que vous entendez par alliance.

Claudine courut aux portes du salon, regarda et tendit l'oreille pour s'assurer que personne ne pouvait entendre, et, avant que Colman, stupéfait de cette attitude imprévue, pût rassembler ses idées, la jeune fille revint vers lui, pâle, mais résolue. —

— Monsieur, — dit-elle avec un léger tremblement de la voix, — ne jugez point mal ma conduite ni mes paroles. Je sais que beaucoup de gens ont de mauvaises pensées sur mon compte. Je m'en moque, ayant ma conscience pour moi. J'ai, peut-être, été fort mal élevée. Que voulez-vous ? Je n'accuse pas ceux qui m'ont élevée ainsi. Ils n'ont rien gâté en ma nature. Ils l'ont plutôt améliorée. Je n'ai peut-être qu'une seule qualité, mais, celle-là, je l'ai bien. Je suis franche.

— Je vous crois, — dit respectueusement Colman, en prenant la main qu'elle lui tendait.

— Merci. C'est cette franchise qui me pousse à faire une démarche peut-être inconsidérée, à vous dire que je vous.

Il ne la laissa pas achever. Avec une incomparable noblesse, il l'interrompit :

— Non, fit-il, c'est à moi de parler le premier. Mademoiselle Claudine Ferreix, je vous aime de toute mon âme.

Les joues pâles de la jeune fille s'empourprèrent, mais elle n'eut pas de fausse honte, de timidité gauche, elle jeta un cri de joie profonde.

— Ah ! j'en étais sûr !

Colman porta la main qu'il tenait à ses lèvres, et le baiser qu'il y déposa trahit à la jeune fille tout cet amour contenu. Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, chancelants sous la première ivresse de cet aveu. Puis la première remise de son trouble, Dina parla comme au sortir d'un rêve.

— Oh ! si vous saviez comme j'attendais ce moment, mon ami ! Si vous saviez comme j'avais lu dans vos yeux parce que je lisais dans mon propre cœur. Il n'était pas possible que, vous aimant comme je vous aime, je ne fusse pas aimée de vous.

Et, tenez, — vous me contredirez si je me trompe. A la faveur de cette affection, j'ai eu comme une divination véritable. J'ai cru comprendre qu'entre vous et moi il y avait un secret pénible. Vous m'êtes apparue comme l'exécuteur de je ne sais quelle oeuvre redoutable dont j'aurais peut-être moi-même à souffrir.

— Quoi ! — s'écria Lebreton, — vous avez cru cela ? D'où vous sont donc venues de telles pensées ?

Il était bouleversé. Comment l'œil noir de cette jeune fille avait-il pu deviner tant de choses, scruter le mystère de sa vie ?

Lebreton ne connaissait-il donc pas l'ardente perspicacité de l'amour ?

— Oui, — reprit Dina avec force, — j'ai compris cela. J'ai senti que vous luttiez contre votre propre sentiment. Je ne sais pas quel but s'est proposé votre effort, mais je sais qu'il en a un et cela me suffit. Et c'est pour cela que j'ose vous dire : " Me voulez-vous pour alliée ? "

— Vous ? vous ? — répétait Colman, en proie à une indicible émotion.

Puis, plus calme, il répondit :

— Eh bien ! oui, mademoiselle. Vous avez deviné. Si je n'ai point parlé, c'est que je ne voulais point vous trahir mes sentiments avant qu'une certitude morale m'eût permis de croire à la réciprocité des vôtres. Oui, j'accomplis une oeuvre terrible. Nous sommes deux à en poursuivre l'exécution. Une oeuvre moins de vengeance que de justice, car nous avons un crime à punir, un nom à réhabiliter.

Dina était redevenue très pâle. Elle l'écoutait haletante, les pupilles dilatées par la stupeur.

— Je n'ai plus rien à vous taire, continua le jeune homme, mais je vous demande le secret, — oh ! pas pour longtemps, car nous touchons au but. — Si ces noms peuvent vous apprendre quelque chose, sachez alors que l'homme qui, jusqu'ici, à vos yeux, s'est appelé Colman Lebreton est le comte Colomban de Trédrez de Rosmeur, et que son ami Bertie Johnson se nomme Bertrand de Pengoaz de Rosmeur. Il est le cousin, je suis le frère de Paul de Rosmeur qu'une félonie judiciaire a tué.

Elle trembla de tous ses membres, fascinée par le regard de flamme qui s'épanchait des prunelles du jeune homme.

Maintenant, reprit-il avec noblesse, vous savez tout. Je n'ai voulu rien vous cacher, mademoiselle. Etes-vous prête à me redire les chères paroles qui, tout à l'heure, m'ont fait tressaillir jusqu'aux fibres les plus intimes de mon être ?

Il était debout devant elle, pâle lui aussi et frémissant, mais résolu, dominé par la farouche volonté de son œuvre. Claudine étendit de nouveau la main et la mit dans celle de Colomban.

— Nous nous sommes dit que nous nous aimions. Plus que jamais j'ai foi en vous et je vous appartiens, quoique décide Dieu.

Et comme il s'éloignait, redevenant la femme, l'être de séduction et de race, elle dit :

— Un mot, un seul. Je touche à un secret qui n'est pas le mien. Monsieur de Pengoaz aime-t-il ma soeur Alix ?

— Il l'aime comme je vous aime, Dina.

— Alors, — fit-elle, souriante, — dites-lui qu'il vienne au plus tôt. Aliette l'aime, elle aussi. Mais elle est plus menacée que moi. Elle a deux amoureux qui la recherchent, et elle tient de mon père, qui est un homme faible.

Puis, concluant avec la vivacité captivante de son impétueuse nature, elle ajouta :

— Revenez vous-même. . . bientôt. Je me charge d'amener mon père à vous vendre le terrain qu'il vous a refusé.

Elle ne s'engageait point à la légère. C'était une femme de tête autant que d'énergie. Trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'une fort aimable lettre de M. Ferreix invitait MM. Lebreton et Johnson à dîner au château. Dina n'avait dit que ce qu'il fallait dire : elle avait retenu pour elle les noms véritables des deux jeunes gens.

La lettre de M. Ferreix insistait pour qu'ils "vinsent de bonne heure, afin de reprendre l'entretien au sujet des terres qu'ils voulaient acquérir." Cette phrase avait été bien certainement dictée par Claudine. Colomban tendit la lettre à son cousin, en lui disant :

— Et surtout, rends-la moi. J'y tiens. C'est la première marque qu'elle me donne de sa tendresse.

— Oui, par la plume de son père, — répliqua Bertrand en riant. — Ah ! tu es un heureux sire, toi. Tes affaires sont plus avancées que les miennes. Comment m'y prendrai-je pour lui parler ?

— Bah ! — fit l'autre, riant aussi. — je t'ai préparé les voies, sans te prévenir, mon cher Bertrand. La belle Aliette sait que tu l'adores et je crois pouvoir t'assurer que tu ne lui es pas indifférent.

La joie du ~~visage~~ colosse fut telle qu'il faillit étouffer son cousin dans son embrassement.

— Ouf ! — s'écria Lebreton, quand il en fut réchappé. — Garde ces marques d'estime pour l'assassin de Blanche et de Paul le jour où tu le tiendras entre tes mains d'Hercule.

Bertrand de Pengoaz pencha tristement son front qui s'était assombri.

—Oui, —murmura-t-il d'une voix sourde, — la joie ne faisait oublier que nous avons un devoir de justice à remplir.

—Et nous l'accomplirons sans faiblir, — dit gravement Colomban de Rosmeur.

A l'heure dite les jeunes gens se rendirent donc au château.

Une surprise assez désagréable attendait les deux cousins.

Au moment où ils franchirent le seuil du salon, leur premier regard rencontra les regards haineux des deux Myriès père et fils qui leur rendirent assez hautainement le froid salut donné par les arrivants sur la présentation de la maîtresse de céans.

Un troisième personnage s'était également levé à l'entrée des invités de M. Ferreix, et celui-là, c'était M. Félix Dargentré, "le beau Félix", l'ex-trois fois ministre, l'ami de M. de Myriès, qui comptait sur lui. Et celui-là avait franchement montré son hostilité dans son attitude et dans ses prunelles, car il savait qu'il avait là devant lui des ennemis redoutables. Or, le regard qu'il venait de jeter à MM. Johnson et Lebreton, ainsi que les avait nommés le valet de pied en les annonçant, avait suffi à confirmer cette croyance.

Après le diner, qui ne fut accompagné d'aucun incident extraordinaire, madame Ferreix fit une proposition qui entraîna l'adhésion des jeunes filles, Germaine de Pengoaz comprise.

—Nous devrions descendre jusqu'à la plage. En ce moment de l'année, la mer est souvent phosphorescente.

Cette proposition, rencontrant un assentiment unanime, on se mit en marche au pas de promenade, afin de mieux respirer les parfums de la terre et l'halée iodée des flots.

La nuit était d'une pureté merveilleuse. Quand on atteignit la grève, la mer était basse et encore lointaine. Lebreton, dont l'oreille était depuis longtemps affinée, put dire en souriant à Dina :

—Voici le flot qui commence, mademoiselle.

La jeune fille avait l'ouïe aussi exercée que lui, car elle répondit :

—Oui, la première vague doit être en ce moment au pied de la croix.

Et elle ajouta, avec une vivacité joyeuse :

—Si nous descendions sur la plage ?

—Oui, oui, oui, —un tour sur la plage !—appuya Germaine de Pengoaz d'une voix de fanfare.

Dans le groupe sérieux, on se récria. M. de Myriès, son fils, et le beau Félix n'avaient qu'une médiocre confiance en cette grève enténébrée, ils parlèrent de ses trahisons possibles, des pièges qu'elle pouvait tendre sous les pas des promeneurs. Ils invoquèrent des histoires de lises et de sables mouvants, ce qui amena une vigoureuse protestation de Claudine.

—Est-il possible de dire pareille chose ?—Vous confondez, messieurs, Saint-Michel en-Grève avec la baie du Mont-Saint-Michel. Ce sont pourtant deux points absolument différents, puisque le Mont-Saint-Michel se trouve dans la baie de Cancale, en Normandie.

Et, sans attendre la permission, elle se pendit au bras vigoureux de Colomban et se laissa glisser de l'autre côté du parapet, sur les roches qui bordent la chaussée au pied du Rocher à Lâz. Germaine la suivit par le même chemin.

Ce que voyant, Aliette profita de la circonstance pour échapper aux assiduités du beau Dargentré. Elle voulut imiter l'exemple de sa sœur. Or, en cet endroit, la chaussée se renflait et s'élevait d'un mètre de plus. Alix jeta un petit cri et demanda :

—Allons, messieurs, qui de vous s'offre à me prêter la main pour descendre ? Ni Félix, ni Lucien, ni M. de Myriès, Lebreton lui-même ne pouvaient se

hasarder à soulever d'une telle hauteur la jeune et belle fille à laquelle sa beauté n'ôtait rien d'une raisonnable pesanteur.

Mais quelqu'un avait profité de l'occasion inespérée. C'était Bertrand de Pengoaz.

S'appuyant de la main gauche aux garde-fous, il sauta de la hauteur de deux mètres sur le sable de la plage. Puis là, tranquille, les mains tendues au-dessus de sa tête, arc-bouté comme une statue de granit, il cria allègrement à Aliette :

— Il y a quelqu'un mademoiselle. Vous n'avez qu'à descendre. C'est facile, allez.

La jeune fille vive et légère le prit au mot, et posa le pied sur la main de Bertrand, et soulevée comme un enfant, mademoiselle Ferreix se trouva déposée sur le sable sans le moindre choc ni froissement, et une bouffée d'orgueil monta au cerveau de Bertie lorsque la belle jeune fille, le contemplant avec des prunelles humides, que l'admiration dilatait, murmura :

— Oh ! comme vous êtes fort ! C'est beau, la force !

Cette petite diversion dans la promenade avait mis une véritable gaieté dans l'entretien, ce qui n'empêchait pas MM. de Myriès père et fils et leur ami, le beau Félix, de faire une assez laide grimace. La victoire de Bertrand sur eux était trop écrasante pour qu'ils n'en gardassent point un âpre ressentiment. L'occasion ne se fit pas attendre de le manifester. Ils la cherchaient, d'ailleurs, depuis le départ du château.

Ce fut M. Ferreix qui la leur fournit, sans y penser, naturellement. Il venait de demander à Lebreton, avec sa bonhomie ordinaire :

— Alors, messieurs, vous habitez chez ce pauvre diable de Kerjan ? Il paraît qu'il lui est arrivé un fâcheux accident.

— Accident ? — répliqua la voix un peu narquoise du jeune homme. — Oui, si l'on veut. Mais, monsieur, entre nous, que pensez-vous d'un accident de chasse arrivant à un homme qui a chassé le lion et le rhinocéros et qui est assez bon tireur pour tuer une hirondelle au vol à balle ?

— Hum ! — grommela l'ancien magistrat, — c'est un accident au moins bizarre j'en conviens. Cependant, ne dit-on pas qu'il n'y a que les nageurs qui se noient ? Vous semblez insinuer, pourtant, que l'on pourrait expliquer le malheur de ce pauvre diable par une autre cause ?

— Ai-je insinué cela ? — En ce cas, je ne me dédis point. Oui, je crois que "l'accident" pourrait bien avoir été un crime.

— Ho ! ho ! — se récria M. Ferreix, — mais vous paraissez très sûr de la chose, mon cher monsieur. Comment se fait-il que, dans de pareilles conditions, Kerjan n'ait point appelé la justice à rechercher l'assassin ? Il me semble que c'était presque un devoir pour lui.

Un rire assez irrévérencieux éclata dans la gorge de Lebreton, qui l'interrompit toutefois pour dire presque sérieusement :

— Je ne voudrais pas manquer de respect à la justice de mon pays, que j'honore infiniment. Mais Kerjan ne partage pas notre optimisme. Il a même des raisons pour la croire sujette à erreur, et, ayant appartenu à ses desservants, il a acquis des droits de se méfier.

— Peu ! fit M. de Myriès, avec un ricanement sec, il a été greffier, c'est-à-dire écrivain public au service de la justice.

— Hé ! fit Colman, ce sont souvent ceux qui reçoivent qui aperçoivent les fautes des auteurs. Ils les corrigent même, au besoin, sauf le cas où l'auteur n'entend pas qu'on le corrige, ce qui s'est vu et se voit encore assez fréquemment chez les niais.

— En tout cas, reprit Hippolyte de Myriès avec arrogance, la justice ne s'est pas trompée quand elle lui a infligé deux mois de prison. Elle, a même, je crois, apporté quelque bienveillance dans son arrêt.

—Oui, p'aisanta à son tour Colomban, pour avoir giflé un jeune pleutre qui s'est servi d'un arrêt de tribunal en guise d'épée

La phrase siffla aux oreilles des intéressés. Le beau Félix crut devoir la relever, non sans aigreur.

— Monsieur, — dit-il d'un ton singulièrement âpre, — vous pouvez avoir de bonnes raisons pour louer un homme que la loi a justement flétri, mais je ne laisserai pas dire devant moi qu'un jeune magistrat comme monsieur Léopold Lorrain soit un pleutre.

Les hommes s'étaient retirés un peu en arrière pour ne pas alarmer les femmes. Après un échange de paroles, il fut arrangé qu'on reprendrait l'entretien le lendemain dans un lieu plus propice à une discussion de ce genre.

Madame Ferreix, alarmée par cette discussion dont elle ne comprenait pas un mot, se décida à brusquer la fin de ce dangereux dialogue. Elle n'était pas sans s'être aperçue de l'hostilité croissante entre ses compagnons de promenade.

— Je crains que ces messieurs n'aient froid, mes enfants, dit-elle en s'adressant à ses filles. Nous allons rentrer.

— Voulez-vous nous permettre de vous accompagner, mesdames ? demanda Colomban. Nous ne serions peut-être pas de trop dans des parages où les malfaiteurs se rencontrent quelquefois.

— Les malfaiteurs ! s'exclamèrent les quatre femmes avec terreur. Il n'y a pas de malfaiteurs ici.

— Ici, non, mais à Kéravilio, chez les frères Garmin, par exemple. Demandez plutôt à ce pauvre Kerjan.

Un silence plein d'épouvante permit d'entendre les respirations précipitées des femmes. L'heure prêtait aux paroles sombres.

— Oh ! oui, messieurs, reconduisez-nous ? — supplia Aliette, répondant au vœu de son cœur plus qu'à un sentiment de crainte.

— Voilà une plaisanterie d'un goût douteux, — fit la voix de M. de Myriès blanche de colère. — Que ces dames se rassurent. Elles n'ont rien à craindre. Et, y eût-il du danger, nous suffirions à les défendre. L'intervention d'autrui n'est donc pas nécessaire.

Lebreton décocha un dernier trait.

— C'est vrai, mesdames, — dit-il, goguenard, — j'oubliais que dans la compagnie de ces messieurs vous n'aviez rien à craindre des frères Garmin. Ils doivent éprouver pour la justice un respect voisin de la crainte, à moins que ce ne soit tout le contraire.

Et comme il saluait, sans tendre la main, strictement mité par Bertrand de Pengoaz, spontanément les dames leur crièrent :

— A bientôt, n'est-ce pas, messieurs, — plutôt demain qu'après.

On se sépara. — Quand ils se jugèrent à une distance suffisante, Bertrand demanda brusquement à Colomban.

— Ah ! ça, qu'est-ce qui t'a pris de faire une pareille sortie ce soir ? — Sais-tu que tu n'as pas ménagé les expressions ?

— La nécessité de commencer le feu, répliqua le jeune comte de Rosmeur. — Désormais la lutte à mort est commencée.

Il allait poursuivre lorsqu'un bruit de pas pressés venant vers eux les fit se retourner. Ils regardèrent dans la nuit.

II

HOSTILITÉS.

Lucien de Myriès était devant eux.

Le viveur avait couru, ce qui l'avait essoufflé. Il parla donc avec quelque effort, visiblement préoccupé de paraître maître de lui.

—Messieurs,—fit-il, quatre mots suffiront.—Nous serons demain à Plestin, derrière l'église.—Nous vous y attendrons entre neuf et dix heures du matin.

Lebreton salua en persiflant !

—Désolé, cher monsieur, mais comme il ne faut point effrayer ces dames qui pourraient croire que nous vous avons égorgé, parlons nègre. Veuillez informer père et ami, impossible demain, car demain affaire importante chez notaire Launion relativement à valise perdue sept ans et retrouvée ces jours-ci. Mais, après demain, rendez-vous ferme route Toul-au-Héry, quatre heures soir, si nul inconvénient de votre côté.

Il va sans dire qu'à cette déclaration Lucien de Myriès, ne comprit qu'une chose, à savoir que Colman Lebreton se moquait de lui.

Il prit donc congé des deux cousins en maugréant entre ses dents :

—Patience, messieurs. Tout se règlera en même temps.

—Nous l'espérons bien, monsieur, mais nous ne sommes aucunement pressés. Au surplus, monsieur votre père ne doit pas l'être non plus. Il vous le dira.

Lucien rejoignit son père et lui communiqua la réponse qui venait de lui être faite par Lebreton. Les ténèbres l'empêchèrent de remarquer le tressaillement de l'ancien magistrat. D'ailleurs, comme ils rentraient au château en compagnie des dames Ferreix, il était impossible que la conversation pût se continuer sur ce sujet. Il fallut donc attendre qu'on se retrouvât seuls.

Ce retour de promenade fut aussi morne que le départ avait paru gai. Les quatre femmes subissaient elles-mêmes un douloureux malaise. Dina, malgré sa verve habituelle, ne so flait mot. On était dans l'attente d'événements graves et un pressentiment sinistre serrait les cœurs. Ce fut avec une véritable satisfaction qu'on rentra dans l'élégante demeure. Mais, à peine les hôtes des Ferreix eurent-ils pris congé des dames que M de Myriès pénétra bouleversé dans la chambre de Félix Dargenté, voisine de la sienne. Il trouva l'ex-ministre soucieux, marchant à pas lourds sur le tapis.

Je suis perdu, murmura-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, la tête abîmée entre ses mains.

—Ca m'en a tout l'air, répondit presque durement le beau Félix, que le sentiment n'avait jamais initié aux précautions du langage.

Un silence cruel pesa sur les deux interlocuteurs. Mais, l'ancien procureur de Versailles n'était pas venu pour entendre simplement confirmer ses craintes. Il demandait un secours. N'est-ce pas, pour certains souffrants, un besoin que de s'entendre plaindre ?

—Alors. — fit-il d'un accent lamentable,—voilà tout ce que tu trouves à me dire pour me recorforter. C'est peu de ta part.

Dargenté fit un geste évasif.

—Eh ! que veux-tu que je te dise ? que veux-tu que je fasse ? Il est malheureusement évident que ces deux hommes poursuivent quelque formidable vengeance. Toutes leurs paroles de ce soir, celles qu'ils ont adressées à ton fils, prouvent qu'ils ont en possession d'armes redoutables. Tu m'as toujours dit que tu n'avais rien à craindre de la vérité, je l'ai cru. Et voilà que tu trembles comme un enfant pris en faute. Cela ressemble terriblement à un aveu. Et, certainement, je ne suis pas seul à penser ainsi.

—Encore une fois, — gémit M. de Myriès, — est-ce tout ce que tu as à me dire ? Des reproches quand je demande un secours ?

—Encore une fois, que puis-je te dire ? Je ne sais rien moi-même de cette ténébreuse histoire. C'est sur ta demande que j'ai fait jadis classer l'affaire. Mais je ne suis plus ministre et mon crédit est en baisse auprès du nouveau cabinet. Or, voilà que cette affaire que nous croyions enterrée à jamais ressuscite, que le cadavre de la jeune morte sort de sa tombe. Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

—Tais-toi ! tais-toi ! — proféra le malheureux, comme halluciné par quelque horri le vision, en étendant ses mains tremblantes.

Félix Dargentré recula, effrayé par l'aspect de son ami. Il ne l'avait jamais encore vu sous un jour aussi accusateur :

—Ah ! ça, — fit-il, — sais-tu que ton pire ennemi, c'est toi-même ! Il ne faut pas faire cette figure-là, mon cher.

L'ancien procureur domina son trouble révélateur, sentant bien qu'il ne fallait point effrayer l'homme dont il attendait le salut.

—Ecoute, — reprit Dargentré, — il faut unir nos efforts et, ma foi ! nous viendrons à bout de l'obstacle. J'en ai la ferme confiance.

Les yeux de M. de Myriès eurent une lueur d'espoir. Cette demi-bienveillance les ranimait.

— Ah ! tu espères, tu crois . . . Et quel moyen comptes-tu prendre ? Dis-le-moi vite, mon bon ami.

—Je ne sais pas encore le moyen. Mais, dans les situations dé-espérées, tous les moyens sont bons. L'essentiel est de frapper le premier coup, ne fût-ce que pour intimider l'ennemi. Or les hommes auxquels nous avons affaire sont de cruels ennemis.

La tête d'Hippolyte de Myriès se pencha douloureusement sur sa poitrine. Il doutait. Cette hypothèse lui paraissait inadmissible.

— Il ne me paraît pas facile d'intimider de tels hommes, prononça-t-il sourdement.

—Bah ! fit Dargentré avec un mauvais rire, quand j'étais ministre, j'ai eu raison d'adversaires autrement redoutables.

Il fit quelques pas dans la chambre, les mains derrière le dos. Puis, s'arrêtant et se retournant brusquement :

—Tiens ! nous ne faisons rien qui vaille. Va te coucher et tache de dormir. La nuit porte conseil. Nous aurons peut-être trouvé demain. Et il congédia sans plus de façons le malheureux Hippolyte.

Il va sans dire que la nuit fut blanche pour l'ex-procureur de Versailles. Le matin, pale, défait, les paupières gonflées par l'insomnie, il aborda Félix Dargentré au moment où il descendait pour déjeuner. L'ancien ministre avait la mine reposée.

—Eh bien ! questionna-t-il, haletant, as-tu trouvé ?

—Je crois que oui, répondit le beau Félix. Je pars aujourd'hui même pour Paris. Je serai de retour dans trois jours. Ne fais aucune sottise jusque-là et garde-toi à carreau. Il est probable qu'ils ont leur plan tout fait. Ne leur donnez pas prise sur vous.

—Mais alors ce rendez-vous sur la route de Toul-an-Héry ?

—N'y vas pas.

Tel fut le programme arrêté entre les deux amis.

A la grande surprise de la famille Ferreix, M. Dargentré annonça son départ et prit congé de ses hôtes, malgré l'insistance, d'ailleurs un peu froide, que l'on mit à le retenir, et pour cause. La brusquerie de ce départ, la physionomie bouleversée de M. de Myriès ne laissèrent pas que de causer une certaine inquiétude. Alette, qui s'était réjouie de l'absence du beau Félix, ne put s'empêcher de partager les alarmes de Dina lorsque celle-ci lui dit :

—Vois-tu, Alette je tremble en ce moment. Il se passe bien certainement des choses d'une extrême gravité. Et c'est autour de nous que se joue le drame dont Colomban m'a avoué l'existence. Comment va-t-il se terminer ? J'ai de cruels pressentiments.

L'impression fut même si manifeste que Lucien, armé crut devoir demander une explication à son père. Il le fit avec cette absence de respect, ce désinvolture presque grossière qui caractérise la jeunesse de nos jours.

— Laisse-moi te dire, mon noble père, que tu as depuis ce matin une mine qui effraierait un croque-mort. Tout le monde ici s'en est aperçu, et les commentateurs vont leur train. Tout à l'heure encore, ma belle Aliette m'a demandé : "Qu'a donc votre père ? Est-ce qu'il serait malade ? Nous ne lui avons jamais vu une mine aussi allongée." Ce n'est pas amusant, tu sais.

Ces simples paroles du jeune homme eurent le don d'ajouter au malaise de M. de Myriès. Il n'en avait pas besoin.

— Quoi ? — fit-il avec une sorte de terreur, — ai-je donc l'air si bouleversé que cela ? En quoi le voit-on ?

— Bouleversé est le mot. C'est-à-dire que tu as l'air tout bonnement d'un condamné à mort.

Les mots étaient terribles pour le misérable harcelé par le cri de sa conscience. Il y crut voir une effroyable allusion.

— Lucien ! — s'écria-t-il en levant la main sur son fils, — oses-tu bien, toi, Lucien, me parler de la sorte ?

Ils étaient dans le parc du château, dans un bosquet touffu éloigné de la maison et auquel on n'accédait que par une allée discrète. Personne n'avait pu surprendre les paroles de ce dialogue en lui-même insignifiant pour le premier venu.

Un coup d'oeil avait suffi à MM. de Myriès pour s'en assurer. Mais s'il n'y avait pas eu de témoins à la scène, Lucien de Myriès n'en était pas moins terrifié. Lui aussi avait comme un pressentiment.

Du coup, sa gaieté frelatée, "sa blague" parisienne l'abandonnèrent. Il regarda son père avec épouvante.

— Ah ! ça, papa, s'écria-t-il, me diras-tu ce qui se passe ici, ce qui t'arrive ? Tu ne m'as jamais parlé de la sorte. C'est à se demander si tu ne perds pas la raison, car, en vérité, c'est la seule manière acceptable pour moi d'expliquer ton attitude.

Et, regrettant la vivacité de son langage, il se fit plus tendre et voulut consoler son père, à sa façon.

— Voyons, commença-t-il, explique toi. Je n'ai peut-être pas toujours été un fils aussi respectueux que tu aurais été en droit de le désirer, mais je n'ai jamais été, ce me semble, un mauvais fils. Confie moi donc ce qui te chagrine ou te préoccupe, et je te jure que dès à présent, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ôter le fardeau de peine qui pèse sur tes épaules. J'ai bien le droit de t'aimer ?

Cela fut dit avec sincérité. Malgré ses défauts aussi nombreux qu'insupportables, Lucien de Myriès disait vrai : il n'était pas un mauvais fils. Aussi criminel qu'il pût être, l'ancien procureur sentit son cœur se dilater devant cette généreuse déclaration.

Une émotion profonde, mais d'une tout autre nature, le secoua. Il prit la main de son fils entre les siennes et la serrant d'une passion chaude et nerveuse, il murmura d'une voix tremblante, avec une expression que celui-ci ne lui avait jamais connue :

— Eh bien ! oui, Lucien, je te dirai tout. Je suis en péril de mort. Une effroyable menace est suspendue sur moi.

Le jeune homme laissa échapper une rauque exclamation. Il avait reculé les yeux dilatés de surprise et d'effroi.

— Péril de mort ? Menace suspendue sur toi ? — Qu'est-ce que cela signifie ? Tes paroles rendent-elles bien ta pensée ?

Il tremblait. Une crainte soudaine, affreuse, venait de se faire jour en son esprit bouleversé, le troublant au plus intime de son être.

L'ancien magistrat comprit sur-le-champ qu'il ne pouvait laisser son fils dans un doute aussi cruel. Il prit Lucien par le bras et l'entraîna dans les allées

les plus fourrées du parc, se rendant compte qu'il se devait à lui-même d'éclairer son intelligence et de ne point s'abandonner à toutes les interprétations fâcheuses fournies par des apparences compromettantes.

Et, alors, lentement, avec des saccades et des spasmes dans la voix, le vieux magistrat fit à son fils le récit du drame de Rosmeur, de ce mystérieux événement dont l'affreux souvenir pesait sur toute son existence. Il va sans dire que rien dans son récit ne pouvait faire soupçonner à Lucien la part que son père avait prise à l'événement. Aussi le jeune homme ne put-il que se récrier.

—Mais enfin, père, ce crime mystérieux peut-il te compromettre ? En quoi peux-tu t'en alarmer ?

Le vieillard passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur glacée. Il haïcha ces mots par hoquets :

—Je vais te l'apprendre. J'ai commis au début une imprudence. J'aurais dû laisser la justice poursuivre son œuvre. Au lieu de cela, j'ai perdu la tête, j'ai tremblé devant le scandale qui pouvait rejaillir sur nous, et j'ai demandé à Dargentré, qui était alors ministre, d'étouffer l'affaire. Car la victime de Rosmeur, morte d'une si mystérieuse façon, était Blanche de Pengoaz, la sœur de Germaine, ta cousine. Comprends-tu maintenant ? Te rends-tu compte de la gravité des faits ?

—Ah !—fit le jeune homme, devenu blême tout d'un coup,—oui, je comprends. Mais, alors, elle n'est donc pas morte à Nice ?

—Non,—et la voix de l'ancien procureur était sourde ;—je lui avais substitué une autre enfant, sa sœur aussi, son aînée, Hélène, une fille naturelle du comte de Pengoaz, dont nul, si ce n'est moi, ne connaissait l'existence. La jeune enfant était phisique. C'est elle qui est morte à Nice sous le nom de Blanche, sa sœur légitime. En justice, j'ai commis un faux devant l'état-civil.

Lucien de Myriès tremblait de tous ses membres, autant de colère que de crainte. Mais il ne doutait point de la parole de son père.

—Ainsi, s'écria-t-il avec violence, voilà le secret que possèdent ces misérables et qu'ils comptent employer contre toi ? Malheur à eux, je ne connais pas de puissance au monde qui m'empêche d'arracher le cœur à ces bandits. Je saurai bien les réduire au silence et venger l'honneur de mon père indignement sali, ou plutôt qu'on essaie indignement de salir.

Il avait parlé haut, sans prendre garde aux échos de sa voix. Emporté par la sincérité du sentiment qu'il éprouvait, il joignait le geste aux éclats de voix, et marchait fébrilement dans l'allée, sans prendre garde qu'ils pouvaient être entendus maintenant.

Tout à coup il s'arrêta, en voyant son père, l'œil hagard, s'appuyer au tronc d'un jeune chêne. Il suivit la direction de ce regard fasciné par la vue de quelque fantastique apparition, et tressaillit lui-même d'épouvante, comme s'il eût vu soudain un spectre surgir à ses côtés. A trois pas d'eux, droite et fixe, blanche comme la robe qu'elle portait, Germaine de Pengoaz les avait entendus et les regardait sans paroles. Tout à coup, le bras de la jeune fille se tendit en avant, d'un mouvement automatique, et son doigt désigna M. de Myriès.

—Assassin !—prononça-t-elle d'une voix sourde qui n'en résonna pas moins avec une horrible netteté.

—Germaine !—rugit Lucien, aveuglé par la colère.

Et il s'élança vers la jeune fille. Mais déjà, celle-ci, comme épuisée par la secousse qu'elle venait de ressentir, avait glissé sur l'herbe humide du bois et venait de tomber inanimée, pareille à une belle fleur détachée de sa tige. Était-elle morte ou simplement évanouie ? Lucien de Myriès la saisit et l'emporta en courant vers le château, suivi par son père qui chancelait à chaque pas.

Madame Ferreix et ses filles étaient à peine levées. Elles accoururent aux cris de détresses des domestiques. On avait étendu Germaine sur un sofa du

salon. Les deux sœurs et leur mère prodiguèrent leurs soins les plus empressés à l'orpheline évanouie. A quelques pas, M. de Myriès et son fils, le premier aussi pâle qu'un cadavre, assistaient à la terrible scène.

— Mais, enfin, — questionna madame Ferreix épouvantée et haletante, — qu'y a-t-il ? Que s'est-il pas-é ? — Raconte-nous cela ?

Et, avant que Lucien affolé eût pu bégayer une explication quelconque, la jeune fille, se ranimant à moitié, promena autour d'elle un regard morne, sans lumière, malgré les baisers et les larmes de ses cousines ép'orées. On eût dit que sa raison s'était enfuie. Tout à coup, sa prunelle atone découvrit le groupe formé par le père et le fils. Elle eut un soubresaut violent, comme sous une commotion électrique. Derechef son bras accusateur se leva, désignant M. de Myriès, et sa voix lourde et morne murmura :

— Voilà le meurtrier de Blanche de Pengoaz, l'assassin de ma soeur Blanche ?

Et elle retourba épuisée, inerte, dans les bras d'Aliette et de Dina.

On avait transporté Germaine dans sa chambre, et le vieux Brezec avait couru avec le cabriolet jusqu'à Plestin, pour en ramener le médecin, car l'évanouissement de la jeune fille se prolongeait et une fièvre, une fièvre ardente, venait de se déclarer. C'était la foudre qui venait de tomber sur ce paisible intérieur. Le trouble y était d'autant plus profond qu'il était imprévu, que nul ne pouvait s'expliquer la soudaine maladie de Germaine de Pengoaz, et ce délire étrange qui lui avait fait proférer de si terribles paroles à l'encontre des Myriès.

L'annonce de l'arrivée du docteur Lebard apporta un véritable soulagement aux angoisses qui oppressaient toutes les poitrines. Allait-on pouvoir espérer, se rassurer au sujet du douloureux événement qui venait de jeter l'inquiétude et la désolation dans cette demeure hier encore si riante ? Le médecin ne s'attarda pas en préambules inutiles. On le fit monter tout droit dans la chambre de la malade. Il s'approcha d'elle, la contempla avec une scrupuleuse attention, tâta le pouls et prit la température. Puis il interrogea les trois femmes.

— Pour que je puisse me prononcer, — dit-il, — il faut que je sache comment cette fièvre s'est déclarée. Que s'est-il passé exactement ?

— Exactement, nous ne saurions vous le dire, — répondit madame Ferreix. C'est notre ami monsieur Lucien de Myriès qui, d'ailleurs, est le cousin de la chère petite, qui nous l'a rapportée évanouie. Nous pourrions le faire appeler, docteur,

— Je vous serais obligé de le faire venir, — répondit monsieur Lebard.

Quelques minutes après. Lucien de Myriès entra dans la chambre et fournissait au médecin le renseignement demandé. Lui-même n'en savait pas beaucoup plus long que les dames Ferreix, et il était certains détails particuliers qu'il ne pouvait livrer au praticien.

Le médecin réfléchit longuement, examina la malade de nouveau, puis se prononça, — Mademoiselle Germaine a du recevoir un choc terrible, dit-il lentement, le système entier est congestionné, et si je ne réussis pas à rétablir la circulation, c'est la mort inévitable, heureusement, continua-t-il, je connais un remède souverain et je vais l'employer.

Il se mit à choisir dans sa trousse plusieurs bouteilles de forme bizarre, et prenant un verre à forme élancée, il versa goutte à goutte des drogues à odeur pénétrante. Le mélange, d'un vert brillant, remplissait à peine le verre.

Alors le docteur Lebard glissa son bras sous l'oreiller et souleva le buste de la jeune malade. La jolie tête livide, exsangue, retomba, inerte, sur son bras. Aidé de Dina, il essaya de faire absorber à la jeune fille quelques gouttes du breuvage. Peines perdues ! Les dents étroitement serrées semblaient souder les deux mâchoires. Il fallut que le praticien opérât avec une petite cuiller une pesée énergique sur le menton pour décrocher cette bouche presque cadavérique, et ce fut un spectacle douloureux à contempler.

La bouche demeura béante en une ouverture hideuse, avec la langue collée au palais. Les yeux retournés en dedans achevèrent de donner à la pauvre figure l'affreuse apparence de la mort. Pas un muscle du corps raidi ne bougea.

Avec une patience digne d'éloges et une habileté extraordinaire, il fit boire à la malade la moitié du contenu du verre, et M. Lebard, par des frictions sur le cou, le fit descendre jusque dans l'œsophage.

Il y eut un long frisson dans l'assistance. On n'entendit plus que le bruit des souffles courts, des respirations précipitées. Tous les yeux étaient fixés sur le lit, tous les cœurs battaient tumultueusement dans les poitrines oppressées par les angoisses de l'attente. Le docteur s'était-il trompé, le remède exotique dont il attendait le miracle, allait-il produire son effet sauveur ?

Dix minutes s'écoulèrent dans cette expectative douloureuse, dix minutes qui parurent avoir dix siècles de durée aux spectateurs de la poignante scène. Enfin, un même soupir de soulagement, de délivrance, s'exhala à la fois des poitrines des assistants et de celle de Germaine endormie.

L'enfant avait eu une sorte de tressaillement et sa gorge avait fait entendre un son caverneux, une espèce de plainte longue et profonde. Elle avait remué, sa tête s'était retournée sur l'oreiller. Un battement des paupières, accompagné d'une respiration plus active, avait décelé le retour d'une vie plus intense dans ce corps frappé d'immobilité. Germaine revenait à un état d'apparence meilleure. Tout le monde s'était penché vers le lit. L'émotion faisait haleter les poitrines. Mais on n'osait encore s'abandonner à la joie.

Cependant la malade se réveillait insensiblement. Maintenant la tête n'était plus seule à remuer. Le corps tout entier était agité d'une sorte de tremblement. Peu à peu la figure exsangue s'était colorée d'une vague rougeur. Les mains, qui traînaient inertes sur les couvertures, étaient prises de ce mouvement convulsif que les médecins appellent carphologie. Elles battaient automatiquement les draps, et les doigts, agités de secousses nerveuses, tantôt appréhendaient, tantôt repoussaient d'invisibles objets que paraissait suivre le regard atone filtré d'entre les paupières mi-closes.

Le médecin s'était penché sur la malade et interrogeait anxieusement son visage.

Lentement, avec effort, les paupières s'écartèrent. La prunelle apparut, mais fixe, arrêtée sur un point indécis qui n'était ni sur le lit, ni au-delà. Puis les lèvres s'agitèrent. Un sourire, ou plutôt une contraction, les plissa, et le visage garda, quelques minutes encore, son immobilité cruelle. Enfin la tête oscilla encore à droite et à gauche, puis se reposa sur l'oreiller. Le regard s'alluma dans la pupille et l'intelligence se ranima.

— Comment allez-vous, mademoiselle ? — demanda M. Lebard, qui connaissait l'enfant depuis longtemps.

— Ah ! c'est vous, docteur ? fit la jeune fille avec un sourire de bienvenue. — Pourquoi êtes-vous ici ? J'ai donc été malade ?

— Malade, non, — répondit le praticien sur le ton de la gaieté, — mais indisposée. Vous avez eu un assez long évanouissement.

Ce disant, il avait pris une des mains de Germaine, dont il tâta le pouls. — Allons ! — fit-il — tout va comme par enchantement. Le pouls se ranime. Je crois qu'il n'y a plus lieu d'avoir des inquiétudes.

Cependant Germaine s'était tout à fait ranimée et, se soulevant sur sa couche, elle s'y était mise sur son séant, dévisageant l'entourage.

— Ah ! ça, — fit-elle en riant, — voilà beaucoup de monde ici ? Que m'est-il donc arrivé ? Est-ce que j'ai failli mourir ?

De la tête et de la main, elle envoyait d'amicales salutations aux personnes présentes.

— Hé ! ma chère petite cousine, — dit alors Lucien, s'approchant du lit, — il est certain que vous nous avez donné de l'inquiétude.

L'orpheline considéra son parent avec une sorte de stupeur. Le sourire s'effaça de ses lèvres ; une anxiété remonta dans son regard.

Elle quitta des yeux Lucien et parut chercher autour d'elle.

Tout à coup, on vit ses paupières s'écarter démesurément, les pupilles dilatées exprimèrent une indicible terreur ; son bras s'étendit, désignant M. de Myriès à l'attention de tous. Et, comme une masse, elle retomba sur l'oreiller, privée de sentiment.

— Allons ! bon ! voilà que ça recommence ! — fit, à demi-voix Lucien, avec un haussement d'épaules impertinent.

Le docteur Lebard s'était élancé vers la malade en disant :

— Ce n'est rien, une simple réaction. Il n'y paraîtra plus dans un instant.

Pour la seconde fois Germaine se ranima. Mais elle recouvra sur-le-champ la conscience et le souvenir. Comme la première fois, ses yeux interrogèrent son entourage avec une sorte de crainte et, rasurée sans doute de n'avoir point vu l'objet qui l'effrayait, elle murmura à voix basse :

— Il n'est plus là !

En effet, M. de Myriès s'était rejeté dans l'ombre. Il avait pu voir les yeux de Colombar et de Bertrand fixés implacablement sur lui.

Les deux jeunes gens étaient arrivés au château pendant cette scène émouvante et avaient rejoint la famille Ferreix dans la chambre où la jeune fille avait été transportée.

Mais Lucien, lui aussi, avait suivi du regard toute la scène muette.

Le docteur Lebard avait demandé à malade Ferreix qu'on laissât la malade en repos. Déjà les deux cousins avaient compris que leur présence était inutile, qu'elle pouvait même devenir gênante, et saluant le monde présent se préparèrent à partir.

Au moment où Lebreton, à son tour, mettait son pied sur le bord de la voiture, un main toucha son coude.

— C'est aujourd'hui, monsieur, que vous nous avez donné rendez-vous sur la route de Toul-au-Héry ?

— C'est aujourd'hui, en effet, monsieur.

— Et le rendez-vous tient toujours ?

— Toujours.

— C'est qu'il est un peu tard pour nous rencontrer. Je vous propose de le remettre à demain.

— Soit, monsieur, — répliqua Colombar après avoir consulté Bertrand du regard. — Fixez vous-même l'heure et le lieu.

— Eh bien ! demain, à trois heures, au pied des ruines de Rosmeur.

— De Rosmeur ! — scandala Lebreton, dont le regard acéré fouilla l'âme de son interlocuteur. — Cela nous convient à merveille.

Le cocher avait saisi les rênes et s'appêtait à lancer les chevaux. Lucien eut un dernier mot défi à son adversaire :

— Monsieur, dit-il, vous êtes notre ennemi. Il y a longtemps que je le sais, et c'est une lutte à mort entre nous. Vous nous haïssez aussi, n'est-ce pas ?

— Mortellement, répliqua Lebreton avec un effrayant regard.

La voiture s'ébranla, emportant les visiteurs. D'un bout sur la première marche du perron, Lucien la regarda s'éloigner. Puis, quand elle eut tourné le portail au bout de l'avenue, il tendit le poing dans un geste de menace, en murmurant :

— Oui, mortellement ! Qui de nous tuera l'autre ?

Il se tut, rappelé au sentiment de son imprudence. Une fenêtre venait de se fermer derrière lui. Quelqu'un avait entendu son dernier mot.

III

LA POINTE DE FLECHE.

C'était Dina qui avait fermé la fenêtre. Ce geste, cette parole, qu'elle venait de surprendre, ne lui apprenaient rien. Depuis longtemps elle savait à quoi s'en tenir au sujet de la haine profonde existant entre les Myriès et les deux cousins. Sa clairvoyance avait deviné que là gisait le secret terrible qui rendait Colomban muet et faisait passer dans ses prunelles de si terrifiants reflets. Elle avait rapproché et comparé les données de sa propre expérience, et tout tendait aux mêmes réflexions. D'abord l'épisode de la flèche empoisonnée, la terreur folle qu'avait ressentie et laissé voir M. de Myriès, et que ne pouvait justifier le péril hypothétique couru par elle-même, Dina, dans ce salon où pendait la dangereuse panoplie. Puis, c'était ce dîner chez elle, ce dîner où Bertrand de Pengoaz, le faux Bertie Johnson, avait montré des photographies de parents à lui, au nombre desquelles se trouvait le portrait de Blanche formellement reconnu par Germaine, par madame Ferreix, par Aliette, par elle-même.

C'était enfin cette maladie soudaine et terrible de Germaine, cette commotion cérébrale, suivie d'évanouissement, précédée de ce cri inexplicable dans lequel l'orpheline accusait M. de Myriès de la mort de sa sœur. Puis, après la quasi-résurrection de l'enfant malade, cette rechute momentanée, provoquée par la vue de l'homme néfaste, — et cette parole murmurée à voix basse, pleine de significations mystérieuses et accusatrices : " Il n'est plus là."

Gar Dina avait vu tout cela. Son regard n'avait rien perdu de ce drame des visages et des consciences. Maintenant, elle savait que la lutte était engagée et que, dans cette lutte mortelle, ainsi que l'avait dit Lucien, devait vaincre ou succomber Bertrand de Pengoaz, aimé par Aliette; et Colomban de Rosmeur, qu'elle aimait, elle. Or, elle voulait que la victoire fut pour eux. Ce n'était point une fille molle et sans décision, prompte aux découragements et aux larmes. La nature lui avait donné un tempérament de guerrière, Dieu avait mis en elle une âme d'héroïne. Elle était prête à la bataille. Mais, si son amour plaidait la cause de Colomban, sa fière conscience lui ordonnait de connaître toute la vérité.

Elle voulait être éclairée avant de prendre une décision. Elle voulait peser tous les motifs qui détermineraient sa volonté. Or, comment pouvait-elle la connaître, cette vérité redoutable ? A qui demanderait-elle le flambeau nécessaire pour éclairer sa route ?

Et le lendemain, — elle venait de l'apprendre par hasard, — devait avoir lieu entre les deux cousins et leurs adversaires une rencontre décisive, qu'elle prévoyait pleine de menaces pour l'homme qu'elle aimait. Vingt-quatre heures à peine la séparaient de ce redoutable événement. Oh ! savoir, savoir ! Connaître toute la vérité pour se déterminer avec droiture et loyauté ! Comment pourrait-elle savoir ? Scudain, une idée l'envahit qui éclaira brusquement son esprit.

— Germaine, — pensa-t-elle, — Germaine peut m'apprendre ce que j'ignore.

Mais une seconde réflexion arrêta court l'essor de son imagination, en la jetant en des craintes et des hésitations.

Germaine était malade, Germaine venait de subir une commotion terrible. Était-il prudent, était-il raisonnable, surtout à elle, sa parente et son amie, de rappeler de tels souvenirs à l'enfant si cruellement éprouvée ?

Elle s'agenouilla sur son prie-Dieu et jeta son âme dans une fervente prière. Elle se releva réconfortée, pleine d'espérance. Dieu ne l'abandonnait pas. Alors, sans même chercher un plan, une ligne de conduite, elle résolut de s'en remettre

au hasard des événements Une occasion allait surgir peut-être. Elle descendit dans la chambre de Germaine. Aliette et madame Ferreix s'y trouvaient, causant gaiement avec la petite malade, tout à fait remise. Elle s'en profita pour la venue de Dina pour lui laisser le soin de les remplacer auprès de l'orpheline. C'était tout ce que demandait Claudine.

Elle se trouvait seule, en tête à-tête avec l'enfant, et celle-ci semblait ne conserver aucune trace de la secousse qui l'avait abattue. Nul n'aurait reconnu sur ses traits brillants, dans la cornée limpide, la moindre survivance du récent dont elle avait souffert.

Dina se demanda, non sans beaucoup d'hésitations, si le moment n'était pas venu de faire parler l'enfant, de lui arracher son secret. Elle n'eut pas à chercher le moyen, ni à élaborer un préambule. Germaine vint elle-même au devant de ses questions.

— Dina, fit-elle d'une voix timide, — je suis bien aise de te voir, ma chérie, et surtout de te voir seule avec moi.

Claudine s'assit au bord du lit et prit les mains encore un peu chaudes de la fillette. Elle avait l'intuition de la confidence prochaine. Répondant aux affectueuses paroles de l'enfant, elle l'entraîna insensiblement sur la pente des épanchements.

— Oui, — reprit Germaine, — j'avais hâte de t'avoir auprès de moi, car toi seule peut me dire la vérité.

Et, alors, lentement, posément, elle se mit à raconter la scène du parc, dont elle avait été l'involontaire témoin, l'entretien de M. de Myriès avec son fils, comment elle avait surpris la conversation révélatrice, comment, rapprochant ce dialogue de certains souvenirs de son enfance, elle avait acquis tout à coup la certitude irrésistible, foudroyante, en quelque sorte, que cet homme était un criminel, qu'il était l'assassin de Blanche.

— Tiens ! dit-elle frémissante, te rappelles-tu ce qui s'est passé, le soir où nous nous sommes tous trouvés chez lui, avenue Kléber ? Te rappelles-tu cette terreur subite, inexplicquée, en présence de cette pointe de flèche qui aurait pu te piquer ?

— Oui, murmura Dina, d'une voix étranglée.

— Eh bien ! Je l'ai vu plusieurs fois auparavant en proie à cette même terreur, et j'en étais surprise, je ne me l'expliquais pas. Je ne me l'explique que trop bien maintenant. La vue de cette arme empoisonnée réveillait en lui des remords, et ces remords le fendaient fou.

— Oh ! prends garde, Germaine, prends garde ! — supplia Claudine. — C'est horrible, ce que tu racontes là.

— C'est horrible, peut-être, mais c'est vrai ! — répliqua l'impitoyable ingénue. — Cet homme n'a assassiné ma sœur.

Dina avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine. Tout ce que l'enfant venait de lui dire ne faisait que confirmer ses doutes. Elle voyait clair. Dans la soirée le médecin revint. Devant le mieux désormais avéré, il prescrivit de faire lever la malade. Le grand air et le mouvement lui vaudraient mieux que la claustration dans sa chambre et une station prolongée dans le lit.

Contre l'attente de tous, Germaine refusa de descendre pour les repas. Elle supplia qu'on la laissât seule, elle prétextait un peu de mal de tête. Madame Ferreix acquiesça à son désir, d'autant plus qu'il fut appuyé par une intervention de Claudine. Celle-ci avait compris, en effet, que l'orpheline ne voulait pas se retrouver en face de M. de Myriès. Elle le fit comprendre à sa mère, sans bien indiquer toutefois le véritable motif.

Elle-même avait pris son parti. Elle voulait agir en toute hâte. Maintenant, la vérité lui était suffisamment connue pour qu'elle prit un parti décisif. Et le soir venu, à la nuit tombante, elle se mit en mesure d'agir. Par malheur,

elle ne pouvait agir seule. Il lui fallait le concours de sa soeur, et si peu énergique qu'elle pût croire ce concours, elle le savait indispensable.

Dina appela donc Aliette, un peu avant le dîner, lui recommanda de s'habiller à la hâte et lui annonça qu'elles allaient se rendre à Saint-Efflam. C'était un peu l'habitude de la belle blonde de suivre aveuglément la direction de sa soeur, d'accepter ses décisions sans les discuter. Elle fit donc comme Claudine le demandait, s'habilla et la rejoignit dans l'avenue où elle l'attendait.

— Pourquoi allons-nous à Saint-Efflam ? — demanda-t-elle néanmoins, avec une certaine timidité.

Il n'était pas possible à Dina de tenir plus longtemps ses intentions secrètes.

En quelques mots rapides et pressés, elle mit sa soeur au courant de son projet, après lui en avoir exposé les raisons. C'était pour Alix une révélation terrifiante. Au premier moment, elle demeura sans voix, tremblante devant l'énormité de la confiance qui venait de lui être faite. Puis, pleine d'angoisse, elle osa interroger, elle réclama de plus amples détails. Dina les lui donna et lui parla de son amour pour Bertrand, la mit en demeure de choisir entre lui et les Myriès.

Aliette ne discuta plus. Elle pencha son beau front un peu pâli et, prenant le bras que lui tendait Dina, la suivit sur le chemin de la grève.

— Faisons vite, avait murmuré celle-ci. Il faut que personne ne s'aperçoive de notre escapade et nous devons être de retour pour le dîner.

Elles pressèrent donc le pas et atteignirent l'hôtel Kerjan en moins d'une demi-heure.

Elles étaient servies à souhait. Lebreton et Johnson devisaient, en fumant sur le seuil de la porte. A la vue des deux jeunes filles, ils se levèrent précipitamment et saluèrent, opprésés par une vague inquiétude.

— Y a-t-il un nouveau malheur au château ? demanda Colman avec une véritable anxiété.

— Non, grâce à Dieu, messieurs, répondit Claudine, c'est pour vous que nous venons.

— Pour nous ? s'écrièrent en même temps les deux jeunes gens.

— Oui, pour vous, fit gravement Dina, et comme nous sommes un peu à court de temps, vous seriez vraiment aimable de nous reconduire

— Tout de suite ? sans que vous vous soyez reposées ?

— Tout de suite, et comme la mer est basse, nous pourrions revenir par la grève.

Bertrand et Colomban considérèrent leurs charmantes interlocutrices. Ils furent frappés de l'expression sérieuse de leurs physionomies et s'en étonnèrent.

— En vérité, mesdemoiselles, demanda Rosmeur, ce que vous avez à nous dire est donc bien grave pour que vous vous soyez dérangées pour venir à nous ?

— C'est tellement important, répliqua Dina, que nous ne pouvions remettre à demain. Demain, il eût été trop tard.

— En ce cas, nous ne vous ferons point attendre, conclut Colomban. Partons !

Il offrit son bras à Claudine, tandis que Pengoaz présentait le sien à Aliette. Les deux groupes descendirent ensemble sur la plage. Ils marchèrent quelque temps en silence ; puis, quand ils eurent mis deux cents mètres environ entre eux et l'hôtel, Dina prit la parole et exposa brièvement à son compagnon les raisons qui l'avaient décidée à venir en compagnie de sa soeur.

— Je n'ignore pas, dit-elle, — que ce que nous faisons serait sévèrement jugé par le monde. On nous reprocherait de nous être compromises. Mais les intérêts auxquels nous obéissons sont trop importants pour que nous nous arrétions à des considérations de convenances. Vous avez demain un rendez-vous avec M. de

Myriès père et fils. Le peu que je sais m'a permis de deviner qu'il s'agissait là de cette œuvre de justice et de réhabilitation que vous pourreriez.

—Et après laquelle seulement, il nous serait permis de vous aimer librement et d'oser notre amour à la face du ciel.

C'était Bertrand de Pengoaz qui avait parlé avec un accent plein d'une solennelle autorité. Aliette lui tendit sa main qu'il porta à ses lèvres.

—Monsieur de Pengoaz,—dit elle,—je tiens à vous dire qu'avant comme après ce que vous nommez votre réhabilitation, mon affection vous appartient et que je suis aussi fière qu'heureuse d'avoir pu mériter la vôtre. Avant comme après, je vous tiens pour un homme d'honneur, et je n'éprouve aucune hésitation à vous dire publiquement que je vous aime.

—Et moi,—fit Dina, s'adressant à Colman de Rosmeur,—je tiens à vous dire, monsieur, que j'éprouve pour vous les mêmes sentiments que ressent ma sœur Alix pour monsieur Bertrand de Pengoaz. Je ne sais ce qui va se passer entre vous et vos ennemis, mais je tiens à vous assurer que tous mes vœux sont pour vous et que j'épouse entièrement votre querelle. Je vous ai offert mon aide aussi minime qu'elle pût être. Aujourd'hui, je crois vous apporter une arme utile, une preuve dont vous pourriez vous servir.

Et elle tendit au jeune homme un petit paquet soigneusement plié, en ajoutant :

—Ouvrez avec précaution et prenez garde de vous piquer.

Colman rompit l'enveloppe de laquelle il tira une boîte, et dans cette boîte il aperçut le fragment de flèche que Dina avait conservé.

—D'où vous vient cet arme, mademoiselle ?—interrogea Colman avec une véritable stupeur.

—Elle vient,—répondit la jeune fille dont la voix trembla un instant,—d'une panoplie placée dans le salon de M. de Myriès.

Ils n'ajoutèrent pas un mot, et le cœur oppressé, l'esprit agité par les pensées les plus diverses, se hâtèrent de suivre la grève pour gagner l'angle étroit que forme avec la côte, au-dessous de la longue chaussée, la vallée profonde et ombreuse du Pontaryar.

IV

FACE A FACE

Le lendemain matin, les deux cousins furent éveillés, dès l'aube, par une visite qu'ils n'avaient pas pu prévoir.

Trois personnes les attendaient dans le salon de l'hôtel.

De ces trois personnes, deux leur étaient déjà connues. L'une n'était autre que M. Lucien de Myriès, l'autre M. Félix Dargentré.

Quant au troisième visiteur, c'était un homme de trente à trente-cinq ans, à la figure insolente et rébarbative, avec des yeux d'un bleu énigmatique, une moustache rousse retroussée en crocs. Un coup d'oeil suffit à Lebreton pour reconnaître en ce tiers un de ces "braves à trois poils" qui se font une renommée d'ogre et de croquemitaines en qualité de bretteurs éprouvés.

C'était le moyen imaginé par le beau Félix pour se débarrasser de Colman Lebreton, il était revenu accompagné d'un duelliste sur lequel il comptait pour provoquer et tuer son ennemi.

Mais les jeunes gens devinèrent le piège du premier coup et dans quelques minutes eurent réduit le spadassin à l'impuissance, par leur franchise ils le mirent de leur côté.

Tout à coup on entendit s'ouvrir la porte du fond de la salle. Quelqu'un entra. C'était Kerjan. Soit que les révélations de Colman, qui lui avait raconté

son entrevue avec Dina et l'épisode de la flèche empoisonnée, l'eussent galvanisé, soit qu'un mieux réel et prévu rétablît sa santé, Kerjan n'était plus le même homme. Il était presque droit. Sa démarche avait recouvré sa fermeté. Dans ses yeux entourés d'un cerne de bistre, une flamme brillait. Il s'avança jusqu'au milieu du groupe et, un rire moqueur sur les lèvres, il dit :

— C'est bien maladroit, ce que vous avez fait là, monsieur Dargentré. Pour un ancien ministre, je vous aurais cru plus fort.

Le "beau Félix" rougissait et pâlisait. Sa situation n'était pas seulement odieuse ; elle était profondément ridicule.

Kerjan poursuivit son persiflage implacable.

— Ah ! oui, c'est maladroit, car, enfin, vous deviez supposer que ces messieurs ne se laisseraient pas tuer comme ça, sans protester. Hier, vous n'étiez que le conseiller de monsieur de Myriès, aujourd'hui vous êtes son complice.

"Et puis, ce n'est pas bien délicat d'avoir mêlé monsieur à toute cette histoire. Un fils ne doit pas connaître la honte de son père."

Lucien fit un mouvement comme pour s'élançer sur Kerjan. Il trouva Lebreton devant lui. L'hôtelier poursuivit :

— C'est votre faute, si monsieur Lucien de Myriès se trouve initié à des choses que nous ne tenons pas à lui faire savoir. Jusqu'au bout, ces messieurs auront été plus généreux que vous. Que la conséquence de vos actes retombe sur vous !

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous en tenir au rendez-vous fixé pour cette après-midi. Ce qui se dira là sera décisif.

Dargentré et Lucien étaient vaincus. Ces trois hommes étaient armés de toutes pièces pour la lutte qui allait s'engager. Eux, ils comprenaient qu'ils avaient perdu la première manche. Ils n'avaient plus une seule faute à commettre.

— Soit ! — acquiesça l'ancien ministre, — nous nous retrouverons ce soir au lieu convenu, avec les témoins.

— Avec le plus de témoins possible, — fit Kerjan, gouailleur.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte de sortie. Au moment où ils l'atteignaient, elle s'ouvrit, poussée du dehors. La tête du député Léopold Lorrain s'y encadra. Un éclat de rire nerveux éclata dans la gorge de l'ancien greffier et salua la fuite de ses trois adversaires.

— Allons ! — fit-il, — tout le monde sera de la fête !

Puis, après avoir fermé la porte, il se tourna vers le prévôt hébété à la suite des événements des derniers instants.

— Mon garçon, dit-il amicalement, nous ne vous gardons pas rancune et, pour vous le prouver je vous offre à déjeuner et à dîner et à coucher sous mon toit. Seulement, au lieu de vous battre avec nous, ainsi que vous vouliez le faire pour le compte des aimables gredins qui sortent d'ici, vous serez notre témoin, à nous, et je vous promets que vous assisterez à une scène qui vous fera oublier pourquoi vous êtes venu ici.

Bertrand lui tendit loyalement la main.

— Tu n'es pas aussi méchant que tu voulais le paraître. Je suis sûr que ces bandits t'avaient persuadé qu'il s'agissait d'un duel comme un autre, peut-être même que tu allais faire un acte de justice en tuant l'un de nous ?

— Dame ! — soupira le prévôt, — monsieur Dargentré est un homme qui m'a voulu du bien autrefois.

— Et qui te voulait beaucoup de mal pour le quart d'heure, voilà qui est clair, achève Bertrand. Allons ! Viens déjeuner puisque notre ami Kerjan te l'offre sans façon. Ce que tu verras cette après-midi demande que tu aies le cœur solide, mon garçon.

Le prévôt était dominé, en même temps que gagné par ce tutoiement amical. Pourtant, les derniers mots de Pengoaz l'alarmèrent.

—Est-ce que vous allez tuer quelqu'un ? demanda-t-il avec effroi.
Ce fut Colomban qui répondit cette fois, avec une voix qui fit pâlir le spassassin.

—Non, mais ce sera tout comme. Nous allons exécuter... moralement... un assassin, le mettre dans l'impossibilité de nuire désormais. Cette parole terminait l'entretien. Le prévôt accompagna les deux cousins et l'hôtelier dans la salle à manger où l'on dressait la table en prévision du prompt départ qui allait suivre le déjeuner. Au dehors, la voiture de l'hôtel attendait tout attelée. On déjeuna de bon appétit et l'entretien ne se ressentit aucunement du souci qui dévorait les trois hommes. Seul peut-être, Lebreton, à ce moment suprême de la lutte, laissa-t-il voir par instants la mélancolie de ses pensées.

En sortant de table, Kerjan dit à Colomban de Rosneur :

—Quand nous passerons à Trédrez, je ferai monter dans la voiture deux braves garçons de ma connaissance, il faut tout prévoir.

—Que craignez-vous donc ?

—Tout est à craindre. Je ne serais pas surpris de voir les frères Garmin en compagnie de nos ennemis. Quand une partie aussi terrible que celle que nous jouons est engagée, et surtout quand les adversaires ont un aussi mauvais jeu, il faut se méfier d'un coup de désespoir. On peut simuler une rixe, une provocation qui justifie l'emploi de moyens violents. Or, n'oubliez pas que nous avons pour rivaux trois anciens magistrats, dont l'un a été garde des sceaux et l'autre est aujourd'hui député. Nous, au contraire, nous sommes dans une situation inférieure, puisque j'ai un casier judiciaire avec une condamnation pour coups et blessures. Que vaudrait mon témoignage en face de leur déposition ?

—C'est juste, — dit Colomban, les sourcils froncés. — Que devons-nous faire en pareil cas ?

—Agir avec la plus extrême circonspection et mettre tous les atouts dans notre jeu. Il faut écraser nos adversaires sous l'accumulation des preuves.

—Mais ces preuves, comment pouvons-nous nous les procurer ? Il n'y a que des présomptions en faveur de notre accusation. Rien de plus.

—Et ceci, le comptez-vous donc pour rien ? — demanda paisiblement Kerjan.

Il montra à Lebreton, enveloppé dans sa gaine de papier, la pointe de flèche que Dina lui avait apportée la veille au soir.

—Quelle ressource ce fragment de preuve peut-il nous offrir ? Il n'y a là encore qu'une hypothèse à peine vraisemblable contre l'assassin.

—Vous verrez, vous verrez, répéta Kerjan. Je compte beaucoup sur l'intervention de ce morceau d'arête de poisson.

Et quittant son compagnon, d'un pas encore mal assuré, il remonta dans sa chambre pour y faire ses derniers apprêts de toilette. Il voulait être correct. Un quart d'heure plus tard, la voiture roulait sur la meilleure chaussée qui bordait la grève ; elle dépassait Saint-Michel et atteignait Trédrez vers deux heures de l'après-midi. Comme elle traversait le village, Kerjan avisa deux pêcheurs en train de fumer leurs pipes sur le pas de leurs portes.

Kerjan leur fit signe de monter dans la voiture.

—J'ai besoin de vous, mes garçons. En revenant, ce soir, je vous remettrai dans vos maisons.

Les deux hommes ne se firent pas prier et montèrent sans façon dans le véhicule, à la stupeur profonde du prévôt qui marchait de surprise en surprise. Le Parisien était absolument ahuri. Il ne comprenait rien à ce qu'il voyait se dérouler sous ses yeux. Mais ce qu'il constatait, c'était que les carrures herculéennes abondaient dans ce pays de Bretagne où il venait pour la première fois de sa vie, et que les affaires s'y réglaient en "famille".

La voiture roulait toujours. Elle dépassa Keravilio par le plus court et s'engagea rapidement sur la montée ombreuse de la "Tête d'homme".

Trois heures sonnaient au moment où le véhicule s'arrêta devant la portion des ruines où s'élevait le corps de logis qu'avait habité Paul de Rosmeur auprès de ses deux vieux serviteurs. Colomban mit pied à terre le premier et poussant la porte de la clairevoie qui fermait l'espace de jardin dont les ruines étaient entourés, il dit à ses compagnons, non sans une certaine émotion dans la voix :

—C'est à moi de vous introduire, messieurs, puisque vous êtes chez moi.

On entendit des pas dans la maison et deux têtes de femmes se montrèrent simultanément. L'une, c'était la vieille Jeanne Le Braz, qui avait été la nourrice et la servante de Paul de Rosmeur ; l'autre, c'était sa nièce, Corentine Madec de Trédrez.

Et comme Kerjan paraissait surpris de les retrouver en pareil lieu, Colomban expliqua que c'était lui qui, depuis la veille, avait prévenu les deux femmes de se rendre à Rosmeur. Jeanne Le Braz paraissait en proie à une violente émotion. Ses mains tremblaient.

—Mère Jeanne, —lui dit doucement Lebreton, — il faut avoir du calme et du courage aujourd'hui.

Elle répondit de sa pauvre voix chevrotante, mais avec un accent de résolution farouche qui lui donnait une physionomie tragique :

—J'en aurai, monsieur le comte, bien sur que j'en aurai.

Il poursuivit, lui prenant affectueusement les mains :

—Le bon Dieu vous a rendu la parole et le souvenir parce que l'heure de la justice est venue. Il faut bien vous rappeler tout ce qui s'est passé ici il y a sept ans, le temps où l'on vous a arrêté avec votre mari, avec votre maître, qui était mon frère Paul. Mon frère Paul est mort parce qu'il était devenu fou. et il était devenu fou parce qu'on l'accusait d'avoir tué sa fiancée. Vous rappelez-vous cela, mère Jeanne ?

—Oui, oui, je me rappelle, répondit la tragique aïeule.

—Trois ans plus tard, les mêmes hommes qui avaient tué mon frère et sa fiancée ont aussi tué votre mari, mère Jeanne.

—Oh ! de ça, je me souviens aussi, affirma énergiquement Tina Madec.

Un bruit de pas et de voix au dehors arrêta l'entretien. Colomban et Bertrand sortirent ensemble de la maison.

V

ANGOISSES.

En quittant les deux jeunes gens, Aliette et Dina avaient pressé le pas pour regagner le château. Les deux jeunes filles étaient soucieuses. Une inquiétude les dévorait. Elles n'osaient échanger leurs réflexions. Et, cependant, habitués à ne se rien cacher, à se prendre pour mutuelles confidentes de leurs sentiments, elles ne pouvaient se dissimuler l'une à l'autre le trouble profond dans lequel leurs esprits étaient plongés. Elles marchaient maintenant sous les grands arbres de l'avenue. Leur allure s'était ralentie à leur insu. On eût dit qu'elles craignaient de franchir le seuil du castel, de pénétrer sous ce toit qui offrait encore à leurs ennemis l'abri de son hospitalité. A la fin, n'y tenant plus, Dina, toujours la première à parler, rompit ce pesant silence.

—Tu ne me dis rien, Alix ? demanda-t-elle brusquement à sa sœur.

—C'est bien grave, ce que nous venons de faire, Claudine, murmura-t-elle.

—Ce que je viens de faire, Aliette, car c'est moi qui t'ai entraînée. Est-ce que tu me blâmes ?

—Non, Dina, — répondit Aliette, — j'en aurais fait autant. Mais il me vient comme un remords.

—Un remords ? C'est donc une mauvaise action que nous venons de commettre ?

—Je m'exprime mal, ma soeur. Il faut que je t'explique l'étrange sentiment qui me fait te parler ainsi.

Je crois que nous dérogeons aux lois de l'hospitalité en attaquant ces deux hommes, s'il faut faire la guerre n'aurait-on pas été plus franc, plus loyal, de la déclarer avant de la faire ?

—Je reconnais là ta hauteur d'âme, Aliette, — fit Claudine, en embrassant tendrement sa soeur. — Mais, ici, encore, je ne partage pas ta manière de voir. Je trouve qu'il n'y a aucune forfaiture à employer contre des ennemis dissimulés de la prudence à défaut de dissimulation.

Aliette baissa la tête et suivit Dina. Elles franchirent la grille et pénétrèrent dans le parc. Comme elles s'avançaient à l'abri d'une haie d'aubépine forte haute, elles entendirent le sable d'une allée latérale crier sous un bruit de pas. Les deux jeunes filles s'arrêtèrent d'un même mouvement et regardèrent. A cinquante mètres à peu près, sous le vent qui venait du large, deux hommes s'entretenaient, découpant leurs silhouettes sur le clair de lune. Il était facile de les reconnaître. L'un était M. Hippolyte de Myriès, l'autre Félix Dargentré.

Dina se pencha à l'oreille de sa soeur et lui souffla ironiquement :
—Il paraît que le beau Félix est revenu de Paris. Il a dû arriver pendant notre absence. Ce doit être instructif, ce qu'ils se disent.

Retenant leurs souffles, les deux soeurs tendirent l'oreille.
—Alors, — interrogeait l'ex-procureur, — tu as trouvé le moyen que tu cherchais ?

—Oui, — répliqua l'ancien ministre avec une sorte de ricanement.

—Et... ce moyen ?

—Ce moyen est un bon bras, un excellent poignet qui s'allonge au besoin d'un mètre vingt d'acier de bonne trempe.

Le vent emporta le reste de la phrase dans les bruissements des branches. Dina saisit la main de sa soeur qu'elle serra presque avec violence.

—Eh bien ! Alix, — demanda-t-elle, — as-tu toujours des remords ? Regrettes-tu ce que nous avons fait ?

—Non, — répondit la blonde, dont les sourcils eurent un froncement qui ne leur était pas habituel.

Et elles continuèrent leur chemin, faisant un détour pour permettre aux deux hommes d'entrer avant elles, ce qu'ils firent sans s'être aperçus de la présence des demoiselles Ferreix.

—Eh bien ! — demanda alors Dina à sa soeur, — peux-tu maintenant asseoir un jugement sur la valeur morale de nos hôtes ?

—Oui, répliqua Aliette d'une voix grave, — et n'était le chagrin que je causerais à notre père, je lui dévoilerais sur l'heure tout ce que nous venons d'entendre, et je m'offrirais la satisfaction de dire à ce M. Dargentré ce que je pense de lui.

Elles rentrèrent à leur tour. Comme elles franchissaient le seuil du salon où on les attendait, le beau Félix s'avança vers elles avec une galanterie empressée, et, s'inclinant très bas, il dit à Aliette avec un sourire très fat :

—Savez-vous, mademoiselle, que, si aimable que soit cette maison, il semble qu'elle perde quelque chose dès que vous n'êtes plus là.

Elle riposta, glaciale de ton, sans le regarder :

—Merci, monsieur. Ce compliment me touche, venant tout droit de Paris. Est-ce la dernière fadaise éclosée sur le boulevard ?

Dargentré se redressa, piqué. Il était impossible de mettre plus de mépris dans le langage. Il essaya de n'y pas croire.

— Il y a une heure à peine que je suis de retour, mademoiselle, et.

— Oh ! nous le savions, — interrompit sèchement Dina. — Le vent se charge de porter certaines nouvelles. Il nous avait appris celle-là. Et, se retournant vers madame Ferreix, interloquée et surprise de cette attitude hostile de ses filles.

— Maman, — dit-elle, — nous sommes un peu fatiguées, Alette et moi. Si tu le permets, nous dînerons avec Germaine, ce soir.

Tout cela mettait un froid grandissant dans les relations. Si bien que M. Ferreix s'en alarma et, avant de se mettre à table, il monta droit à la chambre d'Alix où il trouva Claudine auprès de sa sœur.

— Ah ! ça, mes enfants, commença-t-il, bourru, presque en colère, — m'expliquez vous ce que signifie cette attitude souverainement pénible et désobligeante pour nos hôtes ? Il serait temps que cette hostilité sourde prit fin.

Ce fut Alette qui répondit :

Debout en face de son père, l'oeil brillant, la lèvre pesante, la jeune fille, jusque-là si douce et si calme, osa se montrer une vraie femme de coeur et de résolution. Elle regarda M. Ferreix d'une claire prudence, pleine d'assurance.

— Père, — dit-elle, — l'explication serait trop longue en ce moment. Fais ton office de maître de maison envers tes hôtes. Sache seulement que plus tôt ils quitteront ce toit, mieux cela vaudra pour l'honneur de ton foyer et le repos de tes filles.

— Ah ! — bégaya M. Ferreix en changeant de couleur, — que veux-tu dire ?

— Rien ce soir. Demain, peut-être, parlerons-nous. Laisse-nous cette nuit pour la réflexion.

L'ancien magistrat descendit chancelant, un peu hébété. Il faut croire que lui aussi se montra froid envers ses hôtes, car, en accompagnant Hypolite de Myriès dans sa chambre, le beau Félix lui dit :

— Allons ! Décidément il y a quelque chose de cassé. Il faut brûler nos vaisseaux. Demain, nous jouerons le tout pour le tout.

Et ce fut, en effet, le lendemain que Dargentré et Lucien de Myriès, flanqués du bretteur à gages, se présentèrent à l'hôtel Kerjan, et y perdirent la première manche de leur redoutable partie. Présentement la revanche allait se jouer à Rosmeur.

VI

LA SURVIVANCE DU CRIME

— Ce sont eux, — avait dit Kerjan.

C'étaient eux, en effet. Ils s'avancèrent, formant deux groupes : le premier composé de MM. de Myriès, père et fils, aux côtés de quels se tenaient Félix Dargentré et Léopold Lorrain. Le second, tel qu'une arrière garde, contenait les deux frères Garin et un de leurs domestiques, sorte de rustre aux proportions athlétiques. Mais la vue seule de Bertrand de Rosmeur suffit à tenir les trois hommes en respect.

— Kerjan avait raison, — pensa Colman de Rosmeur. — Avec de pareils adversaires, on ne saurait prendre trop de précautions.

Il s'adressa directement aux arrivants.

— Vous êtes chez moi, messieurs. C'est vous dire que, quel que soit le résultat de cette rencontre, il ne se passera rien d'anormal ici.

Et il leur désigna l'entrée de la maison. Sur le seuil, les quatre hommes hésitèrent. Dargentré éleva la voix avec hauteur :

— Il y a beaucoup de monde chez vous, monsieur, dit-il à Lebreton. — C'est peut-être trop de témoins pour une affaire qui devrait rester secrète.

— Secrète ? répliqua Colman sur le même ton. Vous en parlez à votre aise, monsieur. Mais je vous pardonne cette insinuation.

— Vous avez pris vos mesures à ce qu'il paraît ? répéta l'ex-ministre.

— Et vous vos précautions ? — Encore ne sommes-nous que six, tandis que vous êtes sept. Et sur les six que nous sommes, il y a un blessé, et si vous regardez mieux, il vous sera facile de reconnaître le brave que vous avez amené de Paris, tout exprès pour nous tuer en duel.

Léopold Lorrain ne paraît pas rassuré. Il essaya pourtant de fanfaronner.

— Vous êtes si braves, messieurs, que la présence de ces hommes, — il montrait les Garmin et leur acolyte, — ne doit pas vous effaroucher, je suppose.

— Et vous, fit dédaigneusement Bertrand, elle vous rendrait un peu de cœur, n'est-ce pas ? Qu'ils entrent avec vous, s'ils le veulent.

Lorrain se concerta avec Dargentré. Ils appelèrent les deux hôteliers de Keravilio et les firent passer devant eux. Quand tout le monde fut réuni dans la vaste pièce carrelée, dans la haute cheminée de laquelle Corentine Madec avait allumé une brassée de sarments, Colomban de Rosmeur se dressa et regardant ses auditeurs, prononça ces graves paroles :

— Tout le monde ici ne connaît pas le motif de cette réunion. Il faut donc que je l'explique.

Il y aura dans deux mois huit ans qu'un crime a été commis ici, sur le talus de la côte, dans le petit bois. Une jeune fille de noble famille a été lâchement assassinée. Ce crime en a entraîné d'autres. Un jeune homme, également de famille noble, mais pauvre, a été accusé de ce crime. Arrêté avec les deux vieux serviteurs auprès desquels il vivait, sous ce toit où nous sommes, ce jeune homme s'est tué dans un accès de dénence.

Trois ans après, l'un des deux serviteurs, le mari, a été trouvé mort sur les rochers de la côte, et sa chute décelait un nouveau crime. La justice, après avoir ouvert une instruction, s'empressa de la clore, afin de ne point mettre la main sur le véritable coupable, et l'affaire fut classée sur un ordre émané du garde des sceaux en personne. Le greffier qui avait rédigé le procès-verbal de l'instruction fut gravement insulté par le juge chargé de cette instruction. Dans un emportement de colère très légitime, il le souffleta et fut condamné à deux mois de prison.

Tout semblait donc éteint, lorsque deux parents de l'une des victimes résolurent de venger la mémoire de celle-ci, odieusement flétrie par cette prévarication de la justice. Ils poursuivirent leur œuvre. Aujourd'hui, ils l'ont menée à bonne fin. C'est à leur tour d'être les justiciers, et sauf les morts, tous les acteurs du drame sont ici réunis. Il fit une pause. Puis, étendant le bras successivement vers les divers personnages, il les nomma par leurs noms :

— Voici d'abord Jeanne Le Braz, nourrice de Paul de Rosmeur, faussement accusé d'assassinat. Elle est veuve de Jacques Le Braz, mystérieusement tué lui-même sur les roches de Trédrez. Le greffier, qui fut condamné à la prison, se nomme Yves Kerjan. Le voici également. Le juge d'instruction prévaricateur est aujourd'hui député. Il se nomme Léopold Lorrain. Le garde des sceaux qui commit la forfaiture, c'est vous, Félix Dargentré, et les deux parents de Paul de Rosmeur morts sont Bertrand de Pengouz, son cousin, et le comte Colomban de Trédrez de Rosmeur, son frère, c'est moi !

Ces paroles, il les prononça avec une netteté formidable comme si chacune d'elles eût contenu une sentence.

— Voulez-vous maintenant que je vous dise le nom de la victime, c'est-à-dire de la jeune fille lâchement assassinée et le nom de son meurtrier ?

D'un seul mouvement, M. de Myriès et ses compagnons s'étaient levés. Ils venaient de se rendre compte que la vérité était là, sur les lèvres de cet homme implacable, et qu'elle apparaîtrait lumineuse, aveuglante, dès qu'il aurait prononcé les premiers mots.

— Voilà assez d'injures comme cela ! — s'écria le beau Félix hors de lui. — Vous en répondrez devant qui de droit. Les témoins ne feront pas défaut.

Et son regard interrogeait ceux qui l'entouraient. Il s'arrêta sur les frères Garmin et leur acolyte. Ce fut pour ceux-ci une invitation à agir. Ils se levèrent en grondant et en serrant les poings. Mais alors la scène changea brusquement, comme un décor se change au théâtre dans une féerie bien machinée. On vit Kerjan se lever de son siège. Il tenait à la main droite un revolver à sept coups. Il le braqua sur le député Lorrain.

Je m'étais attendu à cette trahison, — dit-il paisiblement.

Et s'adressant à Eustache Garmin, la forte tête des deux frères de Keravilio. — Dis donc, toi, — cria-il, — tu m'as vu tirer quelquefois, et, bien que j'aie gardé dix jours ton plomb dans ma chair, ce n'est pas à toi que j'en ai présentement. Informe donc ces messieurs que je perds jamais ma balle et que le premier d'entre eux qui bouge est un homme mort.

A l'autre bout de la salle, Colomban de Rosmeur avait mis à profit l'exemple donné par Yves Kerjan. Lui aussi tenait un revolver chargé. Et l'accord de ces deux mouvements, quoique dû à une même pensée, prouvait bien l'étroite alliance, la confusion de leurs énergies dans les trois hommes en vue d'une commune action de justice, car, au même instant, Bertrand de Pengoaz s'était approché de la lourde table de chêne et, la soulevant à deux mains, l'avait portée au-dessus de sa tête. C'était une triple et terrible menace suspendue au-dessus des sept misérables attérés. La peur blême les marqua au front de son stigmaté d'effroi. M. Dargenté éleva la main comme pour parer le coup qu'il voyait venir. Il essaya de parlementer.

— Soit ! Vous êtes les plus forts en ce moment. Nous n'engagerons pas la lutte avec vous sur un semblable terrain.

Lebreton demanda de sa même voix grave et maîtresse d'elle-même :

— Quel autre terrain préférez-vous, monsieur le garde des sceaux ? Choisissez et dites celui d'entre nous que vous prenez pour adversaire.

Un ricanement retroussa la bouche insolente de l'ancien ministre. Il jugea sans doute que Colomban était le moins redoutable des trois.

— Parbleu ! monsieur, riposta-t-il, — le terrain me semble meilleur dehors qu'ici et, puisque vous me donnez le choix, c'est vous que je prends pour partenaire.

Le pistolet de Lebreton s'abaissa.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-il — Mais avant de régler cette affaire, il est indispensable que nous terminions celle qui nous assemble en ce moment. Je prie donc monsieur de Myriès de sortir d'ici. Ce qu'il y entendrait pourrait être trop cruel pour lui.

— J'entends aller jusqu'au bout de cette ignoble comédie, cria Lucien en se levant sur sa chaise.

Colomban de Rosmeur eut un moment d'hésitation. Puis il fit un geste évasif :

— Soit ! — dit-il, — vous l'avez voulu. Je voulais, moi, vous épargner le chagrin d'une semblable découverte.

Il poursuivit avec le calme effrayant d'un juge véritable investi par Dieu même de sa terrible mission.

— La jeune fille dont le cadavre fut retrouvé sous les arbres du parc et que la justice déclara ne point connaître, se nommait Blanche-Marie de Pengoaz. Elle était fille légitime du vicomte Georges de Pengoaz et d'Yvonne Hervyn, sœur de madame Aline Ferreix. Blanche de Pengoaz était la sœur de Germaine de Pengoaz, seconde fille du vicomte Georges et de Paule de Myriès, sœur de M. de Myriès, ici présent.

— Mensonge ! proféra une voix sourde et voilée, celle de l'ancien procureur de Versailles.

Léopold Lorrain s'était retourné vers celui-ci. Devant cette affirmation, ses traits avaient laissé voir une inquiétude.

Sans s'arrêter à l'interruption du coupable, Colomban poursuivit sa terrible exposition des faits, pareille à un acte d'accusation.

— Blanche de Pengoaz, à la mort de son père, eut pour tuteur Hippolyte de Myriès. Le tuteur s'éprit de sa pupille au point d'en perdre la raison. Blanche était riche ; elle avait donné son amour à un jeune homme noble, qui vivait pauvrement dans un manoir en ruines de la Bretagne, sous ce toit qui nous abrite en ce moment.

Lucien de Myriès se leva. Il était très pâle.

— Vous mentez, monsieur, cria-t-il à Colomban de Rosmeur.

Aucune voix ne soutint la sienne, pas même celle de son père. Il jeta un morne regard autour de lui. Autour de lui, l'assistance semblait pétrifiée. Léopold Lorrain laissait pendre la tête sur sa poitrine, avec la mine ennuyée d'un homme qui s'aperçoit qu'on l'a engagé malgré lui dans une vilaine affaire. Félix Dargenté tirait nerveusement sa moustache. Celui-là seul avait quelque crânerie. Tous les autres spectateurs, les frères Garmin eux-mêmes, semblaient plus curieux d'entendre la suite de ce réquisitoire.

Kerjan, qui les observait, pensa à part lui :

— Décidément, ces coquins-là n'ont été complices qu'à moitié. Ils ne savent pas même le fin mot de l'histoire.

Colomban avait répondu à Lucien de Myriès :

— Il est encore temps pour vous de vous retirer. Votre père lui-même vous le conseillera.

Ainsi directement interpellé, M. de Myriès leva sa tête alourdie. Ses yeux eurent un regard vague ; ses lèvres bégayèrent :

— Il a raison, Lucien. Tu peux te retirer.

C'était, sans qu'il y prit garde, une manière d'aveu, qui n'échappa point au beau Félix. Secouant l'apathie de son ami, il lui dit d'une voix rude :

— Allons ! Myriès, ne t'abandonne pas comme cela ! Tu ferais croire à ces gens-là que tu as peur.

Lebreton reprit avec la conscience que la lumière se faisait peu à peu dans l'esprit de ses auditeurs.

— J'ai dit que le tuteur était follement épris de sa pupille. Il poursuivait sa pupille de ses attentions. Celle-ci était terrorisée. Un jour, elle s'enfuyait de la maison, où elle n'était plus en sûreté, et gagnait Lannion, sûre de trouver refuge sous le pauvre toit des Rosmeur.

M. de Myriès s'était levé. Il était effrayant. Dans sa face livide, ses prunelles effroyablement dilatées, brillaient comme des tisons. Il voulut parler, crier une dénégation violente. Ce qui sortit de sa gorge ne fut qu'un nouvel aveu, plus significatif que le premier.

— Comment savez-vous cela ? Qui vous a appris ces choses ?

Il était debout, l'œil hagard. Il luttait contre la vérité qui le terrassait, pareille à l'éclair qui porte la foudre. Lebreton continua :

— Blanche de Pengoaz, malgré sa fortune, n'avait pas plus d'une centaine de francs sur elle, fruit de ses économies de jeune fille. Elle prit donc le train jusqu'à Lannion, n'emportant qu'une petite valise dans laquelle, avec quelques bribes d'objets de toilette, elle avait caché les lettres de son fiancé. Ces lettres, elles les recevait en cachette. L'une d'elles tomba aux mains de son tuteur.

M. de Myriès s'était rassis. Personne ne protestait plus. La parole de Rosmeur avait la force de l'évidence, la clarté d'une démonstration. Il poursuivit, avec la même âpreté de ton :

— Cette lettre était dénonciatrice. Le bourreau poursuivit sa victime. Il ne s'était pas écoulé vingt quatre heures que le tuteur avait rejoint sa victime. Ce fut ici même, au pied du côteau qu'il la rejoignit. . . .

L'ancien magistrat s'était laissé tomber sur sa chaise, la tête entre ses mains, secoué de frissons et de spasmes.

— C'est bien cela, n'est-ce pas, Eustache Garmin ? — interrogea brusquement la voix claire d'Yves Kerjan.

Et, comme obéissant à une suggestion hypnotique, l'ainé des Garmin répondit avec l'organe sourd d'un condamné qui confesse sa faute.

— Oui, c'est bien cela.

Alors, avec une sûreté de raisonnement telle qu'on eût dit qu'ils avaient assisté tous deux à la scène du crime, le jeune comte et l'hôtelier de Saint-Efflam firent revivre aux yeux du criminel et des témoins, paralysés par l'épouvante, toutes les péripéties de l'effroyable drame.

Oui, c'était là, au pied du mamelon, qu'Hippolyte de Myriès avait retrouvé la fugitive. Affolée par la crainte, l'enfant n'avait pu ni fuir, ni crier. Comme l'oiseau fasciné par le reptile, elle était tombée au pouvoir du misérable qui la poursuivait et là, sous ces arbres, ne pouvant vaincre sa résistance, il l'avait tuée. Les morts ne parlent pas.

M. de Myriès eut encore un éclair de raison, une velléité de résistance. Il essaya de secouer l'influence qui pesait sur lui.

— C'est faux ! c'est faux ! râla-t-il d'une gorge étranglée par le paroxysme de l'angoisse. — Avec quoi l'aurais-je tuée ? On aurait trouvé des traces du meurtre sur le cadavre. On n'en a pas trouvé. Tous ceux qui l'ont examiné ont été unanimes sur ce point. . . .

— Excepté moi, interrompit Kerjan, impitoyable. Quand on découvrit le corps à la place où on l'avait jeté, il n'y avait sur la tige d'ajoncs froissée par la tête de la morte qu'une goutte de sang et une autre goutte sur la nuque de la victime. Le corps avait été porté jusque là par la chaussée étroite que forment les pierres de l'ancienne muraille du château. J'en fis la remarque au juge d'instruction qui fut d'accord avec moi, jusqu'au jour où un ordre du ministre lui enjoignit de ne plus voir clair et d'arrêter les poursuites.

M. Léopold Lorrain aurait pu élever la voix. Il n'en fit rien. Son silence équivalait à une confession publique. Un instant les deux cousins et Kerjan se regardèrent. Ils hésitaient à pousser plus avant leur terrible justice. Sous leurs yeux les coupables, muets, terrifiés, se courbaient sous les paroles vengeresses. On eût dit qu'ils attendaient la sentence. M. de Myriès surtout, paraissait écrasé. Retombé une fois encore, il ne relevait plus la tête. Lucien seul luttait désespérément contre la funèbre certitude dont l'éclat éblouissait ses regards.

— On vient de vous dire que le corps ne portait aucune trace, cria-t-il avec un rauquement de fauve blessé.

— Et j'ai répondu, dit Kerjan, que j'avais fait remarquer aux magistrats la goutte de sang qui perlait à la nuque de la victime. On l'expliqua en disant que les épines des genêts avaient suffi à faire cette écorchure.

— Oui, — fit alors M. Lorrain, ce fut l'explication fournie alors, et elle parut plausible à tout le monde.

— A tout le monde, sauf à moi, car je soupçonnai que cette plaie imperceptible était bien celle qui avait causé la mort. J'en ai acquis la preuve depuis, et, cette preuve, je vais vous la fournir sur l'heure.

Et, ce disant, Yves Kerjan déploya un morceau de papier d'où il tira la pointe de la flèche remise par Dina à Colomhan.

— Voici l'épine du genêt qui a servi à tuer d'une mort foudroyante l'infortunée Blanche de Pengouz, ajouta-t-il.

Au milieu de l'effrayant silence qui régnait dans la salle, on put entendre un sourd bruissement, comme le souffle du vent lorsqu'il froisse les branches des arbres. Un même frisson de terreur avait glacé tous les assistants à l'évocation du terrible drame violemment reconstitué.

Alors on vit M. de Myriès se lever et s'avancer, les mains jointes, vers Kerjan

—Donnez-moi cela ?—gémait-il,—donnez-moi cela ? Je veux la détruire cette flèche maudite qui a tué. Je veux la brûler de mes mains.

Ce n'était plus l'homme arrogant et fanfaron qu'on avait pu voir jusqu'alors, bravant la colère de Dieu et la vindicte des hommes. A cette heure, vaincu, dompté, voyant son crime sortir, en quelque sorte, de la tombe de sa victime, il ployait sous le faix et sentait sa raison s'enfuir.

—Donnez-moi ça ? répéta-t-il sur le ton d'une prière lamentable avec l'obstination têtue de la démençe parvenue à son paroxysme.

VII

LA SENTENCE

—La preuve est faite, messieurs, murmura Colomban de Rosmeur. Il ne nous reste plus qu'à exercer l'acte de justice que nous devons accomplir pour satisfaire aux légitimes exigences des morts que nous pleurons. Ce n'est point un crime unique et isolé que nous avons à châtier. La mort de Blanche de Pengoaz a entraîné celle de Paul de Rosmeur. Plus tard, le vieux Jacques Le Braz a été assassiné sur les rochers de Trédrez. On redoutait en lui un témoin gênant. Ce n'est pas tout. Pour expliquer la disparition de Blanche, on lui a substitué une autre jeune fille, sa sœur, l'enfant illégitime du vicomte de Pengoaz, et c'est cette enfant, du nom d'Helène, qui est morte à Nice avec les qualités et l'état civil de la jeune et belle créature assassinée ici, à Rosmeur. Il y a donc eu trois morts violentes et un faux en écritures publiques.

J'accuse de tous ces crimes, d'abord monsieur Hippolyte de Myriès, ici présent, puis les deux frères Garmin ses complices. J'en accuse aussi le magistrat prévaricateur qui s'est fait le docile et complaisant serviteur d'un pouvoir intéressé à faire le silence sur cette affaire monstrueuse, le magistrat qui, rappelé au devoir et à la pudeur par un de ses subordonnés, ne rougit point de punir cet inférieur, en le faisant condamner à deux mois de prison.—J'accuse enfin le ministre criminel qui, recourant au plus infâme des abus de pouvoir ordonna d'étouffer l'affaire et fut assez heureux pour rencontrer de dociles exécuteurs, et j'adjoints à ces grands criminels deux hommes qui se firent, à leur gré, les valets de cette longue suite d'attentats.

Monsieur Félix Dargentré, monsieur Léopold Lorrain, et vous deux, Eustache et Léon Garmin, vous avez tous prêté la main à la perpétration de ces forfaits. Vous en devez donc tous la peine, et cette peine, vous la subirez tous dans la mesure de la part que vous avez prise.

Il échangea un regard avec Bertrand et Kerjan ; puis montrant la porte à ses hôtes :

—Vous êtes libres de vous retirer, messieurs, conclut-il. — Nous ne vous retiendrons pas. A votre tour de faire appel à la justice, car nous comptons trouver d'autres juges que ceux qui vous ont obéi. Nous ne faillirons pas à ce devoir.

Tous s'étaient levés. M. de Myriès, chancelant, comme ivre, s'appuyait au bras de son fils. Lucien avait le visage décomposé et les yeux rouges. Les frères Garmin promenaient autour d'eux de sombres regards. Seul, le beau Félix conservait une attitude crâne et pleine de provocations. — Quand ses complices furent sortis, il s'arrêta sur le seuil et se retournant vers Colomban :

—Vous êtes d'habiles metteurs en scène, messieurs, et c'est là un procédé sommaire et commode d'esquiver les responsabilités personnelles sur un terrain qui n'est pas celui des débats judiciaires.

Lebreton répondit avec le plus profond dédain :

— Vous m'avez choisi comme adversaire tout à l'heure, monsieur. Je m'en tiens à vos ordres jusqu'à demain matin. Vous avez tout le temps de vous procurer des témoins. Les miens vous sont déjà connus et, pas plus que moi, ils ne sortiront de ce lieu. Nous allons vous attendre.

— En ce cas, à demain matin ! — cria insolemment l'ancien ministre.

Il sortit à son tour, et, du seuil des ruines, Kerjan, Bertrand de Pengoaz, Rosmeur, le Parisien, les deux pêcheurs et les deux femmes les suivirent des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le tournant de la côte. Ils les virent ainsi se diriger vers Keravilio.

— Allons, mes amis, fit l'hôtelier de Saint-Efflam en s'adressant aux marins, vous voilà libres de rentrer chez vous. Vous nous avez prêté votre appui amical et nous vous en sommes tous reconnaissants. Nous ne vous défendons pas de parler de ce que vous avez entendu, mais vous nous obligerez en ne le faisant pas.

En disant ceci les hommes se serrèrent les mains et se séparèrent.

Après le départ de tout le monde les trois amis restèrent ensemble pour discuter ce qui venait de se passer et se concerter sur les démarches à prendre pour punir les coupables.

Un instant arriva où chacun de ces trois hommes forts devint silencieux, pesant murement ses paroles avant de continuer.

— Ecoutez ! — dit brusquement Bertrand en se levant de sa chaise.

Les trois interlocuteurs se turent. Dans l'imposant silence du parc, à peine troublé par le bruissement des feuilles naissantes, le bruit d'un pas sur le sable de l'allée se fit entendre. Les trois hommes retinrent leurs souffles afin de mieux écouter. Quelqu'un marchait sous les arbres du mamelon, et cette marche était inégale, mal assurée.

— Qui peut venir ici à pareille heure ? prononça Bertrand à demi-voix.

— Allons-voir — fit Kerjan avec insouciance, — ce doit être quelque ivrogne en quête d'un gîte. Cependant il serait peut-être prudent de savoir qui va ainsi dans la nuit.

Et, prêchant d'exemple, il prit son revolver. Bertrand et Colombar l'imitèrent.

— Auriez-vous une lanterne sourde qui pût nous permettre de voir sans être vus ? demanda l'ancien greffier.

— Non, répondit Colombar, — mais il y a de la lune au ciel et, malgré les arbres, elle doit éclairer suffisamment le paysage.

Les trois hommes sortirent à pas de loup. Le bruit, beaucoup plus net à mesure qu'ils s'avançaient, guidait leur marche. Ils allèrent ainsi, sous le couvert du petit bois qui formait une ceinture aux ruines, avec mille précautions, assourdissant leur marche, le pistolet au poing. Tout-à-coup, Kerjan, dont l'œil habitué aux ténèbres des solitudes tropicales avait une puissance de vision extraordinaire, s'arrêta court :

— Oh ! — dit-il, étouffant un cri dans sa gorge violemment serrée.

Et son bras allongé, sa main tendue, montrait à ses compagnons un spectacle aussi étrange qu'imprévu. Dans une sorte de clairière blanchie par la lune, entre les noirs fantômes des arbres, un homme s'avançait d'un pas automatique, inégal, s'arrêtant, reculant, avec des hésitations, des gestes, de soudaines terreurs devinées au tremblement de tout son corps, proférant des mots sans suite, des interjections mêlées de cris rauques et de sourdes plaintes en proie à une évidente hallucination, dominé par l'effroyable magnétisme d'un souvenir.

Lui ! — murmura Bertrand de Pengoaz, dans un souffle, — lui, lui, ici ?

— Monsieur de Myriès ? — prononça sur le même ton Colomban, faisant écho à sa pensée plus qu'à sa voix.

En un instant, les trois amis s'arrêtèrent eux-mêmes, bouleversés, le cœur battant, la gorge serrée comme par un carcan de fer. C'est qu'en effet le spectacle était à la fois grandiose et lugubre. En voulant frapper le criminel, ils n'avaient poursuivi qu'une oeuvre de justice humaine. Voici que la main de Dieu s'appesantissait sur le coupable et, plus terrible que la vindicte humaine, le châtiât en lui faisant revivre son forfait.

Hippolyte de Myriès, — c'était bien lui, — était venu là, poussé sans doute par une force surnaturelle, accomplissant l'arrêt divin qui veut que tout crime subisse sa peine, et souvent dès ce monde. Voilà qu'il était maintenant au lieu même où avait été commis le meurtre de Blanche de Pengoaz. Et les trois témoins silencieux assistaient à ce drame prodigieux d'une conscience se dévoilant elle-même sans qu'aucun acte du dehors l'y sollicitât.

Il marchait, et sa mimique expressive, les mots rares qui tombaient de ses lèvres commentaient l'hallucination à laquelle il obéissait. Tantôt c'étaient des appels du geste, tantôt des paroles ardentes, passionnées, le cri d'une pauvre âme en détresse, l'incohérence de la folie.

Alors, il étendait les bras, et ces bras avaient l'air de saisir quelque chose un corps jeune et souple qui glissait dans l'étreinte maudite, qui cherchait à s'arracher à d'ignobles enlacements. Et soudain, avec un rire infernal, l'homme vivant courbait l'ombre du cauchemar, sa main droite se levait en un mouvement qu'il était impossible de ne pas traduire. Elle frappait, et, tout aussitôt l'ombre étreinte était vaincue. Elle fléchissait, elle s'affaissait inerte, avec un poids énorme qui forçait l'assassin à se pencher pour la soutenir. Kerjan et les deux cousins demeuraient à leur place, pétrifiés par la stupeur, envahis d'une terreur sans nom.

L'assassin, toujours courbé, promenait autour de lui des regards affolés. Il portait les doigts à sa bouche comme pour siffler d'invisibles acolytes. Ceux-ci accouraient, sans doute, comparses du drame plutôt que complices du crime. Le meurtrier les aidait à soulever le cadavre, puis se relevait lui-même avec un soupir de soulagement, et essuyait du revers de sa main la sueur de l'effort sur son front. C'étaient trois hommes forts que Kerjan et ses deux compagnons. Et pourtant, en ce moment terrible, ils sentirent, eux aussi, une sueur froide perler à leurs fronts et tremblèrent de tous leurs membres.

— Allons jusqu'aux pierres, — souffla Yves à l'oreille de Colomban.

Ils gagnèrent l'étroite chaussée formée par les quartiers du mur écroulé et, cachés derrière les arbres, se mirent à observer de plus près le tableau. M. de Myriès s'approchait maintenant en suivant le sentier de pierres, enjambant d'un bloc sur l'autre, gardant son équilibre, évitant tout mouvement de côté qui l'eût entraîné à poser le pied sur l'herbe environnante, de peur d'y laisser la trace d'une semelle, le froissement d'un pas.

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Hippolyte de Myriès parut abîmé en quelque terrifiante méditation. Brusquement, il se mit à fuir, avec de sourdes plaintes et, regagnant l'allée par laquelle il était venu, redescendit la côte en courant.

— Suivons-le ! dit Colomban.

Ils pressèrent le pas. Le fou courait avec des cris stridents qui résonnaient lugubrement dans les échos du petit bois. C'était l'appel de détresse d'une âme en perdition qui s'exhalait de cette poitrine haletante, comme si quelque démon hideux se fût accroché, cavalier invisible, à sa nuque et à ses épaules, pressant sa fuite avec l'éperon du désespoir.

Jusqu'où va-t-il aller ainsi ? — demanda Bertrand de Pengoaz, dont la terreur faisait trembler la voix.

— Chut ! fit Kerjan, qui s'arrêta en posant un doigt sur ses lèvres.

Deux ombres nouvelles venaient de surgir d'un bouquet d'arbres et s'étaient élancées, elles aussi, sur les pas du fuyant halluciné. Et, tandis que les deux cousins, l'interrogeant des yeux, s'efforçaient de saisir sa pensée, l'ex-greffier de Lannion dit ces mots :

— Nous n'avons plus qu'à révenir sur nos pas. C'est Dieu même qui a prononcé la sentence et qui l'exécute. Quel châtimement humain pourrait se comparer à la punition effrayante que la justice d'en haut inflige à cet homme ? Sa raison a sombré et, désormais, il doit vivre dans l'horreur de son crime. Il ne peut éviter le souvenir, ni s'évader de sa conscience.

Les trois hommes reprirent silencieusement le chemin des ruines.

VIII

LE CHATIMENT

Les trois spectateurs du terrible drame qui venait de s'accomplir dans l'ombre muette dormirent peu, cette nuit-là. Ils avaient hâte de revoir le jour, et ce fut avec un véritable soupir de satisfaction qu'ils virent l'aube se lever. Tous trois se retrouvèrent dans l'humble salle à manger du manoir, las de leur insomnie, pressés d'échanger leurs réflexions.

— Savez-vous, — dit Bertrand, le premier, — que je n'ai pu fermer l'œil.

— Moi non plus, — fit gravement Colomban de Rosmeur. Et Yves Kerjan prononça la même phrase brève.

— Et, reprit Pengoaz, — j'ai eu constamment sous les yeux l'effrayante scène à laquelle nous avons assisté, et j'ai abouti à la même conclusion que vous, Kerjan : nous n'avons plus aucun droit sur cet homme, puisque Dieu l'a frappé.

— Le malheureux ! Qu'est-il devenu ?

C'était Colomban qui parlait, et il avait dans sa voix la vibration d'une corde de pitié. Il trouvait la peine presque surhumaine.

Tous trois se regardèrent en silence, et ce silence fut long. Ce fut Kerjan qui le rompit.

— Cela n'empêche pas que, ce matin même, l'autre va venir, le complice, celui qui a protégé son crime, qu'il va nous demander une réparation par les armes et que vous allez la lui donner, mon-ieur le couste de Rosmeur, alors que cet homme n'est digne que du mépris public.

— Il ne se fera pas attendre, — prononça Colomban avec un sourire ironique. — Le voici qui vient.

Et, au travers des vitres de la salle à manger, il montra à ses amis l'argenté montant l'allée en compagnie de Lucien de Myriès et de Léopold Lorrain. Aucun des trois personnages ne parlait. Tout au contraire, ils avaient l'allure et la démarche d'hommes fatigués, le front chargé de nuages, l'œil alourdi comme après une longue veille. Ce n'était point là l'attitude de gens qui viennent à un rendez-vous d'honneur. Quand ils furent à dix pas de la porte Colomban de Rosmeur sortit avec ses deux amis et s'avançant à leur rencontre :

— Nous vous attendions, messieurs, dit-il, et nous voici à votre disposition.

Les trois nouveaux venus saluèrent, et M. Léopold Lorrain parla :

— Monsieur, dit-il, nous ne venons pas pour la raison que vous croyez. Il n'y a même pas lieu d'aborder ce sujet en ce moment.

— Ah ! fit Lebreton avec une nuance de dédain dans la voix.

Le député ne releva point cette insinuation méprisante. Il dit avec une certaine noblesse :

— Il vous est loisible de juger notre démarche à votre guise, et même de vous refuser à nous donner tout renseignement. Car, si invraisemblable que

cela puisse vous paraître, c'est un renseignement, presque un service que nous venons vous demander en ce moment.

Les trois auditeurs eurent l'intuition rapide de ce qui allait se passer. Ils devinèrent quelle demande allait leur être faite.

—Parlez, monsieur,—dit gravement le comte de Rosmeur.—Nous vous rendrons les services qu'il est en notre pouvoir de vous rendre.

Léopold Lorrain se retourna vers ses compagnons et parut se concerter avec eux. Puis :

—Monsieur,—fit-il,—je serai bref. Depuis hier au soir nous ne savons plus ce que monsieur de Myriès est devenu. Il est descendu avec nous à Keravilio, et, vers sept heures, sans dîner, a déclaré vouloir se retirer dans sa chambre à l'hôtel. Nous ne l'avons plus revu. Très las nous-mêmes, nous nous sommes couchés après un repas somnifère et, ce matin, l'aîné de nos hôteliers est venu nous avertir que monsieur de Myriès n'était point dans sa chambre, où, vraisemblablement, il n'a point passé la nuit, car le lit n'était pas même défait.

—Ah !—s'écrièrent simultanément Rosmeur, Pengoaz et Kerjan, mais sur trois notes différentes.

Kerjan fit un pas en avant et demanda :

—Et qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée de vous renseigner auprès de nous, vous faire supposer que nous pourrions en savoir davantage ?

—Nous avons couru le village pendant plus d'une heure, interrogeant tout le monde. Personne ne sait. Seulement, nous avons découvert des traces de pas dans la terre molle du matin. Ces traces nous ont conduits jusqu'ici.

—Et vous avez supposé peut-être que nous avions usé de notre droit en appliquant une justice humaine au criminel hors la loi ?

M. Léopold Lorrain ne répondit pas, ce qui lui valut cette verte réplique de Kerjan :

—Eh bien ! vous avez eu tort de croire cela, messieurs, car ce sont là des procédés que nous laissons aux représentants de la justice régulière. Mais vous avez eu raison de penser que nous pourrions vous renseigner, en partie, du moins.

Les yeux de Lorrain et de ses amis exprimèrent un vif sentiment de curiosité ; ceux de Lucien traduisirent une espérance. Ce fils d'un criminel était un bon fils. Viveur, débauché, pervers en tant d'autres parties de son âme, Lucien de Myriès avait gardé cette qualité : il aimait son père.

—Oui,—reprit Yves Kerjan,—nous pouvons vous mettre sur la voie et vous aider dans vos recherches.

Colomban de Rosmeur étendit la main dans un geste solennel.

—Depuis hier, mon cousin Bertrand de Pengoaz et moi avons rencené à châtier le meurtrier de mon frère et de Blanche. Dieu l'a frappé.

Et il laissa l'hôtelier raconter à loisir aux trois hommes, pâles et muets d'effroi, la terrible scène de cauchemar à laquelle ils avaient assisté. Quand le récit fut terminé, tous, en deux groupes séparés, se dirigèrent vers le petit bois et longèrent la chaussée des fondations en ruines. Kerjan précisa ses indications. Il montra la route que le visionnaire avait suivie pour s'enfuir. Il rappela l'apparition des deux ombres que ses compagnons et lui avaient vues s'élaner sur les traces du fuyard. Ce fut un moment de perplexité poignante, d'atroce indécision. Ces six hommes, prêts à s'égorger la veille, le matin même, étaient unis en ce moment par la même angoisse. Le drame, plus fort que toute volonté humaine, les étreignait en une irrésistible pression. Ils étaient emportés par l'inéluctable impulsion de la destinée vengeresse. Colomban rompit ce silence qui oppressait toutes les poitrines.

—Vous ne nous devez rien, messieurs, pour le concours que nous allons vous prêter. Il faut éclaircir ce mystère.

—Suivons les traces,—fit Kerjan, en montrant sur le sol encore détrempe du sentier la marque de fines bottines.

Opressés par un sentiment qu'ils ne pouvaient expliquer, tous ces hommes, oubliant leur haine, se précipitèrent à la suite de Kerjan qui suivait les traces du fou avec la sûreté d'un indien. Bientôt ils gagnèrent la mer. Le flot montait.

Tout à coup, du milieu des nuées traînant à fleur de sol, surgit la croix de roches construite, dit la légende, par saint Effiam lui-même. Les six compagnons se la montrèrent du doigt. En même temps, comme s'ils eussent donné de la tête contre un mur, ils s'arrêtèrent brusquement. Un même cri sourd jaillit de leurs poitrines. Au milieu de la plage, dans une flaque de récente formation laissée par le reflux, au pied même de la croix, un corps gisait, face au ciel, et les yeux ouverts, un corps qu'ils eurent promptement reconnu, celui de M. Hippolyte de Myriès. Il était trempé d'eau de mer, et la mort devait remonter à six ou huit heures.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine de Lucien de Myriès. Il se jeta éperdu sur ce cadavre ruisselant et l'entoura d'une étreinte désespérée. Félix Dargenté et L'opold Lorrain s'approchèrent du jeune homme et l'aiderent à relever le mort. A dix pas derrière eux, Colomban de Rosneur, Bertrand de Pengoaz et Yves se tenaient muets et la tête nue. Ils saluaient la mort qui absout. Dieu avait été plus terrible qu'eux en sa justice : cet homme était mort dans son péché.

Lorsque Dargenté et Lucien eurent transporté le corps à une distance suffisante et sur un sable plus sec, Kerjan demanda :

—Il y aura lieu de rechercher s'il y a eu crime ou mort violente.

—Quel est votre avis ? questionna Lorrain en hésitant.

—Il serait trop cruel de penser que cet homme s'est tué, répondit l'ancien greffier. Tout au plus pourrait-on admettre un accident. Mais alors comment expliquer ces pieds nus ? Était-ce ceux d'un ennemi ou ceux d'un sauveur ? Je conclus à l'existence d'un crime.

—Et.. qui accuseriez-vous ? interrogea Lucien de Myriès, frémissant.

—Les frères Garmin.

Ils se regardèrent tous, embarrassés, en silence. Le même soupçon leur était venu, ou plutôt la même conviction. Sans doute aussi leur pensée alla-t-elle plus loin et s'arrêta-t-elle un instant au désir de la vengeance, car Lorrain, avec un geste las, murmura :

—A quoi bon ?

Alors, comme pour achever ce dialogue mental, Colomban fit un pas vers les trois hommes.

—Nous avons pardonné, messieurs, dit-il. Mais s'il vous convient de poursuivre ces misérables, vous avez notre témoignage.

Et, s'adressant à Félix Dargenté avec une politesse froide, il ajouta :

—Je demeure à vos ordres... Quand il vous plaira, monsieur ?

Mais l'ancien ministre n'était plus d'humeur arrogante. Les événements funèbres accomplis depuis la veille l'éclairaient de leur sombre leçon.

—Monsieur, répondit-il, sans même regarder Colomban, je me tiens pour satisfait, et vous aussi, par le dénouement imprévu de ce drame. Vous avez renoncé, nous avez-vous dit, à toute revendication ultérieure. J'imiterai votre exemple. La tombe de mon ami engloutira mes propres fiertés.

Tout était dit. Kerjan prononça cependant la parole finale :

—On ne peut laisser là ce pauvre corps, dit-il. Nous allons vous envoyer une voiture quelconque pour le ramener.

Et, suivi des deux cousins, il regagna Keravilio par le chemin de grève, le long des rochers. Comme ils entraient à l'hôtel, ils trouvèrent le personnel en proie à une indicible émotion. Les frères Garmin avaient pris l'unique véhicule avec l'unique cheval et étaient partis pour Lannion. Et comme les domestiques affolés ne savaient où prendre des ordres, Kerjan leur dit avec une ironie railleuse :

— Les patrons ne reviendront plus. Vous en saurez la cause tout à l'heure. En attendant, fabriquez une civière par n'importe quel moyen et descendez sur la grève. Il y a là un mort auquel il faut les prières des chrétiens.

.....

Ce qui s'était passé pendant la nuit avait été d'une effrayante simplicité. M. de Myriès, livré à toutes les furies du reinerds, avait perdu la raison. Sortant de l'hôtel où il s'était retiré dans sa chambre sans dîner, il avait regagné ces ruines de Rosmeur et ce petit bois où, huit ans plus tôt, il avait accompli son crime abominable. Il y était revenu juste à point pour que Colomban de Rosmeur, Yves Kerjan et Bertrand de Pengoaz pussent assister à la terrifiante scène de reconstitution qu'ils avaient entendu expliquer et vu mimer sous leurs yeux. Puis, réveillé peut-être, il n'était sorti de la démence que pour entrer dans la peur. Epouvanté, voulant se fuir lui-même, il avait couru à travers ces ténèbres, incapable de se dérober à l'étreinte de son désespoir, de se refuser à la loi de l'expiation.

C'était alors que, de l'ombre d'un bouquet d'arbres, les frères Garmin avaient surgi et s'étaient élancés à sa poursuite. Ils se ruèrent sur ses traces avec la fureur aveugle des sauvages.

Il semblait que l'ancien magistrat eût emprunté une vitalité nouvelle à l'épouvante excitée en lui par le souvenir de son forfait, car, loin de fléchir sous le poids de ce souvenir, on eût dit qu'il y puisait des forces pour en fuir l'odieuse mémoire.

Il fuyait avec une rapidité surprenante pour son âge. Sur ce sentier en pente précipitée, dans cette spirale en casse-cou enroulée au flanc du mamelon, au travers des roches éboulées et des pierres s'effritant sous les pas, il descendait avec l'agilité d'un jeune homme, malgré ses chaussures aux semelles glissantes, tandis que les pieds nus de ses persécuteurs perdaient prise et s'éraillaient aux éclats tranchants des cailloux.

Pourtant ils l'atteignirent enfin au bas de la côte, au point culminant de la grève. Il les aperçut. — Les reconnut-il ? — Un cri perçant jaillit de sa gorge étranglée, et, sautant par dessus le parapet, il se remit à fuir en courant sur la grève. Mais il ne pouvait fournir une bien longue course. Il était épuisé, haletant, et les deux frères entendaient le bruit de son anhélation. Ils pressèrent le pas, surprit que cet homme put si longtemps les tenir en échec.

Soudain, Hypolite de Myriès posa le pied sur une tête de roche couverte de goémon. Il glissa sur ce tapis visqueux et tomba en avant, sur la face. Les deux bandits se ruèrent sur lui et de leurs robustes mains le cramponnèrent. Il se débattit désespérément, jeta des appels de détresse. Un peu de lumière parut s'allumer dans ses yeux mornes. Il cria aux deux frères :

— Assassins !

Ce cri fut le dernier qui jaillit de sa bouche. En un tour de main Léon eut renversé le malheureux, tandis qu'Eustache le fouillait maintenu par l'étreinte de son frère.

Dans la poche du malheureux, il y avait un portefeuille, dans ce portefeuille quinze billets de mille francs. Eustache en prit dix, laissant le reste pour détourner les soupçons. Puis il se mit à creuser le sable de ses deux mains. Alors, avec une épouvantable férocité, les deux hommes plongèrent la tête de leur vic-

time dans ce trou qu'ils venaient de creuser et, accroupis sur ce corps palpitant, ils le retinrent jusqu'à ce qu'une dernière secousse convulsive leur apprit que le dernier soufflé du malheureux venait de s'exhaler de sa poitrine. Ils retournèrent le cadavre sur le dos et attendirent quelques minutes pour vérifier la réalité de cette mort. Puis frissonnant d'une épouvante facile à comprendre, ils prêtèrent l'oreille aux rumeurs venues du large.

Le flot montait silencieux et sinistre.

EPILOGUE.

Quatre mois plus tard, au sortir de l'église de Plestin, où Dieu venait, par la main du prêtre, de bénir leur double union, Colomban de Rosmeur et Bertrand de Pengoaz, conduisant à leurs bras Dina et Aliette dans leurs blanches toilettes de noces, descendirent sur la vaste grève que borde la mélancolique chaussée. Les deux couples devisaient allègrement, parlant des ivresses réservées au lendemain de leur amour. Germaine, vive et pétulante, courait de l'une à l'autre, ne se lassant pas d'admirer la beauté de ces cousines et la fière prestance de leurs maris.

— Tiens, fit tout à coup Dina. — C'est malines et le plus long jour. L'occasion est propice de marcher sur la plage du côté de Trédreq.

Colomban tressaillit et répondit :

— Non, ma bien-aimée, pas aujourd'hui, si vous le voulez bien. Cette baie est pleine de souvenirs trop sombres et trop récents. Elle me rappelle les événements terribles qui s'y sont accomplis, il y a trois lieues d'ici à Keravilio et pourtant, nous sommes venus jusqu'ici dans cette funèbre matinée où la justice de Dieu se substitua d'elle-même à notre désir de vengeance. Il n'y a pas de distances pour la mer.

Il ajouta, baisant les doigts tièdes de sa femme.

— Que Dieu ne voie aujourd'hui vue notre amour, ma Dina, et qu'il protège notre bonheur.

Elle eut un adorable sourire, et étendant son bras vers une blanche silhouette dressée sur la grève.

— La croix nous voit, murmura-t-elle avec ferveur.

Colomban se retourna vers elle tout à fait. Il détacha doucement son bras du sien et la contemplant, les mains jointes :

— Dina prononça-t-il avec ferveur, c'est aujourd'hui seulement que je puis vous dire tout ce que contient mon âme. Vous souvient-il de notre première rencontre en ce lieu ?

— Oui, répondit la jeune femme, qui baissa les yeux, en rougissant un peu.

— Oh ! fit le jeune homme énamouré, vous ne pouvez comprendre tout ce que je res-entis alors. Vous étiez si belle, pas plus qu'aujourd'hui, certes, mais c'était la première fois que je vous voyais !

Elle l'interrompit et, sans oser le regarder, lui murmura tout bas.

— Vous avez dû me juger bien mal, ce jour-là, n'est-il pas vrai ?

— Pourquoi ? Parce que, vous sachant belle, vous n'aviez pas honte de le laisser voir ! Est-ce qu'Aliette n'était pas comme vous, et cela l'a-t-il empêché d'être la plus adorable des femmes, la plus heureuse des épousées ? Voyez là. Ne semble-t-il pas qu'elle et Bertrand marchent là-bas comme dans un rêve.

Et il montra du doigt, sur la plage, le groupe charmant formé par les deux jeunes mariés, étroite—ent enlacés, les yeux dans les yeux.

— Etes-vous moins heureux que lui, Coloumban ? — demanda Claudine avec un sourire de gai reproche.

Il reprit la main de sa jeune femme, frémissant, et la tint longtemps contre ses lèvres.

— Tais-toi ! — dit-il extasié, — ne me reproche pas de voir le bonheur d'autrui alors que je ne devrais avoir des yeux que pour le mien. C'est qu'il est si complet, le mien, que celui des autres y ajoute comme une joie nouvelle. Et c'est ton œuvre, cela, ma bien-aimée. Dès le premier regard, tu m'as pris tout entier. Je t'ai appartenu sans réserve, si complètement que l'ivresse de ce jour me semble encore un rêve.

Elle s'appuya à son bras, abandonnant sa tête brune sur l'épaule de son mari.

— Et si tu ne m'avais pas aimée, pourtant, Coloumban ? S'il n'y avait pas eu une Dina sur ton chemin ?

— Il n'y aurait pas eu d'autre femme, — répondit-il, d'une voix grave et pénétrée. — Ma vie fût demeurée solitaire, vide d'amour et de bonheur. Et si tu ne m'avais pas aimé toi-même, mon œuvre accomplie, j'aurais quitté la Bretagne pour toujours.

Tout en devisant, ils avaient marché sur la grève. La croix n'était plus qu'à quelques pas. Ils s'approchèrent. A genoux auprès du sombre et poétique monument, Aliette et Bertrand priaient.

— Faisons comme eux, — murmura Claudine, en s'agenouillant dans le sable humide aux côtés de son mari.

Elle fut profonde et fervente, cette prière. Quand ils l'eurent terminée, les deux couples se réunirent derechef.

— Savez-vous de quoi j'ai remercié Dieu ? — demanda Aliette, de sa voix toute céleste, aux trois jeunes gens.

— De nous ouvrir le paradis, j'en suis sûre, mon angélique soeur, — intervint Dina : rendue à sa vivacité native.

— Le paradis ? Est-ce que nous ne l'avons pas sur la terre, ma chère soeur brune ? — fit Bertrand en dévorant sa femme des yeux.

— Non, — reprit Alix, avec la même douceur solennelle, — j'ai remercié Dieu de nous avoir épargné le chagrin d'être nous-mêmes les justicieux du crime qui demandait pourtant une expiation. Il a fait son œuvre lui-même plus sévèrement que nous, plus justement peut-être.

Les pensées graves étaient revenues. Ils se turent et regardèrent du côté de la mer, qu'on uevait à quelque cent mètres au nord.

— Aliette, Dina ! — cria une voix un peu haletante derrière eux.

Ils se retournèrent. C'était Germaine de Pengaz qui accourait, essoufflée, mais toute rose par le feu de la course et les baisers de la brise.

— Vous vous oubliez, les amoureux ! dit en riant la charmante ingénue. Et vous oubliez surtout que c'est Kerjan qui nous régale aujourd'hui. En dehors de la noce, l'hôtel est fermé pour tout le monde. Dépêchez-vous. On vous attend les pieds sous la table.

Et, enlevant les deux jeunes femmes à leurs maris, elle ajouta avec une gaieté qui n'excluait pas quelques larmes au bout des cils,

— Dites donc, messieurs les égoïstes, je vous les prends encore aujourd'hui. Vous les aurez pour toute votre vie, mais, moi, je perds ce que vous gagnez.

Pour toute réponse, les deux maris l'embrassèrent chacun sur les deux joues. On rentra à l'hôtel par le plus court. Kerjan, complètement rétabli, avait bien fait les choses. L'ex-greffier vendait son hôtel. Désormais, il allait vivre en penseur apaisé, presque souriant. Il ne croyait pas à la justice des hommes, mais il avait vu à l'œuvre celle de Dieu.

PIERRE MAEL

HISTOIRE D'UN TIGRE

PAR L'ABBÉ DE SAVIGNY

Une nombreuse réunion a coutume de se grouper chaque jour autour des tables de la taverne anglaise d'Arow-smith, située à Paris, rue Neuve Saint Marc.

Parmi ces habitués, beaucoup d'artistes français, convertis à la cuisine britannique, font honneur au rosbif, que, par un échange de procédés, les naturels de la Grande-Bretagne arroserent de nombreuses libations de vins de France.

Plus d'une fois, la conversation avait roulé sur les intrissables questions de rivalités internationales ; plus d'une fois les naturels des bords de la Seine avaient lâché cette épithète sacramentelle : *la perfide Albion...* et plus d'une fois John Bull, appelant flegmatiquement à son aide l'épigramme, avait riposté par une de ces croquades si populaires en Angleterre, qui personnifient le peuple français dans un perruquier gascon, orné de fausses moustaches et vêtu de faux-cols, de jabots et de manchettes en papier ; ou bien encore, le travestissement en croquemitaine en mangeur de péples, ayant une indigestion des pays qu'il a conquis et qu'il est obligé de... restituer.

Plus d'une rixe sérieuse avait eu lieu : la boxe et le duel avaient plus d'une fois servi d'intermède au raout. Dans le but d'une pacification durable, on venait enfin de mettre à l'index les questions brûlantes d'amour-propre national, et on était tombé d'accord unanimement, d'alimenter à l'avenir la conversation de tout autre propos, sous peine d'un grog général au genièvre, payé par le délinquant.

Il arriva qu'à un mois de septembre, la table de la taverne fut tout à coup envahie par une bande d'amateurs de

chasse : c'était précisément à l'époque où le préfet de police de la capitale autorise le meurtre du lapin et de la perdrix qui ont leur domicile dans les limites de sa juridiction.

On avait apprécié l'art avec lequel l'hôtelier anglais savait cuire à point le train de derrière d'un lièvre. et, chaque jour, les Robins-des bois de la banlieue fournissaient des victimes à sa broche. Bientôt les chasseurs, gens à la langue aussi agile qu'un pied léger, se mirent à raconter à qui mieux mieux les exploits de leur vie incidentée. Dieu sait ce que leur imagination enfanta de faits surhumains !

D'abord on commença par le récit de la chasse au gibier du terroir natal... puis on s'éleva jusqu'à la chasse pyrénéenne ou alpine ; on poursuivit, sans quitter la table, le chamois et l'izard à travers les précipices, on les attrappa à la course. Un convive avait tué assez d'ours pour coiffer une compagnie de garde nationale. Un autre raconta comment, avec un fusil Lefauchaux, il avait contraint une lice et ses quatre marcassins à danser devant lui, et en mesure, un galop Musard.

De tous les chasseurs, un seul était silencieux ; il se nommait M. Robert. C'était un vieillard presque sexagénaire, dont le regard et le marquois et l'expression de figure insouciantes. Il passait pour avoir eu une existence aventureuse, mais rarement il abordait le chapitre de ses souvenirs.

— Et à vous, monsieur Robert, n'est-il pas arrivé quelque événement extraordinaire dans vos chasses ? dit un commensal, un jour que la causerie avait été plus animée que de coutume.

— Oh !... oh !... fit le vieillard, sans paraître avoir mémoire d'aucun fait

curieux... Puis, comme si le souvenir lui revenait, sa tête se releva... son regard brilla d'une flamme subite... une expression de terreur, qui fit croire un moment à un malaise qu'il éprouvait, se manifesta sur sa figure. — ce n'est rien, messieurs, dit-il aux personnes qui se disposaient à le secourir, ce n'est rien... c'est un souvenir... qui date de plus de trente années ; de mes veines, il passera tout à l'heure dans les vôtres. La pensée seule des événements que je vais raconter, fait dresser douloureusement le peu de cheveux qui me sont restés sur la tête.

Un des acteurs de l'aventure que je vais vous dire et dans laquelle j'ai joué un rôle principal, appartenait à la nation anglaise ; ainsi, messieurs, chacun ici aura le droit de frémir exclusivement pour son compatriote.

Je commence.

Vers l'an de grâce 1814, je fis connaissance du capitaine Mac-Clenchem, de l'armée du Bengale. Un long séjour dans quelques parties peu salubres de l'Inde avait détruit la santé de cet officier, et il avait obtenu de résider quelque temps au Cap, dont le climat devait lui être favorable. Ce fut là que commença avec le capitaine Mac-Clenchem une liaison qui plus tard devint une amitié dévouée. Quand le temps du congé du capitaine fut expiré et que sa convalescence lui permit de retourner à ses drapeaux, il m'arracha une demi-promesse de l'accompagner à Calcutta, la *cité des palais*, comme la nomment ses habitants, et de là à Pollynegabad, où un de mes parents se livrait à la culture de l'indigo.

Avant de pousser plus avant, messieurs, dit M. Robert, il est convenable que je vous donne quelques détails plus précis sur mon ami le capitaine Mac-Clenchem, car ce n'était pas un homme ordinaire, quoique à l'époque dont je vous parle il ne fut plus que l'ombre de lui-même, il avait les symptômes de la décadence physique de l'athlète, avec le teint basané de l'indien et son laisser-aller dans la dé-

marche ; ce corps, qui ne brillait plus comme il avait brillé quelques années auparavant, par la grâce et les signes de la force, était comme ces édifices bien construits dont le temps peut emporter quelques ornements, mais dont il est encore obligé de respecter la masse. Le capitaine Mac-Clenchem, tel pris, était encore un homme d'une agilité et d'une force peu communes.

Sa renommée était grande à la guerre et à la chasse. Quoique la modestie l'empêchât de révéler ses exploits j'en sais quelques-uns que je mettrais au défi les plus braves et les plus entreprenants de tenter.

Par exemple un de ses passe-temps ordinaires était de suivre la trace des éléphants sauvages. Il les excitait, et, au paroxysme de leur furie, il se présentait à eux et leur arrachait avec sang-froid des poils de la queue.

Ce fait, Messieurs, continue le narrateur, ne peut être mis en doute par quiconque a connu le courage méthodique de mon ami, et s'il est besoin de vous donner un autre exemple de son flegme, je vous dirai qu'à la fameuse défense de la citadelle de Hogungher, ou quelque nom à peu près semblable, on vit le capitaine se tenir sur l'affût d'une pièce de vingt-quatre hors de service et donner des ordres à des canonniers, en leur désignant avec l'index les positions sur lesquelles il fallait faire feu. A peine avait-il fait le geste, un boulet siffle et emporte le doigt étendu. Le capitaine Mac-Clenchem, sans paraître ému, voulant continuer la démonstration aux soldats, lève le doigt majeur et le place dans la direction du feu. Une balle frappe et emporte ce second doigt. "Je leur en donnerais bien un troisième, dit le capitaine en riant, mais ils l'emporteraient encore et ça me gênerait pour prendre du tabac." Et il descend en riant.

Voilà l'histoire, Messieurs, que je devais vous faire connaître avant de pousser plus avant dans les détails de mon histoire.

Maintenant nous allons marcher à grands pas dans les événements,

Après une traversée assez annu-yeuse, nous parvinmes à l'embouchure de la rivière Houghly, et, soit par l'absence de marée ou pour tout autre chose qui manquait, nous fûmes obligés de mouiller. C'est une douce et bonne chose que le mouillage pour un être de ma nature, qui n'a pas un goût natif pour le séjour du vaisseau. La seule pensée de fouler la terre donne une joie indicible, le sol le plus aride devient un paradis, le roc le plus dur a sous les pieds l'élasticité du velours. Avec quel empressement je demandai donc à mon ami de m'accompagner à terre! avec quelle joie j'entendis son adhésion à mon offre! La côte n'avait rien de pittoresque et d'engageant: c'était une immense plaine stérile et sablonneuse; mais mon imagination la couvrait d'arbres ombragés, la tapissait de gazons verts comme l'émeraude, la peuplait d'oiseaux au riche plumage et aux chants joyeux.

Le grand canot fut mis à la mer pour aller faire de l'eau; le capitaine Mac-Clenchem et moi, après nous être munis de provisions copieuses, nous escortâmes jusqu'au rivage les futailles vides qu'on envoyait se remplir. Il arriva qu'une d'elles se défonça et fut abandonnée à terre par les matelots.

Moi, je donnais à mes jambes toute la latitude d'exercices qu'elles voulaient bien prendre, et quand la lassitude commença à se faire sentir et que l'appétit sonna l'heure du repas, mon ami le capitaine et moi cherchâmes un site convenable à notre collation, mais pas un arbre ne nous offrait son ombrage.

Le capitaine avisa la futaille vide... nous la roulâmes à l'endroit qui nous parut le plus propice, elle nous servit à la fois d'abri et de divan, et protégés par son ombre, nous procédâmes aux apprêts du festin.

Déjà la volaille froide avait reçue un grand échec, le jambon volait par tranche sous la lame du couteau, nous arrosions le tout d'un vin exquis, dont les douces vapeurs ramenaient à notre

esprit le souvenir du pays, la mémoire des affections lointaines... Nous avions chacun porté des toasts aux amis, à la famille... Après avoir épuisé la liste des parents, nous cherchons à qui porter la santé... le capitaine venait de découvrir, au fond de l'Écosse, un arrière-petit-cousin auquel il n'avait jamais pensé avant son voyage, nous allions boire à l'arrière-petit-cousin du capitaine Mac-Clenchem, lorsque...

Oh! ici, Messieurs, dit M. Robert, il faut que je fasse une pause... Il y a trente ans que j'ai entendu le cri que je vais vous dire... et il est là... toujours là... présent, j'en ai dans l'oreille, l'affreux rythme, l'infenale gamme... il n'y a pas de mots pour rendre cela, pas de phrases pour traduire ce bruit... Ouf! le frisson me court encore... dix mille diables enrhumés, ronflant, grognant sourdement à trois pas... Qui pourrait l'oublier après l'avoir entendu?... qui pourrait, sans l'avoir entendu, le comprendre?...

Le capitaine Mac-Clenchem domina assez son émotion pour me crier: "Regardez, Robert: par Dieu! prenez garde!"

Le capitaine fit un bond, qui eût détié en légèreté les chèvres de nos montagnes et les revenants des romans anglais, et il se trouva sur ses pieds, derrière la futaille. Heureusement, j'eus le temps de rejoindre mon ami et de prendre position à ses côtés, avant que la cause effroyable de notre rapide et savante manœuvre se présentât à nous à une distance de deux pas... sous la figure d'un tigre royal ou plutôt d'une tigresse. Nous eûmes plus tard, comme vous le verrez, le loisir de reconnaître le sexe de notre adversaire.

Voilà donc la lutte terrible commencée; le duel à trois, duel d'extermination, engagé. Aucun de nous, du capitaine Mac-Clenchem, du tigre et de moi, ne s'était encore trouvé à pareille affaire.

Pour champ de bataille le désert, pour rempart un tonneau, pour armes notre adresse. Voilà quelle était la position.

Comment le tigre avait-il pu parvenir jusqu'à nous sans que nous eussions même soupçonné son voisinage ? Une souris n'aurait pas trouvé dans ce désert un arbre, un sillon pour se blottir... Ce n'était pas là, non plus en ce moment, l'occasion de discourir sur la rapidité de la course de la bête féroce. Je n'ai pas encore pensé à lire ce que les naturalistes, qui n'ont jamais vu de tigre aussi près que j'en ai vu un, ont écrit à ce sujet ; plus tard, je les consulterai. Revenons à notre tonneau.

Nous étions donc, le capitaine et moi, manoeuvrant autour du tonneau dans un état d'émotion qu'il est impossible de rendre.

Une lueur d'espérance nous vint. La tigresse s'emparera peut-être des débris de notre repas ? elle satisfera son appétit sur les comestibles, et méprisera, en cette circonstance, la capture de l'homme. Deux minutes de halte devant nos provisions nous donneraient le temps de recueillir nos esprits et de combiner un système de défense.

Vain espoir ! L'oeil de la tigresse dardait d'aplomb sur nous : c'était la seule proie qu'elle ambitionnât.

Plus d'une heure s'écoula, pendant laquelle nous continuâmes à faire tous les trois le manège autour de la tonne. C'était au-delà des limites de la force humaine ; un moment de plus, le capitaine et moi succombions de lassitude... Heureusement l'animal eut moins de patience que nous, et sa nature irritable ne s'accommoda pas de cette stratégie sans résultat.

Le tigre demeura un moment immobile, comme s'il eut médité une grande résolution ; enfin, se reliant sur lui-même, rassemblant toutes ses forces, il prend subitement son élan et va franchir d'un seul bond l'obstacle qui nous sépare.

Je n'eus qu'une pensée électrique, la certitude de la mort, et je tombai à genoux. Un instant après, tout étonné de respirer encore, j'obéis à la voix de mon ami, qui me dit : "Robert, montez."

Je compris alors : notre bonne étoile avait fait que le tonneau, placé debout sur son fond, présentât à la surface l'ouverture ; il pencha quand le tigre fit un effort vers lui, et mon brave compagnon avec ce sang-froid qui le distinguait, donna au tonneau avec son pied, une direction telle qu'il le renversa entièrement sur la bête féroce. Le tigre se trouva alors dans une cage où la lumière ne pénétrait que par la bonde.

Mon ami avait franchi d'un saut la plate-forme du rempart, et il avait le pied sur ce nouveau genre de basse-fosse ou d'oubliettes que son génie et son sang-froid venaient de créer pour maintenir l'ennemi commun.

Revenu à moi, j'escaladai la tonne et je me tins près de mon ami. Le premier transport de joie fit bientôt place à une juste crainte. La réflexion nous fit voir que nous n'avions pas amélioré beaucoup notre position ; nous n'avions aucun moyen de communiquer avec nos matelots postés sur la rive, nous ne pouvions longtemps vivre sur cette espèce d'esplanade en bois, sous laquelle rugissait un esclave, qui serait notre maître au moment où nous quitterions le poste.

Le soleil baissait sensiblement vers le couchant, avec lui s'épanouissaient nos espérances d'être secourus.

Quoique le peu d'espace dans lequel il pût s'agiter neutralisât la force musculaire de notre ennemi, nous l'entendions gronder sourdement, comme le volcan qui menace d'une éruption prochaine. Nous étions là comme sur une mine qui, d'un moment à l'autre, allait lancer avec elle la destruction. La physionomie jusque-là impassible du capitaine prenait une expression d'incertitude qu'il s'efforçait en vain de cacher. Tout à coup ses traits se modifièrent, un sourire illumina sa pâle figure, il plaça son index sur ses lèvres, en signe du silence qu'il me commandait ; je le vis s'abaisser sur lui-même, plier les genoux avec précaution, étendre le bras droit comme s'il se fut agi de prendre une truite dans un des beaux lacs de l'Amérique

et, avant que je pusse deviner ce qu'il avait fait, il se redressa sur ses pieds, et je le vis tenant et hissant à lui comme un cable, la queue du monstre qu'il avait entrevue à l'orifice de la bonde et qu'il avait tirée jusqu'à la racine. J'aidai autant que je pus à cette nouvelle manoeuvre.

Il était démontré mathématiquement que tant que nous pourrions conserver le tonneau entre nous et la tigresse, notre salut était assuré.

Nous pouvions espérer aussi que nous traînerions l'animal jusqu'au rivage, ou, à l'aide de nos compagnons, nous pourrions nous en rendre maîtres et l'amener vivant au Jardin-des-Plantes à Paris, ou au Jardin zoologique de Londres, et l'exposer avec ces mots, formule habituelle d'hommage :

Tigre royal (femelle) donné par le capitaine Mac-Clenchem et M. Robert

Peut-être avions-nous tous deux, mon camarade et moi, la même pensée sans nous la communiquer.

Nous descendîmes avec prudence.

Mais qui compte sans son tigre compte deux fois. Nous avions mal calculé nos forces respectives, car, bien que privée de l'usage de ses jambes de derrière la tigresse nous entraîna à sa guise et traça elle-même l'itinéraire qu'elle voulait parcourir. Tous nos efforts pour l'arrêter furent vains; elle se dirigea et nous avec elle, vers l'intérieur des terres continuant ses grondements sourds, et nous regardant de son oeil fauve, comme si elle nous considérait comme sa propriété.

Nous parcourûmes ainsi un mille : le capitaine tenait ferme la queue de l'animal, moi, je me cramponnais de toute la force de mes phalanges à la basque de l'habit du capitaine. Et ici Messieurs, je dois une confiance à la vérité du récit, je veux vous montrer ce que vaut l'espèce humaine quand la question du salut et de l'intérêt privé est en jeu. Oui j'avouerai qu'il me passa une idée infernale par le cerveau et j'eus la tentation de lâcher

prise et d'abandonner mon compagnon.

Tout ce que je puis dire pour ma justification, c'est que, si j'avais tenu la queue de la bête et que mon compagnon eût tenu celle de ma veste, il aurait peut-être eu la même pensée que moi.

Peut-être aussi, Messieurs, tous tant que vous êtes ici, auriez-vous subi la même tentation en pareille circonstance; j'aime à le croire pour avoir la conscience plus légère.

Je n'ai pas cédé à la tentation. Pourquoi? je l'ignore. Était-ce par crainte d'être rattrapé par mon ami ou par la tigresse, ou peut-être par les deux?... je ne sais... A ce moment, je n'avais l'intelligence de l'analyse, et depuis je n'ai pas cherché à me rendre compte de la position.

Quelques aspérités de terrain, des racines d'arbres à la surface du sol, rendirent en ce moment notre course moins rapide, et ce fut sans doute ce moment de répit qui permit à mon courageux et intelligent ami de concevoir une de ces pensées hardies un de ces moyens imprévus de salut, qui ne pouvaient être enfantés que par une imagination active comme la sienne.

Le moyen qu'il trouva, je veux, je dois même le recommander à quiconque, dans ses voyages, se trouverait dans la position critique où mon ami le capitaine et moi nous nous sommes trouvés.

L'expérience a été faite, le doute maintenant ne peut être que l'oeuvre de la mauvaise foi.

Je vais donner la formule de sauvetage et de salut.

Êtes-vous poursuivi par une tigresse dans un désert quelconque, et êtes-vous parvenu, par adresse ou par force, à emprisonner la bête féroce sous un tonneau dont la partie supérieure n'est pas défoncée? Avez-vous trouvé le moyen de tirer comme un câble la queue de la susdite bête féroce, et vous cramponnant à elle, avez-vous mis le tonneau entre votre adversaire et vous.

Nous admettons, Messieurs, que

vous en soyéz à ce degré de succès comme nous y étions, le capitaine et moi.

Continuons la formule.

Quand vous vous apercevez que l'animal furieux est doué d'une plus grande force que la vôtre, et qu'au lieu d'être mené par vous, il vous mène, et que, par conséquent, vous ne savez pas où vous vous arrêterez, parce que vous ignorez où il s'arrêtera, prenez alors la queue du dit animal féroce, comme si vous aviez à la main un cable, une ficelle ou même un simple fil de chanvre ou de lin, tournez la queue sur elle-même, et faites un noeud non coulant, un fort noeud à la marinière, de façon à ce qu'il ne puisse pas glisser ni passer à travers le trou de la bonde du tonneau quand vous lâcherez prise; l'animal traînera alors sa prison après lui, mais il cessera de vous traîner avec elle, et vous pourrez fuir.

C'est ce coup hardi, Messieurs, c'est cette expérience miraculeuse que tenta avec succès le capitaine Mac-Clenchem.

A peine le noeud fut-il formé avec la queue de la tigresse, que mon ami m'enjoignit de pousser les cris les plus aigus qu'il fût possible; les sons les plus discords sortirent de ma gorge et de celle du capitaine. A défaut d'instruments, je brisai l'une contre l'autre deux bouteilles de vieux rhum, qui par hasard se trouvaient dans mes poches, et nous parvinmes à inspirer à la tigresse l'effroi qu'elle avait longtemps su nous inspirer. Nos cris redoublèrent en raison de la vitesse de sa fuite, et bientôt elle se jeta dans un épais fourré, et nous la perdîmes de vue.

Ce coup hardi fut sans contredit le plus beau trait de la vie de mon ami le capitaine; et, malgré sa modestie, il ne put quelquefois se défendre de rappeler cet épisode de ses voyages.

Le noeud coulant est un trait d'une audace et d'une intelligence peu communes. "Il y eut un moment terrible à passer, m'a dit depuis mon ami; c'est celui où nous lâchâmes la

queue. Qui pouvait nous dire que le noeud ne filerait pas? c'était là tout le problème de notre existence." et il ajoutait: "Tirer les poils de la queue des éléphants prendre des crocodiles à la main, dompter des hippopotames, tout cela n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison de notre noeud de tigre."

Avec quelle joie, continua le narrateur, nous retrouvâmes sur le rivage nos hommes d'équipage. Les canonniers étaient sur le point de pousser au large; il faisait presque nuit, et toutes les recherches pour nous retrouver avaient été vaines. En voyant sur le sable les traces du passage d'un tigre et les débris de notre repas dispersés, on conclut que nous avions été la proie de la bête féroce.

Arrivés à bord, nous racontâmes nos aventures au capitaine et aux gens d'équipage; les poils de la tigresse, dont nos mains étaient encore couvertes, donnèrent un cachet d'authenticité à notre récit.

Le capitaine Mac-Clenchem fut l'objet des compliments de tous les passagers.

Quant à moi, je ne tardai pas à tomber dangereusement malade. Le délire me prit; on ne parvint à me calmer qu'en attachant le bout d'une grosse corde au pied de mon lit, et en me donnant à la main l'autre extrémité, que je tirais des heures entières comme s'il se fût agi de continuer encore l'expérience du capitaine Mac-Clenchem.

Quand je fus plus avancé dans la guérison, le docteur ordonna qu'on me mit encore entre les doigts de petites ficelles, à l'extrémité desquelles je me plaisais toujours à faire des noeuds marins.

Je me rétablis enfin, mais lentement; et depuis lors j'ai pris ce type d'insouciance que vous me reprochez quelquefois, et qui me permet de prêter à peine l'oreille aux récits habituels des chasseurs. J'avouerai que ce qui a rapport à la vie plus ou moins accidentée du lapin et du lièvre me trouve peu sensible.

Cependant, continua M. Robert, pour donner conclusion complète à mon récit, je dois vous dire que la curiosité poussa le capitaine Mac-Clenchem à prendre plus tard des informations sur la tigresse et le tonneau : mais tout ce qu'il put connaître, par les naturels du pays, c'est que deux ou trois années après le passage du bâtiment qui nous portait, deux jeunes tigres furent tués dans le voisinage. Tous deux avaient une forte excroissance à la racine de la queue, à peu près de la grosseur et de la forme d'un petit baril d'huile : et quoiqu'on n'ait jamais pu se procurer, en dépit des recherches, qu'une peau de tigresse manquant de la partie la plus essentielle comme ornement, le capitaine crut pouvoir affirmer que ces jeunes tigres étaient la progéniture de la tigresse en question. Il est d'autant plus à regretter que ces petits tigres n'aient pas été pris vivants, qu'indépendamment de l'attrait qu'ils auraient ajouté à une collection zoologique, ils auraient jeté une grande lumière sur une question encore obscure malgré toutes les discussions, celle de savoir jusqu'à quel point les sensations, produites sur une mère par les objets extérieurs peuvent influer sur la conformation physique de ses petits.

Le récit de M. Robert mit fin aux anecdotes de vénerie qu'on débitait à la taverne d'Arowsmith.

Depuis ce jour, quand un chasseur prélude au récit de ses expéditions, on a inventé, pour le rappeler au silence, une formule qui est devenue proverbiale. "Percez-lui du tonneau du capitaine Mac-Clenchem," dit-on. Et l'assemblée de rire et d'étouffer par des hourras la voix du conteur.

Convie par un des amis de M. Robert, j'avais été un des auditeurs de son intéressant récit ; depuis, j'ai voulu savoir ce qu'était devenu ce brave et intelligent capitaine Mac-Clenchem.

Voici, à ce sujet, ce que vient de m'écrire M. Robert !

" Monsieur l'abbé,

" Vous désirez connaître le sort de mon ami le brave Mac-Clenchem. Il n'est plus de ce monde. Il était d'une nature trop audacieuse pour ne pas continuer ses expériences hardies. Il y a à peu près neuf ans, il s'est embarqué de nouveau. Et sur le continent indien, témoin jadis de son triomphe auquel je dus la vie, il a voulu renouveler l'épreuve du nœud coulant. La queue du tigre fut saisie avec bonheur et retenue un moment avec force ; mais, par un effet de la fatalité, l'animal était atteint d'une maladie cutanée, les poils n'avaient pas d'adhérence à l'épiderme, ils restèrent dans les mains du capitaine, et la queue glissant à travers le trou de la bonde le tigre se retourna, et mon courageux ami cessa de vivre.

" Recevez, monsieur l'abbé, etc.

Votre serviteur,

" J. ROBERT."

— Comment appelle-t-on celui qui tue son père ?

— Parricide.

— Et celui qui tue son frère ?

— Fratricide.

— Et celui qui tue son beau-frère ?

— ...

— C'est un *insecticide* !

— Comment cela ?

— Sans doute puisqu'il tue l'*époux* de sa sœur !

LE RASEUR

Bassinero, un de nos plus parfaits raseurs, en visite chez Mme X..., se décide à partir après avoir parlé trois quarts d'heure durant.

— Je suis heureux, madame, d'avoir passé auprès de vous quelques bons moments. J'avais, en arrivant, un mal de tête atroce et je l'ai perdu.

Mme X..., avec un sourire contraint et passant lentement sa main sur son front.

— Oh ! non... il n'est pas perdu.

Histoire d'un Chien Flamand.

Voos se faisait vieux avec ses seize ans, surtout depuis un mois qu'il était en repos à la suite d'un coup de pied de vache reçu à la cuisse gauche.

—Si ça continue, pensa tristement son bon maître, le boucher Van Thulden, je serai obligé de le remplacer.

Et désolé de ne pas constater plus d'amélioration, il ramena un soir son nouveau chien, Fillaax, pour reprendre le transport de ses marchandises, chaque jour de marché, de Cappelen à Anvers ou aux villages environnants.

La sensibilité est si rare chez les gens de cette profession, qu'il est nécessaire de prouver que notre commerçant était digne du qualificatif "bon."

Croirait on que Van Thulden ne saignait jamais les animaux dont il débitait la viande ?... C'était vrai cependant, car sa nature spéciale et son cœur généreux lui avaient conseillé de laisser ce soin à un de ses aides, très adroit. D'ailleurs, toute son existence s'était passée dans la culture, et il n'avait appris son métier actuel qu'afin de continuer la boucherie dont il venait d'hériter, à la mort de son père, il y a quelques années.

Avec sa figure froide et pâlotte, estompée de favoris châtain, à fleur de peau, et ses yeux bleus, bien fendus, Van Thulden était sympathique au premier abord. Son nez retroussé, un peu rouge, faisait naître des soupçons malicieux, car le brave homme ne prenait qu'un seul verre de Schiedam, après le déjeuner du matin.

Bien qu'il eût la démarche lourde, ses lèvres droites et épaisses comme celles des Hollandais avaient un air moqueur, et l'on était surpris d'en entendre sortir une voix trop douce pour ce corps de quarante ans, au-dessus de la moyenne.

Comme on avait ri, dans les premiers temps, de ce boucher improvisé qui n'osait pas tuer ses bêtes ! On en faisait des lazzis aussi bien à Calin-thout qu'à Eeckeren, à Stæbrock qu'à Bresschaet et surtout à Anvers. Mais quand on vit sa boutique bien achalandée, les langues s'arrêtèrent, et sa renommée s'étendit.

Van Thulden, actif et intelligent, s'était appliqué à parer soigneusement les morceaux, et, grâce à l'excellente qualité de ses viandes, les petites bourses venaient de partout à son étal si propre, où l'on était toujours bien reçu et bien servi.

A cette époque, les chiens avaient encore en Belgique, le monopole des transports des laitiers, des maraichers, des boulangers et des bouchers. Souvent dans leur journée "ces amis de l'homme" parcouraient de quinze à vingt kilomètres !

Voos avait été un de ces pauvres animaux.

Le boucher Van Thulden se désolait d'entendre chaque fois les plaintes du vieux Voos, lorsque Fillaax, son successeur, s'impatientait entre les brancards en attendant le départ pour le marché.

—Voos, mon bon chien, lui disait-il en le caressant, je t'aime toujours. . ne sois pas jaloux !... Que veux-tu que je fasse de toi maintenant ? Repose-toi, mon toutou...

Et sa main parcourait doucement sa tête, consolait l'animal, tandis que le boucher se demandait s'il oserait se servir encore de lui, même dans le cas d'une guérison complète. Il était si vieux !...

Il se baissait pour l'embrasser, il lui parlait. Voos gémissait en regardant son maître de ses yeux doux, lar-moyants et presque humains dans leur expression suppliante.

Pour éviter ces scènes pénibles, il plaça la niche de Fillaax sur une autre face de la maison ; on put ainsi rejoindre la route par un chemin détourné et ne pas laisser jour et nuit les deux rivaux en présence.

Malgré son âge, Voos n'était pas encore sourd ; il distinguait parfaitement le bruit cadencé des grelots qu'il avait portés, ainsi que le roulement de son ancienne voiture. Alors, pendant un quart d'heure, c'étaient des hurlements et des pleurs ; il cherchait à briser sa chaîne et, dans ses bouds désordonnés, il levait la tête comme pour voir au loin.

Bientôt il s'arrêtait devant l'inutilité de ses efforts, puis rentrait jusqu'à mi-corps dans sa maisonnette en pitch-pine vernissée, il tendait l'oreille, le regard vague, et semblait suivre longtemps encore les derniers roulements sur la route sonore.

Peu à peu une grande tristesse l'abattait et il s'accroupissait tout sonneur, tandis que ses yeux se fermaient lentement jusqu'au retour de son maître qu'il aimait tant.

Voos n'était pas un chien ordinaire : il avait eu son heure de célébrité au temps où il remportait la victoire dans toutes les courses canines.

Son maître lui avait fait faire un harnais coquet, bordé de rouge, aux accessoires en cuivre qu'enviaient les autres caniches. Voos, qui avait remarqué leurs regards, s'en montrait fier dans le coup d'oeil de côté et hautain qu'il leur lançait. Et au milieu d'eux, attelés à leurs voitures plus ou moins soignées il se sentait sûr de lui et attendait fiévreusement le signal du départ.

Les spectateurs riaient de le voir droit, la tête haute et grave comme celle d'un président de Cour d'assises. Ils cherchaient à le distraire de son attitude orgueilleuse par toutes sortes d'appellations flatteuses :

— Il est beau, Voos !... Voos ! tout à l'heure... Oh ! le joli chien !...

Mais il ne bronchait pas plus qu'un Prussien sous les armes ; sa queue ne remuait même pas !

Quand l'heure arrivait, son corps s'allongeait, il filait comme une flèche, et si par hasard une roue s'accrochait à sa charrette rouge et noire, aux moyeux de cuivre bien astiqués, il ne s'embarassait jamais ! D'un vigoureux coup de collier, il se dégagait, reprenait son élan, puis arrivait premier !

C'était alors un véritable enthousiasme :

— Voos ! Voos !... Bravo ! Voos !... Vive Van Thulden !

Et le chien revenait tranquillement vers son maître, s'uriant de la queue en allongeant sa tête un peu forte au sommet mais assez fine au museau. Il lui posait les pattes sur les cuisses pour réclamer sa récompense, sans se soucier de la voiture dont l'arrière touchait à terre.

Tout en lui, dans son corps long, bien découpé et haut de soixante-dix centimètres, indiquait la force et la souplesse.

Avec ses jambes un peu fines, bien arquées, il détalait fièrement pendant ses dix kilomètres, mais seulement lorsque son maître s'était décidé à s'asseoir dans la voiture ! Jusque-là il refusait de partir et n'aurait pas même bougé sous les coups.

En chemin rien ne pouvait l'arrêter : il dépassait toujours les voitures qui le précédaient, même celles traînées par un cheval. Quand il en voyait une, il aboyait et faisait jouer ses muscles d'acier.

On le connaissait à dix lieues à la ronde, et lorsque d'autres marchands, se rendant aussi au marché, forçaient leur allure pour le taquiner, Voos s'acharnait, les atteignait bientôt et ne cessait ses cris qu'après qu'on lui avait cédé la place.

— Voos ! Voos ! tu ne passeras pas ! disaient-ils en riant, après avoir donné le bonjour au boucher Van Thulden.

Mais l'animal, profitant du moindre espace, galopait pour arriver avant eux à Anvers, où il prenait place près des camarades des autres villages, alignés de à le long des trottoirs.

Maintenant, Voos était condamné à

rester à la ferme, lui qui depuis l'âge de deux ans avait été habitué à être attelé à sa voiture tant regrettée.

Trois fois par semaine, le boucher se rendait aux marchés des environs de Calutnout. Ces jours-là, Voos était enchaîné, tant il devenait jaloux de Fillaax.

Voos, par son odorat, reconnaissait si le boucher s'était approché de l'autre chien et s'il l'avait caressé, il flairait cette odeur sur les effèts de son maître, sur ses mains, en prenant un air navré bien significatif.

Les autres fois, Voos était libre sans pouvoir toutefois pénétrer dans la cour de Fillaax. Alors il suivait partout son maître dans la ferme.

Toujours poussé vers son premier métier, Van Thulden visitait souvent ses pâturages où paissaient de superbes bestiaux ; il veillait aussi à la laiterie, à la fabrication de son beurre auquel il voulait maintenir sa renommée. Dans ces moments c'était un véritable plaisir pour Voos ; et il le manifestait par des jappements et des cour ses folles, malgré la faiblesse encore apparente de son corps.

Van Thulden remarquait dans ces jeux des expressions de tendresse et de reconnaissance. La liberté qu'il accordait à son chien, son attachement plus accentué à dessein, produisaient donc un effet miraculeux sur la santé de l'animal ?

—C'est vrai pourtant ! se disait-il, et il voyait que l'œil devenait plus clair, moins rouge aux bords des paupières ; que la patte blessée fonctionnait mieux, tandis que le poil sec presque sale, reprenait du luisant et de la vigueur.

—Puisque te voilà remis, tu auras la voiture, dit un matin Van Thulden surpris de cette résurrection en laquelle il avait confiance aujourd'hui.

Dix jours après, Voos eut une charrette très légère, mais en tout point conforme à celle de Fillaax, et lorsqu'on le sortit attelé dans la prairie il ne sut comment manifester sa joie ?

Il allait l'œil gai, et vif, se retournant souvent vers son maître comme

pour lui faire constater qu'il marchait régulièrement et trottait sans fatigue. Mais de temps à autre il jetait un regard d'envie du côté de la route. Le boucher fit semblant de ne pas comprendre.

On recommença le lendemain et les jours suivants ; puis plus tard quand on le jugea rétabli définitivement, on lui fit traîner deux de ces pots de lait flamands en cuivre bien astiqué, qu'on remplissait au fur et à mesure en allant traire. L'expérience fut concluante, Voos et son patron furent si heureux qu'on fêta dignement dans la ferme ce retour à la vie.

Un samedi, jour de kermesse à Anvers, un domestique s'y était rendu avec Fillaax lourdement chargé.

On était en septembre, le soleil dorait la campagne encore verte, et Voos ne tenait plus dans sa niche comme s'il pressentait la surprise qui l'attendait.

—C'est aujourd'hui que je t'amène, lui dit son maître...

Le chien s'avança en balançant la queue, et parut lui répondre avec des prunelles ranimées :

—Tu ne resteras pas en route !

Dès qu'il fut déchaîné, il sauta à la tête de Van Thulden, plaça ses pattes sur les épaules du maître et lui lécha la figure en aboyant. Il gambadait, recommençait ses marques de reconnaissance ainsi qu'aux beaux jours de sa vie active. Comme il fut heureux de voir sa voiture, si propre, sortie de là exprès pour lui !

Avec des petits cris joyeux, il la flairait dans tous les sens, les yeux brillants dans leurs reflets verdâtres,

Lorsqu'il sentit sur lui sa sellette presque neuve, son collier de grelots au son clair, sa satisfaction éclata en une exaltation sans borne, ses nerfs se raidirent et comme par enchantement il parut plus ferme sur ses jarrets.

Dans son empressement à s'en aller, que lui donnait cette vigueur nouvelle, ses pattes s'appuyaient, refoulaient aussitôt la terre derrière elles. Et il ne se douta même pas que pen-

dant ce temps, on trichait sur le poids du chargement pour ne pas le fatiguer un jour d'épreuve

Au moment du départ, Voos resta en place parce que son maître toujours à terre, se disposait à le suivre à pied.

— Quand tu voudras !...

Le chien le fixa comme pour lui dire : " Et toi ?... J'attends que tu montes ! "

Van Thulden qui connaissait cet entêtement, s'assit à regret dans la voiture.

— " Pourrait-il la traîner ? " Aussitôt Voos s'était élancé, accélérant toujours l'allure malgré les recommandations que son conducteur lui faisait déjà :

Doucement, Voos !... nous avons le temps.

Il n'obéit que lorsqu'il sentit la bride tendue, mais peu à peu il regagna sa vitesse initiale, sans un faux pas, sans fléchir les jarrets, comme poussé par une force surnaturelle.

— Voyons !... doucement !... redisait le boucher, étonné et craintif.

Ce n'est pas possible ! pensait-il ensuite dans son admiration, Voos n'était que malade ! Est-ce que la vieillesse lui aurait permis de reprendre si vite !... mais rien n'était changé en lui ; trotte-t-il bien !...

— Voos !

Ce fut comme un bruit guttural, une sorte de cri étouffé. Voos s'abat-tait lourdement en pleine vitesse, et son maître était projeté par cet arrêt brusque sur la gauche de la chaussée. Ebranlé par cette chute, et la tête contusionnée, le boucher se dépêtrait maintenant des paniers qui embarrassaient ses jambes dont l'une était prise dans la roue de gauche. Près de lui, Voos râlait, la gueule écumante et les yeux demi-clos.

Van Thulden se releva et courut au pauvre animal. Il mit un genou en terre, puis, lui soutenant la tête, il l'aida à se remettre sur ses pattes. Mais le chien soufflait, haletait, se raidissait dans des efforts inutiles ! Vio-

lemment agité par ce spectacle douloureux, il encourageait son toutou, le plaignait en comprimant ses larmes :

— Voos !... Mon pauvre Voos !...

Il le caressait avec douceur, tandis que sa voix s'étranglait devant ce corps qui luttait vainement contre la mort.

— Mon toutou ! lui disait-il en l'em-brassant affectueusement, pourquoi t'ai-je écouté ?... Mon vieux Voos ! Toi si bon !... Et il essayait encore de le soulever pour le dételer, le mettre plus à l'aise. Il l'appelait, l'excitait gentiment ; à la voix de son maître, la bête ouvrait difficilement les yeux, ramassait ses pattes, les raidissait, puis, d'un coup brusque, il allongeait son corps chancelant qui retombait aussitôt sans force, la tête ballante.

En levant les yeux, le boucher reconnut, cinq cents mètres en avant, la voiture de Filaax poursuivant sa course.

— Nous avons dépassé Eeckeren !... Alors il comprit !

Guidé par son odorat, qui lui avait fait deviner que son rival était devant lui Voos, dans sa jalousie outrée, avait forcé l'allure. Est-ce qu'il aurait souffert que Filaax le dépassât ?

Van Thulden, regardant tristement l'animal, soupira :

— Mon pauvre chien !

Au même moment, Voos eut un frisson, comme son maître lui passait lentement sa main sur le crâne, il sortit doucement sa langue pour lécher cette main amicale qui le soulageait. Le boucher se baissa, l'embrassa encore, et le chien, entr'ouvrant ses paupières alourdis, le fixa en une expression poignante et douloureuse. Une faible lueur apparut dans ses yeux et s'éteignit aussitôt : Voos était mort !

Aujourd'hui, son corps repose au pied d'un orme, dans le pré attenant à la ferme. Et chaque fois que le bon Van Thulden passe à côté de cette place, où l'herbe est plus verte et plus haute qu'aux autres endroits, une douleur lui serre le cœur et lui fait venir des larmes.

Si vous toussiez demandez le " MENTHOL COUGH SYRUP "

Chronique de la Mode.

D'abord, je suis obligée de dire, à mon grand regret, que le mot de simplicité, qui cherche si bien à s'infiltrer dans nos mœurs et dans les toilettes modernes, n'est absolument qu'un leurre prenant un masque de bonhomie pour nous mieux tromper. Jamais luxe n'a été plus grand qu'il ne l'est dans les toilettes modernes.

La fourrure qui prétend avoir voulu se mettre à la portée de tous, se met aussi de la partie, et déclare hau-



PALATINE OLGA

tement qu'elle a un souverain mépris pour tout ce qui porte le nom d'imitation.

Voici, aperçue, et parmi les moins tapageuses et les plus pratiques, une toilette de femme âgée, pouvant servir également à toutes; mais répondant au désir de tant de mes correspondantes, qui craignent de se donner un air trop jeune.

Prenez le "SYROP MENTHOL" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé. Si vous toussiez demandez le "MENTHOL COUGH SYRUP"

Cette toilette se composait d'une jupe et d'un corsage en drap bleu marine, avec manches en velours. Le tablier, devant, était encastré entre deux volants posés au bas, et donnant de l'élégance à la jupe.

Le corsage, plat, avait des bretelles également en velours, et le tour du cou était orné d'une cravate en dentelle, formant gros nœud avec rabat sur le corsage. Ces mêmes bretelles se continuaient dans le dos, où elles



PÈLERINE EN LOUTRE

étaient arrêtées, comme devant, à la pointe du corsage, par deux boutons anciens, et me paraissant avoir grande valeur. Les manches, plates, étaient recouvertes dans le haut par trois bouillonnés, assez gros, partant de dessus l'épaule.

Cette toilette, d'une grande distinction, était accompagnée d'une capote de dentelle de Chantilly avec aigrette

en velours bleu et plume d'autruche droite.

Une autre, en faille vert myrte, était montée sur un empiècement de drap blanc, biaisé, faisant le haut du corsage et se répétant également dans le haut de la jupe, sur lequel elle était montée. Cet empiècement était tout couvert de broderies de jais, corsage et jupe, d'une grande richesse. La jupe n'était plus plate, et était froncée comme un grand volant sur l'empiècement biaisé.

Les manches, plates et à coude, étaient surmontées par des petits voilants plissés, semblables à la jupe et au corsage. Un grand col Médicis en drap blanc, brodé de jais et doublé d'hermine, terminait cette élégante toilette.

Avec des nuances un peu foncées, j'ai remarqué que la couleur rubis, si éclatante et si franche de ton, dominait pour les ceintures et pour les ornements des coiffures, toques, chapeaux ou capotes.

EXPLICATION DES GRAVURES

Palatine Olga.—Empiècement carré de loutre ou d'astrakan. Col évasé doublé d'hermine. Large bord de mongolie noire encadrant l'empiècement.

Chapeau Roland en feutre vert garni de velours et d'une aigrette en plumes de coq.

Pèlerine en loutre de rivière garnie de mouflon ; dos de forme arrondie ; devant en pointe. Col de mouflon se rabattant à volonté.

Chapeau simple en feutre bordé de soie ; aigrette fantaisie sur le côté.

EMMA.

Attache d'abord ton âne, puis tu te recommanderas à Dieu.

Proverbe turc.

L'âne dit au mulet, "va-t-en, bête à longues oreilles,"

Proverbe espagnol.

DIALOGUE ENTRE SAINVILLE ET LEVASSOR.

Sainville (à *Levassor*). Quels sont les plus beaux pruneaux ?

Levassor. Les pruneaux de Tours.

Sainville. Pas du tout ; ce sont les pruneaux d'une lieue et demie de Tours.

Sainville (à *Levassor*). Comment ferais-tu pour pêcher tous les poissons de la Seine ?

Levassor. Je prendrais un grand filet.

Sainville. C'est un moyen. Moi, je prendrais un régiment de lignes.

Sainville. Quelle est la place de Paris où il est défendu d'étamer les casseroles ?

Levassor. La place Vendôme, parce qu'on y lit sur un hôtel : Etat-major de la Place (*Etamage hors de la place*).

Sainville. Quelle est la fontaine de Paris qui fournit l'eau la plus délicieuse ?

Levassor. C'est la fontaine Dauphine.

Sainville. Je suppose que tu as seulement un canard et une marmite dans une île déserte ; comment mettrais-tu la poule au pot ?

Levassor. Je ferais peur à mon canard, mais grand-peur, et quand il aurait la chair de poule... le tour serait fait.

Sainville. Puisque tu es si grand cuisinier, comment ferais-tu la soupe avec une corvette ?

Levassor. On prend le navire quand il échoue.

Sainville. Pourrais-tu faire aboyer un chat ?

Levassor. Très facilement. Mettez devant le chat une tasse de lait. S'il a soif, il l'a boira.

Sainville. Comment feras-tu des bottes avec une pomme ?

Levassor. Je la ferais cuire.

Sainville. J'ai mis sur ma fenêtre une caisse remplie de terre. J'y ai

Prenez le "MENTHOL COUGH SYRUP" pour la toux.

Il guérit tout autre, il vous guérira

semé des graines de toute espèce. Sais-tu ce qui est venu ?

Levassor. Non, vraiment.

Sainville. Il est venu un sergent de ville qui m'a fait retirer ma caisse.

Faites cirer vos bottes, disait un polisson à un invalide qui n'avait plus de jambes.

PENSÉES D'UN DÉBALLEUR.

J'aimerais mieux être maréchal de France que maréchal ferrant.

« J'aime mieux un moulin à farine qu'un moulin à paroles.

« Il vaut mieux vendre de la marchandise que de vendre sa conscience.

« Il ne faut pas confondre s'entendre avec s'attendre.

Cette pensée n'est pas nouvelle.

« Il est infiniment plus agréable de goûter du miel que de goûter du fiel.

« Une ébauche est bien préférable à la débauche.

« Un bon atelier vaut bien un bon ratelier.

« *Chat échaudé* craint l'eau froide.

« Il est infiniment plus agréable de manger du poisson que d'avaler du poison.

« J'aime mieux les rats de l'Opéra que les rats de cave.

« Il pousse plus de racines de choux dans mon jardin que de racines grecques.

« Le portier est le premier personnage de la maison.

Cette pensée n'est pas nouvelle.

« Il ne faut pas confondre impotence avec importance.

« Combien donc que vous êtes, toi ?

« On rit avec vous et tu te fâches ?

PROVERBES DIVERS.

Si tu te présentes les mains vides, on te dira : « L'effendi dort ; » si tu viens avec un présent on te dira « Effendi, daignez entrer. »

Proverbe turc.

Qui se fie à tout le monde, on le vend pour âne à la Saint Martin.

Proverbe français.

Les cheveux blancs ornent bien une jeune tête.

Proverbe français.

Tête d'âne ne blanchit jamais.

Proverbe français.

Un grand merci ne se met pas en poche.

Proverbe russe.

Maintenant que te voilà, je pense à toi.

Proverbe espagnol.

On ne peut sécher la mer avec des éponges, ni prendre la lune avec les dents.

Proverbe français.

TAINE.

Douce France ! dit Rolland en mourant : par ce substantif féminin, on aperçoit la France comme une mère tendre et triste. Même sentiment, à plusieurs reprises, dans Jeanne-d'Arc. Les érudits ont remarqué que ce mot nous est propre : il exprime la nuance originale de notre patriotisme.

DE MAZADE.

Jeanne-d'Arc est la sainte de la France, sainte par la foi et par l'héroïsme, par le dévouement et la pureté. Elle fut un jour l'âme de la patrie, elle reste la poésie de l'histoire.

A. DUMAS.

Je crois qu'en France tout le monde pense de Jeanne d'Arc ce qu'en pense moi-même : Je l'admire, je la regrette, et je l'espère.

Prenez le "MENTHOL COUGH SYRUP" pour la toux.

Il guérit tout autre, il vous guérira.

PRIMES! PRIMES!

CE COUPON EST TOUJOURS BON

Lisez Ceci Attentivement

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANCAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANCAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous, ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1) nous adresserons LA BONNE LITTÉRATURE FRANCAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois) tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE ET FILS**" par LÉOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**L'AMOUR VAINQUEUR**," par JULES DE GASTYNE, grand roman moderne passionnel.

"**CHARGE D'AME**," par JEANNE MAIRET, superbe roman moderne, imprimé sur beau papier, un ornement pour la bibliothèque.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETTE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX**," (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par DR V. EUGÈNE DICK.

Janv. 1897.

COUPON.

A

MM. LEPROHON et LEPROHON, Editeurs,

25, rue St Gabriel, Montréal.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANCAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189

Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Pour prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette Feuille en suivant le Pointille.

LIVRES A 10 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Préfète.
- 3 Martyre de l'amour.
- 4 La roche qui pleure.
- 5 Le remords d'un faussaire.
- 6 Rêves dorés.
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le coupleur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeunes.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charneuse.
- 22 Le vengeur.
- 23 Mèche d'or.
- 24 Le secret des orphelins.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle Hotesse.
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le Boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 37.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON, Libraires-Editeurs

25, rue Saint-Gabriel

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés franco par la poste. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom

Adresse

Ouvrages désirés, Nos.....

LIVRES A 15 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Le Roi des voleurs.
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 3 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 10 ans de torture.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 L'affaire Demers.
- 9 Plaidoyer Dermarais.
- 10 Le péché de Madeleine.
- 11 Une rencontre.
- 12 Le million du père Raclot.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 37.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON, Libraires-Editeurs

25, rue Saint-Gabriel

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés franco par la poste. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom

Adresse

Ouvrages désirés, Nos.....

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25c

Coupon d'abonnement

MM. LEPROHON & LEPROHON,

52 rue St-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs.—Ci-inc'us je vous envoie 25c, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commencant avec le numéro du mois.....189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

LES BASTONNAIS

Par JOHN LESPERANCE

UN MAGNIFIQUE VOLUME

ORNE DE SUPERBES GRAVURES

PRIX 50 CENTS.



PRIX 50 CENTS.

..... EN VENTE CHEZ

Leprohon et Leprohon, Libraires-Editeurs.

25 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL, CANADA.



Un bienfait pour le Beau Sexe!

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une boîte, avec notice, \$1.00

Six boîtes, \$5.00

En vente dans toutes les pharmacies de première classe.

Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD,

1882 RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

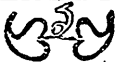
TELEPHONE BELL, 6513.....

.....TELEPHONE BELL, 6513

Catarrhe

NAZOL

Rhume de Cerveau



Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consommation**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

Le **NAZOL**, soulage instantanément et guérit toujours.

— PRÉPARÉ PAR —

J. E. W. LECOURS, Pharmacien,

2777 — Coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Envoys par le retour de la malle sur reception de 25c. en timbres.

